

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1930-1931. — N° 133.

UN GRAND BIOLOGISTE
CHARLES ROBIN

(1821-1885)

SA VIE, SES AMITIÉS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 4 février 1931

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Victor GENTY

Né, le 2 Février 1890, à Arinthod (Jura)



LYON
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Février 1931

UN GRAND BIOLOGISTE

CHARLES ROBIN

(1821-1885)

SA VIE, SES AMITIÉS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. L. HUGOUNENQ. DOYEN HONORAIRE.
J LEPINE DOYEN.
ROLLET. ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, BARD, LANNOIS,
HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	(MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements.	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique.	ROLLET
Clinique des maladies des enfants.	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes.	LÉPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires.	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.	GAYET
Chimie biologique et médicale.	NOVÉ-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie.	CLUZET
Matière médicale et Botanique.	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie externe.	POLICARD
Pathologie interne	DOYON
Pathologie et Thérapeutiques générales.	VALLAS
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie.	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	ETIENNE MARTIN
Pharmacie.	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEUR TITULAIRE SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Propédeutique de gynécologie M. CONDAMIN.

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance.	RHENTER
Chirurgie expérimentale.	TAVERNIER
Applications du radium.	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN	CHALIER (André)	MANCEAU	POLLOSSON
TRILLAT	CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	WERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOURT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
DUNET	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
			REBATTU

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

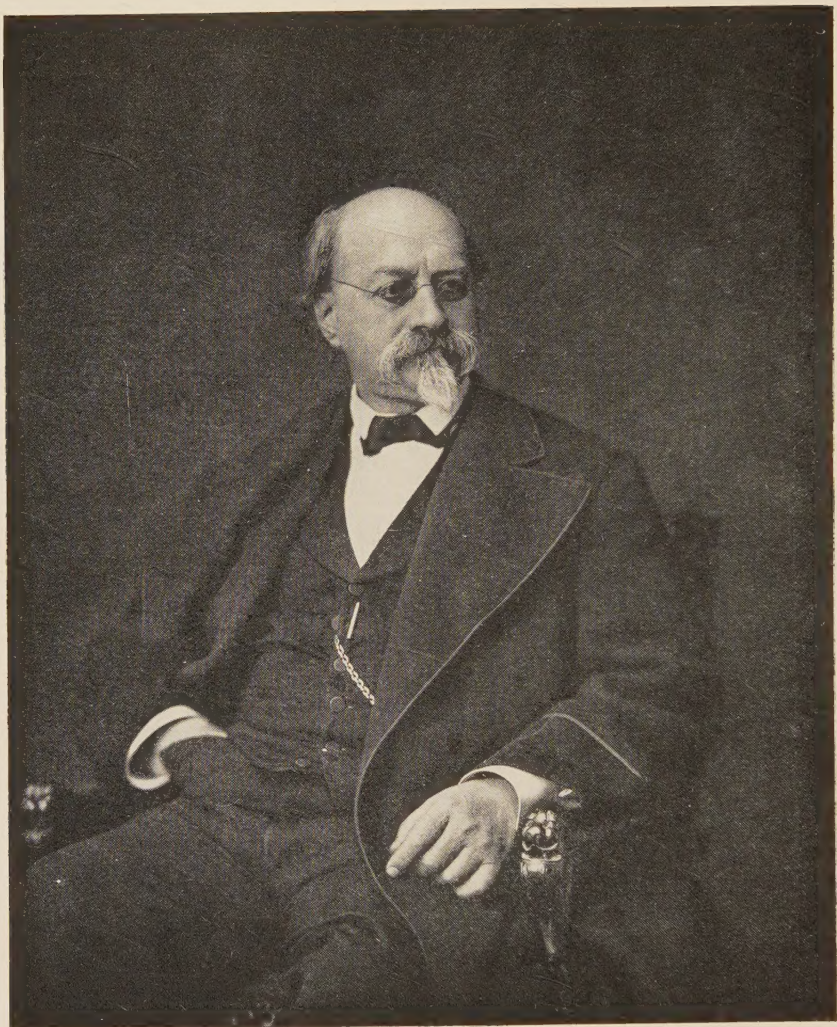
MM. F. ARLOING, *Président*; M. GUIART, *Assesseur*;
MM. ROCHET et BERNHEIM, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.





Digitized by the Internet Archive
in 2026



Charles Robin.

(Photographie due à l'obligeance de M. Pierre Trahard.)

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1930-1931. — N° 133.

UN GRAND BIOLOGISTE
CHARLES ROBIN

(1821-1885)

SA VIE, SES AMITIÉS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 4 février 1931

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Victor GENTY

Né, le 2 Février 1890, à Arinthod (Jura)



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Février 1931

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

LE DOCTEUR F. GENTY

(1856-1905)

A MA MÈRE

A MON FRÈRE

LE DOCTEUR MAURICE GENTY

A MES PARENTS

A MES AMIS

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR FERNAND ARLOING

Professeur de Médecine expérimentale
à la Faculté de Médecine de Lyon.

Si cette soutenance ajoute encore à la dette de notre reconnaissance, elle m'est toutefois un heureux prétexte pour vous dire les sentiments de vénération, de respectueuse affection et d'infinie gratitude que j'ai appris à vous garder depuis longtemps.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. GUIART

Professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine de Lyon.

Professeur à l'Université de Cluj (Roumanie).

A l'Historien, au Maître bienveillant
je dédie ce travail en humble hommage
de bien respectueuse reconnaissance.

A mes Juges

MONSIEUR LE DOCTEUR PH. ROCHET

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Chirurgien des Hôpitaux.

MONSIEUR LE DOCTEUR BERNHEIM

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux.

Je m'excuse de leur avoir imposé cette
soutenance ; leur aimable acceptation
reste pour moi un précieux témoignage
de nos vieilles amitiés.

UN GRAND BIOLOGISTE CHARLES ROBIN

(1821-1885)

SA VIE, SES AMITIÉS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

INTRODUCTION ⁽¹⁾

Il ne faut pas laisser prescrire l'histoire
de l'esprit humain (J.-L. FAURE) (2).

Le soleil des morts qu'est la gloire n'a jamais lui pour Charles Robin. Sa tombe à peine refermée, l'hostilité que lui avaient values des rivalités d'école, des rancunes personnelles, les haines qu'avaient éveillées ses idées philosophiques se donnèrent libre cours (3).

Puis après quelques hommages officiels, ce fut le silence. Dans l'enthousiasme suscité par les décou-

(1) Les notes, bien que cet usage ne soit plus guère pratiqué, ont été conservées au bas des pages : « Il est possible de parler à l'entresol un peu plus librement qu'au premier. » (Sainte-Beuve, Préface du t. I des *Portraits contemporains* ; nouvelle édition, 5 vol., in-16, Paris, Lévy, 1869.)

(2) Faure (J.L.), Préface pour l'*Introduction à la Médecine expérimentale*, 2 vol. in-8°, 1927, et *En Marge de la chirurgie*, t. III, p. 64, in-4°, Paris, « Les Arts et le Livre », 1927.

(3) Un rédacteur anonyme se montra particulièrement hostile dans une notice nécrologique publiée par le *Progrès Médical* (15 oct. 1885). Quel fut cet anonyme ? J. Renaut, me disait Variot ; et cela paraît admissible, J. Renaut était alors un collaborateur habituel du *Progrès Médical* et y publiait les leçons de Ranvier. Mais on est

vertes pastoriennes on oublia l'œuvre de Robin et on ne vit plus en lui que le défenseur de la théorie du blastème.

Cet oubli s'est fait plus pesant avec les années. Aujourd'hui, à part quelques esprits impartiaux qui, de temps à autre font allusion à ses travaux, ou évoquent le passé, personne ne cite plus le nom de Robin ; les générations actuelles ne savent même pas qu'il a existé ou le confondent avec ses homonymes (1). C'est de cet oubli, de ce dédain dont j'essaie d'interjeter appel aujourd'hui. Elevé dans une famille qui, ayant connu Charles Robin, avait le culte de sa mémoire, mes jeunes années ont été bercées par le récit d'anecdotes où la maison de Jasseron et ses habitants étaient souvent rappelés ; plus tard, attiré par l'étude du mouvement d'idées qui a marqué le milieu du siècle dernier, j'ai pu comprendre le rôle que Charles Robin y avait joué et combien la postérité avait été injuste à son égard.

Et j'ai entrepris d'écrire la vie du savant qui, né sur le même sol que Bichat en a été le continuateur (2) ; j'ai entrepris aussi de montrer l'influence

surpris de voir que Bourneville, de mêmes idées religieuses et politiques que Robin, ait laissé passer cette note haineuse.

En 1889 (*Traité d'Histologie pratique*, 1^{er} fasc., préf., p. x), Renaut ne voyait encore dans Robin qu'un positiviste n'admettant « guère comme positifs que les faits qu'il avait cru lui-même déterminer. » En 1899, Renaut, devenu plus indulgent avec les années, classe Robin parmi « les grands anatomistes » (Discours prononcé à la rentrée des Facultés de Lyon, le 3 novembre 1898).

(1) J'ai vu des savants, des positivistes même, attribuer à l'historiographe des écrits de son homonyme, le publiciste Ch. Robin, ami de Blanqui, emprisonné à la Conciergerie, mort en 1873.

(2) « Etrange métempsycose du génie, Robin pourrait, ce semble, être rapproché de Bichat, natif comme lui du département de l'Ain.

du médecin qui fut le conseiller médical de toute une génération littéraire et dont les doctrines philosophiques, peut-être discutables mais non sans grandeur, marquent une date dans l'histoire de l'esprit humain.

J'ai tenté cet essai en toute indépendance, et je tiens à le dire tout de suite, « non dans l'esprit de dénigrement ou de supériorité dédaigneuse, esprit aussi stérile que facile, mais avec l'esprit de respect et même d'admiration pour tous ceux qui ont aimé et servi la médecine », avec cet esprit du « critique, plus animé du désir de signaler les efforts heureux, les vérités découvertes ou pressenties, que les erreurs qui déparent les œuvres de nos pères, erreurs qui appartiennent à leur temps, autant et plus qu'à eux-mêmes (1) ».

Nul, mieux que moi, ne connaît les lacunes de cette étude. Je me suis attardé aux choses d'autrefois ; j'ai voulu m'initier aux idées de ces hommes qui « virent devant leurs yeux se déchirer brusquement le voile du passé et s'éclairer tous les mystères que, depuis les siècles des siècles, l'humanité, vivant

Leurs physionomies scientifiques ont beaucoup d'analogies, et ils ne diffèrent guère que par leurs habitudes de style. Tous deux, infatigables et opiniâtres dans la recherche, distinguant nettement le but de leurs efforts, marchant d'un pas mesuré, avec méthode, c'est-à-dire avec sûreté ; tous deux possédant le sentiment le plus juste et le plus exquis des harmonies vitales, tous deux dogmatiques et systématiques ; ils ont concouru à cinquante ans d'intervalle à l'édification du même monument. L'un a commencé, l'autre a terminé les fondements de l'anatomie générale (F. Papillon, *l'Anatomie générale et les travaux de M. Charles Robin*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1870, p. 330-362).

(1) Chauffard, *Andral et la Médecine française de 1820 à 1830*, Paris, 1877, p. 73.

dans l'espoir et dans la foi, n'avait pu ni comprendre, ni même discuter (1) ». Qu'on me pardonne si je ne les ai pas toujours comprises et si les documents que je verse aux débats sont incomplets. La plupart de ceux qui connurent Charles Robin ont disparu ; de plus, tout ce qui pourrait nous apporter un témoignage sur les temps où vécurent Cl. Bernard, Berthelot, Renan, Flaubert, les Goncourt, Mérimée, Littré, n'a pas encore été publié (2). Certaines correspondances ont été détruites ou dorment dans des archives privées d'où elles ne sortiront sans doute jamais (3).

Vouloir amasser toujours et compter sur l'avenir serait de l'humaine folie. Sainte-Beuve disait déjà que « l'histoire est une mer sans rivages » ; et il parle de ces auteurs qui passent leur vie « à faire des projets, des plans, à amasser des matériaux », qui ne craignent pas « de passer le jour entier aux préparatifs et de ne livrer bataille qu'après sept heures du soir » ; ou de ces autres qui « ne livrent pas la bataille, tant ils sont lents à tout rassembler (4) ».

(1) J.-L. Faure, *loc. cit.*

(2) L'édition des œuvres de Mérimée publiée par M. Pierre Trahard chez Champion, comportera les lettres de Mérimée à Robin, conservées à Chantilly, dont une partie a été publiée par Félix Chambon, dans ses *Notes sur Prosper Mérimée*, in-8°, Paris, Dorbon, 1903.

(3) F. Chambon (*loc. cit.*) assure que toute la correspondance de Pouchet a été détruite. Ch. Robin écrivait volontiers, comme le prouve la correspondance échangée avec la famille Doré. Or, malgré de longues et patientes recherches, je n'ai pu retrouver que quelques lettres de Ch. Robin. Il conservait les lettres de ses correspondants, les classant soigneusement, m'a dit M^{me} Gabelle ; je ne connais qu'une dizaine de lettres adressées à Robin, par About, Littré, Gambetta, etc.

(4) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, p. 227, t. XIII, 13 vol., Paris, 1863-1870.

Si après avoir passé le jour entier aux préparatifs je perds la bataille, j'ai du moins la satisfaction de la livrer avant que le soir tombe (1).

(1) M^{me} Gabelle, nièce de Charles Robin, M^{me} Adolphe Dufour, M^{me} Michel, nièce de Gustave Doré, M^{me} P. Barbet, m'ont ouvert largement leurs archives de famille. Le D^r Paul Le Gendre, les professeurs Ménétrier et Lenormant, le D^r Auguste Pettit, le D^r Retterer, le regretté D^r Variot, le D^r Hillemand, le D^r Nicati, le D^r H. Bertoye, M. Pierre Trahard, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, M. Pons, de Jasseron, ont été pour moi des guides et des conseillers précieux. Que tous veuillent bien recevoir le témoignage fervent de ma respectueuse reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE

LES ANNÉES DE JEUNESSE

(1821-1839)

La génération de 1820. — Le pays d'origine des Robin. —
Le pensionnat de l'Enfance. — L'achat de la maison de
Jasseron. — La bonne Madame Robin. — A Ménestruel.
— Le Lycée de Lyon. — Les études secondaires.

Charles-Philippe Robin naquit à Jasseron (Ain),
le 4 juin 1821 (1).

La date est à retenir (2) ; quelques jours après
éclatera « aux quatre vents la formidable nouvelle
de la mort de Napoléon (3) ». Ch. Robin est de cette
génération qui, née au lendemain de l'effondrement
du premier Empire, a montré presque toutes les

(1) Acte de naissance de Charles Robin : « Le 4 juin 1821, à trois heures du matin, est né Charles-Philippe Robin, du sexe masculin, fils de Jean-Claude Robin, propriétaire à Jasseron, et de Françoise-Adélaïde Tardy, son épouse. Dressé par nous le 4 juin 1821, à six heures du soir, en présence de Joseph-Nicolas Josserand, propriétaire, demeurant à Bourg et de Bazile Blanchon, greffier de la justice de paix de Ceyzeriat, par nous Guillon, adjoint de Jasseron » (Mairie de Jasseron).

(2) Virchow et Flaubert, que Robin rencontrera sur le chemin de la vie, sont nés la même année.

(3) Edgard Quinet, *Histoire de mes Idées, Autobiographie*, p. 173, in-12°, 7^e éd., Hachette, s. d.

audaces ; « elle a tenté (1) tous les essais religieux ou sociaux, scientifiques, artistiques ou littéraires ».

Du lieu de la naissance de Robin on ne peut pas tirer grande indication. Jasseron (2), situé au pied des premières collines du Revermont, est à la limite de la dernière vague de la marée tertiaire ; si bien que l'on a pu considérer Ch. Robin comme une production du sol bressan.

Mais ses ancêtres étaient d'ailleurs. Les archives de l'Ain mentionnent la famille Robin comme originaire de Nantua. Un François Robin avait été pourvu, en 1607, à l'office de grenetier au grenier à sel de cette ville ; un Bruno Robin fut, au début du XVIII^e siècle, conseiller du Roi, lieutenant général au bailliage de Gex (3).

Quant au père de Charles Robin, Jean-Claude, il était né en 1767 à Nantua ; en 1814 il avait épousé Adélaïde Tardy, née à Ferney, de parents « bourgeois de Nantua et de Fernex » (4). Le grand-père d'Adélaïde

(1) A. Challamel, *Souvenirs d'un hugolâtre. La génération de 1830*, p. 3, in-12°, Paris, 1885.

(2) Jasseron, de *jacere, jacium*, couche, gîte. En France, où il a survécu surtout dans les régions Auvergne, Jura, Alpes, le mot s'est spécialisé pour désigner l'endroit où se repose, où gîte le bétail de pâturage (D'après une communication de M. Albert Dauzat).

(3) Révérend du Mesnil, *Armorial historique de la Bresse*, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valromey et Franc-Lyonnais, p. 574, in-4°, 1872.

(4) « Le 13 février 1789, M. Joseph-Marie Tardi, bourgeois de Nantua et bourgeois de Fernex y demeurant, a épousé à Gex, dans l'église des sœurs de la Charité avec dispense de deux bans, Mademoiselle Pierrette Marinet, fille de M. feu Charles-François Marinet, bourgeois d'Ochiaz, maître en chirurgie à Gex, et de dame Françoise Reynard, née à Antibes. Signé : Bugonnet, curé. » « Le 16 mars 1790 est née et le dix-huit a été baptisée Françoise-Adélaïde, fille légitime de Monsieur Joseph-Marie Tardy, bourgeois résidant à Fernex, et de

Tardy avait été maître en chirurgie à Gex ; un de ses oncles était médecin à Nantua. Ainsi se retrouve chez Robin la plante de souche jurassique et médicale ; le milieu où elle poussera, les coteaux de Pontcin, le vent de la renommée de Bichat, fixeront son orientation définitive.

Ce n'est qu'en 1818 que Jean-Claude Robin acheta la propriété de Jasseron (1). Il avait jusqu'alors habité Lyon (2) en qualité de directeur du Pensionnat de l'Enfance (3) ; cette pension, tenue précédemment par deux vieilles filles, les demoiselles Pupier, semble n'avoir été qu'une modeste institution (4) où l'on prenait de jeunes enfants dont les parents habitaient la campagne ; Alphonse de Lamartine y fut placé en 1803 ; on sait qu'au bout de quelques mois, déçu, irrité contre des maîtres qui voulaient, dit-il, « imiter le cœur d'un père pour de l'argent », il prit la clef des champs ; cette fugue a rendu célèbre la pension Pupier qui n'en fut d'ailleurs pas responsable.

dame Pierrette Marinet ; ont été parrain et marraine, Monsieur Claude-Nicolas Tardy, docteur en médecine, demeurant à Nantua, et dame Françoise Reynard, veuve Marinet, qui ont signé avec le susdit père. Signé : Tardy, Reynard, Marinet, Tardy Joseph, Bugonet curé. » (Mairie de Ferney-Voltaire).

(1) Minutes de l'étude de M^e Quaissard, notaire à Ceyzeriat.

(2) Place du Change, n^o 7.

(3) Rue de l'Enfance, à la Croix-Rousse ; actuellement rue Henry-Gorjus. Voir Joseph Pointet, *Historique des propriétés et maisons de la Croix-Rousse du XVI^e siècle à la Révolution*, t. II, p. 224-237, 2 vol. in-8^o, Lyon, 1926. — J.-C. Robin fut directeur effectif de ce pensionnat de 1812 à 1819 ; en 1820, le pensionnat a pour directeurs nominatifs Robin et Nicod (Rôles des contributions de la Croix-Rousse, compulsés par M. Pointet).

(4) P. de Lacretelle, *les Origines et la jeunesse de Lamartine*, 1790-1812, in-12^o, p. 168, Hachette, Paris, 1911.

La maison de Jasseron, où Charles Robin naquit et mourut, existe encore. Georges Pouchet, qui la visita en 1885, nous en a laissé la description :

.... Une grande habitation du milieu du siècle dernier. Sur la ruelle principale conduisant à l'église du village, une immense porte charretière en cintre perce les murs blanchis d'un vaste bâtiment sans fenêtres au dehors. Après avoir franchi une grande voûte on est dans la cour, pleine de lumière, bordée, sur les trois autres côtés, de constructions basses. Au milieu, un bouquet d'arbres avec quelques bancs ; ici un puits ; devant la maison en rez-de-chaussée qui occupe le fond, une corbeille de fleurs taillée dans le gazon. A droite, à gauche et dans le grand bâtiment de l'entrée, sont les celliers, les remises, les écuries, les pressoirs, le chenil. Sur les murs, des vignes vierges et des plantes grimpantes jettent une tache de verdure joyeuse. De l'autre côté de la maison, un grand verger est en partie planté en jardin pour avoir des fruits, des fleurs. Et comme paysage, les premiers coteaux du Jura où s'appuie Jasseron : sur la colline la plus voisine, les ruines du château d'où est sortie la forte race des Coligny (1).

Cette description est précieuse ; la maison natale de Robin a été transformée et, si la chambre où il mourut existe encore, on a peine à se faire une idée de ce que cette demeure était il y a cent ans ; ce n'est plus qu'une borne mutilée qui jalonne la route du souvenir.

*
* *

Le jeune Charles Robin y grandit, à côté d'un père d'allure assez effacée, un tant soit peu vol-

(1) Georges Pouchet, *Charles Robin, sa vie et son œuvre*, avec un portrait tiré sur acier par Martinet et un index bibliographique des travaux de Ch. Robin, in-8°, 196 p., Paris, Alcan, 1887.



Maison natale de Charles Robin, à Jasseron.



Jasseron.

tairien qui lui donna le goût de l'étude ; mais la véritable éducatrice — et ce serait l'occasion de rappeler l'affinité mystérieuse, déjà relevée par Buffon, entre les mères et les fils — fut la « bonne Mme Robin » comme on l'appelait à Jasseron. Très simple, d'une bonté et d'une délicatesse exquis, d'une intelligence ouverte et pratique, elle a exercé une profonde influence sur son fils (1).

A onze ans, Charles Robin fut mis en pension à Menestruel, près de Poncin. Cet ancien prieuré de Bénédictins était devenu la maison mère des Frères de la Croix, dont l'enseignement était justement réputé ; le chanoine Bochard (2), ami de J.-C. Robin, y avait organisé un pensionnat où on apprenait beaucoup de français, beaucoup de mathématiques et de sciences naturelles, quelques rudiments de latin. La nourriture y était frugale, la discipline austère : lever à 5 heures du matin, coucher à 8 le soir ; pas de sorties ; une promenade ou plutôt une marche bi-hebdomadaire, du côté de Neuville ou dans le défilé de Cerdon ou sur les coteaux qui dominant Poncin. Education sévère, qui n'éveille les esprits que lentement mais trempe les caractères, leur imprime cette allure austère et réservée qui fut toujours celle de « l'anatomiste positiviste » silhouetté par Taine (3).

(1) Charles Robin était le troisième enfant ; il eut trois frères : Louis, Anthelme, Auguste et une sœur, Adeline, qui épousa M. Barbet, notaire.

(2) A. Dufour, Charles Robin (*Courrier de l'Ain*, 8 octobre 1885).

(3) Taine, *sa vie et sa correspondance*, t. II, p. 228, 4 vol. in-12°, Paris, Hachette, 1902.

C'est à Menestruel que, pendant une récréation, Robin reçut au visage, en jouant avec ses camarades, un morceau de bois qui lui creva un œil et lui valut cet œil de verre dont on disait plus tard qu'il se servait pour regarder dans le microscope (1).

* * *

En 1835, Charles Robin fut envoyé à Lyon pour y finir ses études. Il entra au Collège royal, appelé le lycée sous l'Empire et qui a repris ce nom depuis longtemps. Edgar Quinet qui y fut élève de 1817 à 1820, en même temps que Trousseau, en a fait un sombre tableau : « bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le soleil (2) ». N'accordons pas trop de créance à ces impressions ; d'autres témoins ont laissé entendre une note moins triste (3).

Charles Robin fut-il un élève brillant ? Je n'ai pu le savoir, mais j'en doute ; sa timidité, son obstination durent le faire classer plutôt parmi ces

(1) Labarthe, *Nos Médecins contemporains*, p. 129, in-16°, Paris, Lebigre, 1868.

(2) E. Quinet, *loc. cit.*, p. 191, 208.

(3) « Les bâtiments sont très commodes et parfaitement disposés. Les classes, les salles d'études, les dortoirs, l'infirmerie, la cuisine, la lingerie, le logement du proviseur, du censeur, de l'économe, des professeurs, etc., tout y est d'une distribution commode et d'une communication facile. Le pensionnat, qui n'a été construit que dans le milieu du dernier siècle (xviii^e), peut recevoir de cinq à six cents élèves, les cours seules ne sont pas spacieuses pour un établissement de cette importance (Cochard, *Description historique de Lyon en 1817*, p. 114).

élèves réfléchis qu'un travail régulier conduit forcément au succès et chez qui le fond se marque, dès le début, supérieur à la forme.

Le 3 novembre 1838 il fut reçu bachelier ès lettres, et le 26 août 1839 bachelier ès sciences.

CHAPITRE II

LES ÉTUDES MÉDICALES

(1839-1846)

A l'hôpital de Bourg. — L'orientation médicale. — L'arrivée à Paris. — Externe chez Trousseau. — Concours pour l'internat. — La mission aux îles Jersey. — La thèse de doctorat.

Des ancêtres médecins, une enfance passée au pays de Bichat, bercée par l'écho de sa gloire : c'est, semble-t-il, assez pour expliquer l'orientation médicale du jeune Robin. A défaut d'autres raisons, contentons-nous de celle-là (1).

Charles Robin prit le chemin de Paris à l'automne de 1839. Il logea d'abord chez un frère, rue Michel-le-Comte, au n° 39 (2), vieille bâtisse, construite sur l'emplacement du rempart de Philippe-Auguste, dont la cour étroite, les murs sombres durent faire regretter bien souvent au petit campagnard les côtes ensoleillées de Menestruel et de Jasseron.

(1) Plein d'un enthousiasme qui ne laisse pas de doute sur sa vocation, Charles Robin, pendant ses vacances de 1839, suivit le service du Dr Hudellet, à l'hôpital de Bourg, en même temps qu'il s'initiait aux arcanes de l'art galénique dans la pharmacie de Tiersot père, rue d'Espagne.

(2) Archives de la Faculté de Médecine de Paris.

Inscrit à la Faculté le 6 novembre, Robin prit un emploi d'externe bénévole à la Pitié.

Le 5 novembre 1840 il put subir, avec la mention *satisfait* (1), son premier examen, qui roulait alors sur les sciences accessoires. Après deux années de service dans les hôpitaux comme bénévole, Robin fut nommé externe le 15 décembre 1841 et envoyé à Necker dans le service de Trousseau (2) ; il y resta dix mois, suivant les cliniques du maître, et fréquentant, quand il le pouvait, le service de chirurgie de Lenoir, et celui de Civiale qui faisait alors un cours et des opérations de lithotritie (3).

C'est dans le service de Trousseau que Robin connut Brow-Séquard, externe comme lui. Tous deux se préparèrent à l'internat. Comme ils étaient voisins dans les ruelles aux alentours de l'Ecole de Médecine (4), ils se rencontraient le matin en route pour l'hôpital. Ils avaient la même ardeur et furent bientôt de grands amis (5). Il fut convenu que chacun, tour à tour, devait faire à l'autre, en marchant, la conférence préparée la veille. Robin travaillait davantage, c'est Brow-Séquard, qui le dit (6), mais s'exprimait difficilement. Aussi, au concours

(1) Archives de la Faculté.

(2) Archives de l'Assistance publique.

(3) Paul Boussi, la Vie d'un médecin au milieu du siècle dernier (*Journ. de Méd. de Paris*, 1926, n° 45, 46, 47).

(4) Robin habitait alors 43, rue Monsieur-le-Prince (Arch. de la Faculté) et Brown-Séquard, rue Férou (M. Berthelot, Notice sur la vie et les travaux de Charles-Edouard Brown-Séquard (*in : Science et Education*, p. 247-288, in-12°, Paris, 1901).

(5) Pouchet, *loc. cit.*, p. 11.

(6) Brown-Séquard, *Charles Robin*, Notice nécrologique lue à la Société de Biologie, 10 octobre 1885.

de décembre 1842, n'arriva-t-il que provisoire; 33 titulaires avaient été nommés, et parmi eux Chauffard, Sée; sur 23 suppléants, Robin n'obtint que le sixième rang (1).

Non découragé, il se remit au travail, passa son deuxième examen de doctorat le 14 février 1843 (2) avec la mention *bien satisfait*. Ceux qui ont vu Robin à cette époque travailler de seize à dix-huit heures par jour, sont restés frappés de l'énergie de sa volonté et de son intelligence. Les étudiants d'alors se faisaient plutôt remarquer par leur tapage et leurs goûts excentriques, que par leur ardeur au travail. « Les riches, dit Jarrin (3), s'occupaient de plaisir plus qu'il n'eût fallu. Les pauvres travaillaient plus ou moins. Les fous se grisaient de la littérature ou de la politique également passionnée du temps ». Robin, logé dans un hôtel meublé, où pour 27 francs par mois il avait une chambre avec le déjeuner (4), menait une vie d'anachorète.

Le résultat répondit à ses efforts. Au concours de 1843 il arriva douzième sur 32 (5).

(1) *Gazette des Hôpitaux*, 29 décembre 1842.

(2) Archives de la Faculté.

(3) Jarrin, Constant Sappey (*Annales de la Soc. d'Emulation de l'Ain*, 1888, t. XXI, p. 298-304).

(4) Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. I, p. 154, 2 vol. in-12°, Paris.

(5) Les juges de ce concours étaient : Prus, Michon, Maisonneuve, Bazin, Marotte, Requin, Vidal (de Cassis).

Furent nommés titulaires : Racle, Saint-Olivier, Colin, Cancal, Gabalda, Willemier, Satis, Mercier de Sainte-Croix, Rogier, Davasse, Duchassaing, de Fonds-Bressin, Legentié, Robin, d'Heurle, Foureau de Beauregard, Bonnet, Marais, Lacour, Bernard de Montessus, Dumoulin, Claude dit Marcel, Campbell, Verneuil, Marquis, Juglar, Bartoli, Arnoult, Degreise, Grapui, Cuccio, Gillet. — Provisoires : Gogué, Joël, Henrot, Goudal, Duchosal, Delplanque, Monnot, Macquet,

Je n'ai pu retrouver dans les Archives de l'Assistance publique l'indication des différents services auxquels Charles Robin fut affecté en qualité d'élève interne. Mais lui-même a rappelé, dans la dédicace de sa thèse, les noms de ses maîtres dans les hôpitaux ; ce furent, durant son externat et son internat : Velpeau, Trousseau, Guéneau de Mussy, Bouvier, Beau, Baillarger, Cloquet (1), Nélaton, Gosselin et Voillemer.

Quels sont, parmi ces maîtres, ceux qui exercèrent une influence sur Charles Robin ? Il est bien difficile de l'indiquer ou même de reconnaître cette influence. Il semble toutefois qu'au début Robin ait été attiré par l'anatomie pure, mais des circonstances particulières devaient l'orienter vers la zoologie et l'anatomie comparée.

En août 1844, il fait à la Société anatomique sa première communication, sur un cas de rupture du cœur. C'est alors qu'il rencontre Lebert, élève de Schoenlein et de Muller, qui, après avoir pris ses grades à Zurich, était venu en France pour y compléter son instruction, et s'était déjà fait connaître par des recherches intéressantes.

Le projet qu'Orfila nourrissait depuis longtemps vint réaliser la collaboration des deux jeunes gens.

Lors d'un voyage à Londres, Orfila avait admiré

Chapelle, Guibout, Bernard (Charles), Muston, Guérineau, Boussi, Lescun, Cruveilhier, Roaldès, Beaussart, Detrieux, Ferron, Lunier, Moulin, Rat, Robert, Paléologue (*Gazette des Hôpitaux*, 28 décembre 1843).

(1) Pendant le deuxième semestre de l'année 1846 (P. Boussi, *loc. cit.*, p. 957).

— admiration dans laquelle l'envie et la jalousie scientifique avaient une part très légitime — la richesse du Musée Hunter. Il conçut l'idée de doter la Faculté de Paris d'une institution semblable. Sur ses instances pressantes des allocations furent votées. Orfila se mit en rapport avec Esericht, de Copenhague, Panizza, de Pavie, Hortl, de Vienne, Erdl, de Munich, Richard Owen, de Londres ; Geoffroy Saint-Hilaire lui offrit son concours ; et au bout de quelques mois les premières collections étaient constituées (1). Mais, désireux de constituer une collection qui ne serait pas exclusivement consacrée à l'anatomie de l'homme, en 1845 il envoya Robin avec Lebert sur la côte de Normandie et aux îles Jersey afin d'y recueillir des objets d'histoire naturelle et d'anatomie comparée. Cette mission explique à la fois la direction des premiers travaux de Robin, qui portent principalement sur les poissons et les mollusques, et aussi sa collaboration pour plusieurs mémoires avec Lebert.

C'est à la Société philomathique qu'il fait connaître les résultats nombreux et variés de cette première campagne scientifique au bord de la mer. En cette année 1845, Robin publie différents mémoires (2) sur les lymphatiques et la circulation veineuse des poissons et sur le mécanisme de la fécondation du Calmar, sur les organes de la génération de la Patelle, sur une espèce particulière de la glande

(1) Fayol (A.), *la Vie et l'œuvre d'Orfila*, p. 127, in-12°, Paris, 1930.

(2) La liste, très complète, des travaux de Ch. Robin a été publiée par G. Pouchet (*loc. cit.*). Nous y renvoyons le lecteur.

de la peau de l'homme, etc., affirmant, dès le début, par la variété même des sujets qui l'occupent, les tendances diverses qui en feront le biologiste le plus encyclopédique du siècle.

En 1846, il fait connaître à l'Académie des Sciences sa découverte des organes électriques de la raie, découverte capitale dont il fera l'objet de sa thèse de sciences, et qui ne contribuera pas peu à lui ouvrir plus tard les portes de l'Académie des Sciences.

La même année, ce sont encore d'autres mémoires histologiques ou zoologiques ; et, le 31 août 1846, Robin était reçu docteur en médecine avec une thèse (1) sur l'*Anatomie chirurgicale de la région de l'aine*. Le jury, composé de Mialhe, Denonvilliers, Monneret, Fouquier, lui accorda la mention *très satisfait*. A vrai dire, cette thèse, consciencieusement rédigée, n'apporte aucun fait nouveau. Mais elle souligne une fois de plus la multiplicité des tendances scientifiques de Charles Robin.

(1) *Anatomie chirurgicale de la région de l'aine*, 66 p., Rignoux, imprimeur, 29 bis, rue Monsieur-le-Prince, Paris. Elle était dédiée à la mémoire de son père, décédé le 2 janvier 1845. Sur la tombe, le fils avait fait graver ce vers d'Horace (*Odes*, I, 24) :

Multis ille bonus flebilis occidit

cité par Lepreux, dans le discours qu'il prononça aux obsèques de Bichat. Faut-il voir dans l'inscription du cimetière de Jasseron une simple coïncidence ? Je croirais plutôt à une réminiscence qui montrerait une fois de plus l'influence que la gloire de Bichat a exercée sur l'orientation scientifique de Robin.

CHAPITRE III

CONCOURS ET RÉALISATIONS

(1846-1858)

Docteur ès sciences. — L'agrégation d'histoire naturelle. — Le laboratoire de la rue Garancière. — Le patronage de Rayer. — Au cours d'Auguste Comte. — Fondation de la *Société de Biologie*. — *Le Traité du Microscope*. — Les *Tableaux d'Anatomie*. — *Le Traité de Chimie anatomique et physiologique*. — Le laboratoire de la rue Malebranche. — La refonte du Nysten. — Election à l'Académie de Médecine.

1847 est encore pour Ch. Robin une année de réalisations ; déjà licencié ès sciences avant d'être docteur en médecine, il soutient, le 19 juillet 1847, pour le doctorat ès sciences, une thèse de botanique (1) et une thèse de zoologie (2).

En même temps, il se présente à l'agrégation d'histoire naturelle avec une thèse sur *les Fermentations* (3). Les doctrines de Berzelius et de Liebig

(1) *Des végétaux qui croissent sur l'homme et sur les animaux vivants*, 1 vol. grand in-8°, Paris, J.-B. Baillière, 1847, 3 pl. gravées. Une édition considérablement augmentée paraîtra en 1853. C'est dans cette édition qu'il décrit le champignon du muguet qu'il appelle *Oidium albicans* et celui du *Pityriasis versicolor* qu'il appelle *Microsporon furfur*.

(2) Recherches sur un appareil qui se trouve sur les poissons du genre des Raies (*Raia*, Cuv.) et qui présente les caractères anatomiques des appareils électriques.

(3) *Des Fermentations*, in-4°, 41 pages. — Au même concours, Sappey, né à Bourg, était nommé agrégé de chirurgie.

régnèrent alors souverainement. Robin en subit l'influence et ne sut pas comprendre ce qu'avait de géniale la remarque de Cagniard-Latour ; mais il eut tout au moins le mérite d'attirer l'attention sur ces mots : fermentation, virus, virulent, qui allaient jouer un si grand rôle dans les préoccupations contemporaines de la biologie, et il montra, le premier, que les êtres appelés microbes par Sédillot sont véritablement des cryptogames, des plantes, se rattachant par leurs caractères essentiels au règne végétal.

Nommé agrégé d'histoire naturelle le 17 septembre 1847, Charles Robin ouvrit aussitôt un cours d'anatomie pathologique. En même temps, il installait un laboratoire d'anatomie comparée dans l'aile droite des bâtiments de la mairie du XI^e arrondissement (1). De vastes salles, parfaitement éclairées et aérées, des réservoirs, des viviers, des cages pour la conservation des animaux vivants, des microscopes, des tuyaux mobiles garnis de robinets, tous les instruments et appareils nécessaires aux préparations anatomiques (2), tel était cet établissement à une époque où l'on avait, encore plus qu'aujourd'hui, de bonnes raisons pour crier à la grande pitié des laboratoires.

(1) Actuellement, 8, rue Garancière, cet hôtel, qui fut celui de la Présidente Du Gué et où Adrienne Lecouvreur avait joué Pauline dans *Polyeucte* (P. Leguay, Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. Leurs lettres d'amour. *Les Marges*, 15 avril 1927), fut occupé jusqu'en 1852 par la mairie du XI^e arrondissement et acheté à cette époque par Henri Plon, le fondateur de la maison d'édition actuelle.

(2) Labarthe (Paul), le Dr Ch. Robin, in : *Nos Médecins contemporains*, p. 121-129, in-12°, Paris, 1868.

Robin avait déjà un nom ; il eut quelques élèves, mais peu ou point de clientèle, car, comme le fait remarquer Pouchet, il était l'homme le moins fait pour réussir dans la carrière médicale. La vie était difficile, mais cela ne rebuta pas sa ténacité paysanne, il resta tout au travail, à son violent désir de connaître, d'acquérir, d'observer, d'expérimenter, de faire des collections. Il ne voyait rien en dehors de son laboratoire et de ses études où, marchant en avant de son temps, il n'avait guère d'émules. Plus d'une fois l'agrégé fit cuire lui-même son déjeuner. Il donnait bien quelques consultations, mais si rares ! Par contre on lui apportait tous les jours, et plus qu'il n'en pouvait examiner, des tumeurs, des pièces pathologiques, des embryons ; et en vérité c'était bien là ce qu'il préférait. Il avait aussi de temps à autre quelques expertises, bien peu payées et pourtant toujours les bienvenues. Rayer, auquel Brown-Séquard l'avait fait connaître, lui procurait le plus qu'il pouvait de ces petites occasions, en même temps qu'il décidait de son orientation philosophique en le mettant en rapport avec Littré (1).

Littré connaissait Auguste Comte depuis 1840 ; après une simple lecture du *Système de philosophie positive* (2), il était devenu un disciple fervent ; par la suite, il assista au cours que Comte donnait d'abord dans une salle basse de la mairie du III^e arrondissement, puis au Palais-Royal. Il y

(1) Pouchet, *loc. cit.*, p. iv.

(2) Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*, p. 1, in-8°, Paris, 1864.

amena Robin qui fut vite un des auditeurs les plus assidus : « Il était là du commencement à la fin, prenant des notes à la plume qui avaient été conservées (1) ». Nous verrons plus tard quelles furent les relations de Ch. Robin avec Comte, Littré ; quel fut son rôle dans la diffusion de la philosophie nouvelle ; le seul fait de savoir que Ch. Robin était un sectateur de la doctrine positiviste permet déjà de comprendre la publication du *Traité du microscope* et le discours prononcé à la première séance de la Société de Biologie.

*
* * *

A moins de trente ans, Robin était donc une autorité ; il avait publié une multitude de mémoires sur les objets les plus différents, relatifs à ce que nous trouvons tout naturel aujourd'hui d'appeler la biologie. Mais cette science était alors encore bien jeune (2) et les moyens pratiques de grouper ceux qui s'y intéressaient, nuls.

La création d'un organisme scientifique nouveau

(1) *Notes sur Auguste Comte, par un de ses disciples*, p. 6, in-8°, 2^e éd., Paris, 1909. Deroisin, l'auteur de ces notes, ajoute : « A la mort de Robin, M. Wyruboff, à qui j'avais signalé l'existence de ces précieuses notes, m'apprit que, comme tous les papiers de Robin, elles avaient été détruites par le feu, par des fanatiques de sa famille. » Comme G. Pouchet, je n'ai pu savoir ce que ces notes étaient devenues.

(2) Le mot *biologie* a été créé dans la même année 1802, par deux auteurs séparément : Lamarck et Treviranus. Ce terme est resté peu employé jusqu'à l'époque où Auguste Comte (*Cours de philosophie positive*, Paris, 1838, t. III, p. 269), lui a donné son sens précis actuel (V. Robin, Art. Biologie, *Dict. encycl. des Sc. Médicales*, t. IX, Paris, 1876).

s'imposait. Au mois de mai 1848 (1), Charles Robin et deux chirurgiens, Follin et Houel, décidèrent d'organiser à Paris une réunion périodique où viendraient s'éclairer mutuellement sur les phénomènes de la vie tous ceux, physiciens, chimistes, naturalistes, médecins, qui, avec les physiologistes proprement dits, s'intéressent à ces phénomènes proprement dits.

Ils pensèrent que le nom de *Société de Biologie* conviendrait à une telle réunion.

La première séance eut lieu le 7 juin 1848 (2). Sur la demande de ses collègues, Charles Robin lut une étude écrite intitulée : *Sur la direction que se sont proposée en se réunissant les membres fondateurs de la Société de la Biologie pour répondre au titre qu'ils ont choisi*. Après un exposé de la classification des sciences d'Auguste Comte, il rappelait que les fondateurs avaient eu pour but :

En étudiant l'anatomie et la zoologie, d'élucider le mécanisme des fonctions, et en étudiant la physiologie, d'arriver à déterminer comment les organes peuvent s'altérer, et dans quelles limites les actes peuvent dévier de l'état normal. Mais, ajoutait-il, pour atteindre ce but, c'est d'abord la disposition naturelle des choses qu'il faut connaître, et si nous appelons à notre aide les cas anormaux,

(2) Gley (E.), la Société de Biologie et l'évolution des sciences biologiques en France de 1849 à 1900. Rapport lu à la séance du Cinquantenaire de la Société de Biologie, le 27 décembre 1899 (*C. R. de la Soc. de Biologie*, 1889, n° 40, p. 1011 et *Essais de philosophie et d'histoire de la Biologie*, p. 168-312, in-12, Paris, 1900.

(1) Rayet fut nommé président perpétuel ; Charles Robin et Claude Bernard, vice-présidents. Le trésorier fut Huette, les secrétaires, Brown-Séquard, Follin, Lebert et Segond.

ce n'est que parce qu'ils peuvent directement ou indirectement nous éclairer sur l'état normal, en nous servant d'expériences toutes faites (1).

Ainsi donc la nouvelle Société était fondée sous l'influence de l'esprit positif ; elle restera toujours fidèle, comme l'a dit Berthelot (2), à l'esprit profond de son règlement rédigé par Charles Robin et la vitalité puissante qu'elle a conservée atteste de l'excellence du programme que lui ont donné ses fondateurs.

Elle tenait au début ses séances dans les combles de l'Ecole pratique. C'est là que Robin apportait presque à chaque séance des recherches originales, des vues profondes sur les sujets qui l'avaient occupé avant ; c'est là qu'il enregistre dans les années suivantes de nouvelles découvertes anatomiques, car il va revenir avec plus d'ardeur que jamais aux études histologiques proprement dites.

La chaire d'histoire naturelle était alors occupée par Richard. Robin fut appelé, en 1849, à remplacer le professeur malade et pendant un semestre il enseigna la botanique et la zoologie, comme l'exigeaient les règlements. En même temps il apportait sa collaboration à la mise au point d'une nouvelle édition des *Eléments d'histoire naturelle médicale* (3) et Bérard demandait à la science du jeune agrégé des éclaircissements utiles pour son *Cours de Physiologie* (4).

(1) *Comptes rendus de la Soc. de Biologie*, t. I, 1849.

(2) Inauguration de la statue de Claude Bernard, 7 février 1886.

(3) Par Richard, Edition de 1849, t. I, p. VII et t. II, p. 17.

(4) Bérard, *Cours de Physiologie*, Paris, 1848, t. I, p. 172, 320, etc.

C'est en cette même année 1949 que Robin fait paraître la première œuvre d'ensemble où son génie propre et toute sa conception biologique se révèlent en traits d'une fermeté singulière. Dès cette époque il jette les bases d'une étude complète et systématique de l'anatomie. Les principes qu'il pose sont rigoureusement ceux qui le guideront dans son enseignement quand il sera devenu professeur, ceux qui inspireront son œuvre maîtresse, son traité d'*Anatomie et de Physiologie cellulaires*, paru en 1873.

Ce premier ouvrage dogmatique était intitulé : *Du microscope et des injections dans leurs applications à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales, de celle de la biologie et de l'anatomie en particulier* (1). Comme l'indique ce titre compliqué il y a là deux ouvrages absolument différents, le premier simplement de technique, le second tout philosophique. Notons le premier pour faire remarquer que Robin n'avait point, comme on l'a prétendu souvent, le dédain des multiples procédés de recherches enseignés par l'expérience. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y excellait point ; il les tenait simplement, dit Pouchet, pour ce qu'ils doivent être, des procédés de prosectorat macroscopique ou microscopique peu importe, des moyens dont ne saurait se passer la science, mais qui ne sont nullement la science même.

La seconde partie du traité *Du microscope* est plus intéressante, c'est véritablement un ouvrage à part,

(1) L'ouvrage fut réédité en 1871 et en 1877, mais sans la classification des sciences.

il a même sa pagination spéciale. Le libellé du titre : « Classification des sciences fondamentales de la biologie » est à lui seul une indication, fait deviner l'influence d'Auguste Comte.

En s'inspirant de Comte, Robin devançait son temps. Lui-même a raconté que voulant préciser, dans cette seconde partie du traité *Du microscope*, la place, le rôle et la division de la biologie, il avait reproduit quelques pages empruntées au *Cours de philosophie positive*. L'éditeur exigea la suppression de ce long passage comme émanant d'un auteur absolument déconsidéré et fit de ce retranchement une condition (1).

Mais si Robin suit Auguste Comte qui reste son guide, il s'inspire aussi de Vicq-d'Azyr, de de Blainville, de Dumas, de William Edwards. Il commence par assigner à la biologie son rang naturel dans l'ordre des connaissances humaines ; puis il passe à l'anatomie et refait pour elle le même travail, en marque les divisions. Il aborde aussi la question de la distinction nette entre les végétaux et les animaux ; et parmi les sujets qu'il n'a pu traiter, il signale l'inanité de toute recherche sur la *nature intime* de l'essence des choses et des phénomènes, questions à jamais insolubles. Ainsi, dès le début de sa carrière scientifique, Robin prend rang parmi les adeptes du positivisme ; il en restera toute sa vie un des plus intelligents défenseurs.

(1) C'est le même éditeur, dit G. Pouchet (*loc. cit.*, p. vi), qui entreprendra plus tard la publication de la 2^e édition du *Cours de philosophie positive*.

La longue dissertation que Robin avait mise en suite du traité *Du microscope* était, dans son esprit, composée pour servir d'introduction à un vaste traité d'anatomie générale normale et pathologique chez l'homme et chez les animaux. Ce traité ne vit pas le jour et Robin, sans doute débordé par un sujet d'une telle envergure, se contenta de donner à sa conception de l'anatomie générale la forme de tableaux explicatifs, qui devaient servir comme une sorte de guide universel pour l'étude des parties du corps d'un être quelconque.

Les *Tableaux d'anatomie* ont le grand mérite d'avoir été la première tentative d'un exposé didactique complet de l'anatomie ; ils montrent Robin embrassant, dès le début de sa carrière, dans une grande vue d'ensemble, toutes les parties de l'anatomie. Laissant l'anatomie descriptive et l'anatomie comparée, il s'attache à l'anatomie générale, qui n'était encore que confusion.

C'est seulement avec Bichat que l'étude des systèmes et celle des tissus était devenue une branche importante et distincte de l'anatomie. C'est Bichat qui a créé le terme *élément organique ou anatomique* pour désigner les dernières parties des corps organisés accessibles à nos sens et dont il ne se souciait point d'approfondir la connaissance par les instruments d'optique. Mais il a créé l'anatomie générale et cela suffit. Robin va compléter son œuvre ; de Blainville, qu'un étroit commerce unissait à Auguste Comte, avait le premier, en 1829, attribué une place à l'étude systématique des éléments en anatomie.

Robin fait un pas de plus. Il établit que l'élément anatomique en lui-même, et indépendamment du tissu dont il fait partie, est un objet légitime de spéculation. C'est là un point de vue tout à fait propre à Robin et qu'il formule pour la première fois dans ses *Tableaux d'anatomie*.

*
* *

Voilà donc Robin chef d'école. Il établit nettement les principes, il délimite la science, il en montre les faces diverses, que le devoir du véritable anatomiste sera d'aborder successivement. Et il en fait le projet. Déjà il est à l'œuvre, déjà il a beaucoup publié et même fait d'importantes découvertes en histologie.

Découverte des médulocelles et des myéloplaxes, interprétation de la structure des ganglions nerveux, signification de la segmentation incomplète, spontanée de l'ovule, sans fécondation, tels sont, entre plusieurs autres, les faits qu'à cette époque de sa vie Ch. Robin eut le mérite de mettre en lumière.

En même temps, les recherches de chimie biologique lui paraissent capables d'aider à l'interprétation des phénomènes de la vie. Pour pénétrer la qualité chimique des tissus et des humeurs, Robin unit alors ses capacités à celles du chimiste Verdeil. Celui-ci, suisse d'origine, était venu à Paris après avoir travaillé avec Liebig. Il avait, avec Wurtz, créé un laboratoire, 8, rue Garancière, dans l'immeuble où Robin avait son laboratoire de biologie.

De là sans doute les relations des deux auteurs qui, pendant trois ans, s'attachent à refaire, au point de vue anatomique, l'histoire de chacun des principes immédiats, tels qu'oxygène, hydrogène, acide carbonique, eau, sels, albumine, fibrine, caséine, créatine, pepsine, urée, etc., qui se trouvent dans l'économie ou en sortent ; d'établir la nomenclature de ces principes, leur présence dans les divers tissus ou humeurs. Ces recherches aboutissaient à la publication, en 1852, d'un ouvrage original, remarquable pour l'époque, le *Traité de chimie anatomique et physiologique* (1), qui poussait en somme l'histoire de l'organisation de la vie au delà du microscope.

En 1853, Robin joue encore le rôle essentiel dans la rédaction des *Eléments de physiologie de l'homme et des principaux mammifères*, par Béraud, revus par Ch. Robin. Béraud mort presque aussitôt, n'avait fait de ce livre que la besogne manuelle. A chaque page, on y reconnaît l'influence de Robin, ses idées, ses classifications, sa profonde érudition, qui impriment à ces *Eléments*, conçus sur un plan tout nouveau, un véritable cachet d'originalité.

Et, tout en continuant ses recherches originales — il ne publie pas moins de soixante-dix notes ou mémoires entre les années 1853 et 1858 — Robin continue à enseigner. Son temps d'agrégation avait été prolongé ; et, après avoir abandonné le laboratoire de la rue Garancière, il faisait des cours particuliers d'histologie dans une sorte de sous-sol à

(1) 3 vol. avec atlas.

moitié éclairé, au fond d'une cour de l'ancienne rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel (1). Un fourneau de chimie, des planches avec des bocalx contenant des pièces pathologiques ou des monstres, c'était tout l'ameublement. Une table et quelques chaises rangées transformaient le laboratoire en amphithéâtre.

Les cours qu'on faisait là ne préparaient point aux examens ; aussi étaient-ils peu fréquentés des élèves inscrits à l'Ecole en vue de leur diplôme. Les notions qu'on y pouvait puiser étaient une sorte de luxe, recherché surtout des étudiants de passage, des travailleurs. On payait une rétribution fort modeste et Pouchet dit qu'il était là seul Français avec un autre (2) parmi une vingtaine d'étrangers.

En même temps qu'il menait de front les recherches personnelles et l'enseignement, Robin prenait une part active, avec Littré, à la refonte du *Dictionnaire de Nysten*. La première édition de ce Dictionnaire remontait à 1806. Brosson, qui était à la fois médecin et libraire, reprenant un projet

(1) Aujourd'hui, rue Malebranche. Robin habitait depuis le 1^{er} janvier 1850, 19, rue Hautefeuille, dans la maison que son éditeur, J.-B. Baillière, était venu occuper à cette date (Henri Baillière, *la Rue Hautefeuille*, in-8°, Paris, 1901). Son loyer était de 800 francs. Il resta dans cet appartement jusqu'en 1875, date à laquelle il vint habiter 94, boulevard Saint-Germain, au premier, au-dessus de l'entresol.

(2) Bouchard, qui vint chercher son « initiation histologique » dans le laboratoire de la rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, a signalé aussi, parmi les auditeurs, Lortet et de Seyne (cf. A. Desgrez, *Charles Bouchard*, 1837-1915, p. 9, in-8°, 1915, et Paul Le Gendre, *Un médecin philosophe, Charles Bouchard, son œuvre et son temps* (1837-1915), p. 12, in-8°, Paris, 1924).

déjà exploité par d'autres, eut alors l'idée d'offrir au public médical un Dictionnaire des termes de médecine. Il en confia la rédaction à Joseph Capuron, ancien séminariste et accoucheur en vogue. Le travail fut si mal fait que Brosson, lors de l'édition suivante, en 1810, adjoignit à Capuron, Chaudé et Nysten, préparateurs à la Faculté. La troisième édition, publiée en 1814, parut avec le seul nom de Nysten ; après la mort de ce dernier, survenue en 1818, le Dictionnaire fut revu par d'autres collaborateurs et changea d'éditeur ; mais le nom de Nysten continua à figurer sur le titre, alors qu'en réalité, œuvre originaire de Capuron, il aurait dû porter ce dernier nom (1).

En 1845, J.-B. Baillière l'acquit de Chaudé. En 1855, le nouvel éditeur décida de procéder à une refonte générale et la confia à Littré et à Charles Robin.

Littré s'était chargé plus spécialement de la partie philologique, ajoutant à l'œuvre un glossaire en six langues dont il avait revu la partie gréco-latine.

A. Robin était échue la rédaction des articles relatifs à l'histoire naturelle, à l'anatomie générale et il y donnait déjà l'expression de ses idées ou un résumé de ses recherches.

Indépendamment de la refonte générale à laquelle ils avaient soumis l'œuvre de leurs devanciers, ces deux auteurs, estimant que « le bon langage et

(1) Préface de la treizième édition 1873. Cette préface, non signée, fut rédigée par Littré. — V. également, Dr Maurice Genty, les Vicissitudes d'un Dictionnaire de médecine (*Progrès Médical*, 2 mai 1925).

l'orthographe correcte » sont d' « utiles auxiliaires de la pensée » s'étaient attachés à en corriger les erreurs etymologiques et grammaticales. Et, ne voulant pas « renoncer misérablement à toute idée générale, à toute doctrine supérieure », ils avaient tenu à bien mettre en évidence les principes de la philosophie qui leur était chère. Leur Dictionnaire ne présentait plus ainsi un simple résumé des notions nouvelles, il exposait un système scientifique nouveau.

Le succès fut tel, qu'une onzième édition parut en 1858. Nous verrons plus tard à quels débats judiciaire et politique donna lieu la treizième édition.

Robin était arrivé à la notoriété dans le monde médical et à l'Ecole. Lors du décès d'Amussat, en 1856, on le pressa de poser sa candidature à l'Académie de Médecine ; l'élection n'eut lieu que le 11 mai 1858, Robin fut élu par 40 voix sur 74 votants (1).

(1) Menière avait obtenu 20 voix, Roger 10, Barthez 4. Robin fut secrétaire annuel de l'Académie de Médecine en 1861 ; réélu en 1862, il donna sa démission lorsqu'il fut nommé professeur. Il ne prit que rarement la parole à la tribune de l'Académie.

CHAPITRE IV

LUTTES ET HONNEURS

(1858-1870)

Création de la chaire d'Histologie. — Chahuts à la Faculté de Médecine. — Leçon inaugurale de Robin. — La visite de Taine. — *Le Programme du cours d'histologie*. — Fondation du *Journal de l'Anatomie*. — La collaboration au *Dictionnaire encyclopédique*. — L'autopsie du duc de Morny. — Illustres patronages. — L'Election à l'Académie des Sciences. — *Leçons sur les Humeurs*. — L'affaire du *Nysten*. — La pétition pour la liberté de l'enseignement au Sénat. — Le dîner du Vendredi-Saint. — Voyages.

La période qui va de 1862 à 1870 marque pour Robin celle des honneurs, de la consécration officielle de ses travaux, mais elle est aussi celle des luttes, tant pour faire triompher ses idées que pour se laver des imputations calomnieuses que lui valaient ses opinions philosophiques.

Précisément parce que Robin s'occupait d'anatomie dans une direction nouvelle, aucune chaire existante ne pouvait s'ouvrir devant lui. Il fallait en créer une. Depuis 1860, on en parlait. Rayet, sollicité par M^{me} Comte (1), demandait cette création. En 1860, Rouland alors ministre de l'instruc-

(1) Pouchet, *loc. cit.*, p. v.

tion publique, s'était fait présenter par Robin qui était l'homme désigné par l'opinion, un mémoire sur la création d'une chaire d'anatomie générale appliquée au diagnostic. Robin y montra l'anatomie générale née en France et passant à l'étranger, d'où elle était revenue sous une foule de noms.

Il n'oubliait pas, dans son rapport, de signaler l'enseignement technique nécessaire, l'emploi des réactifs autant que du microscope. Il montrait que ceux-là seuls s'opposaient à la création projetée, qui ne possédaient pas les éléments de cette technique spéciale. Finalement, il insistait sur l'importance des services que pouvaient rendre ces études nouvelles à la médecine proprement dite, en éclairant la diagnostic.

L'affaire traînait toujours, quand des circonstances particulières vinrent en imposer la solution. Au milieu des difficultés administratives où se débattait alors l'Ecole de Médecine, le gouvernement impérial songea à investir du décanat Rayer et à créer pour lui une chaire de médecine expérimentale. La haute situation scientifique de Rayer et sa grande influence comme médecin de l'Empereur assuraient d'avance cette nomination.

Rayer mit à son acceptation une condition *sine qua non* : c'était la création de la chaire d'histologie et la nomination de Robin.

Le Ministre de l'instruction publique ne pouvait que déférer à ce désir et au début d'avril, il adressait à l'Empereur un rapport dont la rédaction appartient à Littré. Après avoir exposé les raisons qui

motivaient la création d'une chaire de médecine expérimentale, Littré insistait encore plus longuement sur celles qui rendaient nécessaire la création d'une chaire d'histologie (1).

... A côté d'une chaire de médecine comparée, je suis convaincu, Sire, qu'il est nécessaire de créer l'enseignement de l'histologie, si l'on veut arriver à un large et complet système d'études magistrales.

L'histologie a pour sujet la substance organisée, tant solide que liquide, qui est directement active dans le corps de l'homme, des animaux, des végétaux. Elle a pour but de déterminer les formes élémentaires de cette substance, d'en étudier les dispositions profondes qui échappent à l'œil nu, et de signaler les fonctions élémentaires qui sont inhérentes à chacune de ces formes.

Ces parties élémentaires, soit qu'on les considère dans les différentes régions du corps, soit qu'on les poursuive dans la série des âges, soit qu'on les examine dans la série des êtres, jouissent de propriétés communes ; partout leurs attributs fondamentaux sont les mêmes ; de là l'entière généralité de cette étude et la fécondité de vues et d'applications qui lui appartient.

Enoncer que l'histologie étudie dans toutes les régions du corps, dans tous les êtres et dans tous les âges, les parties élémentaires en qui gisent les propriétés effectives de la vie, suffit pour faire ressortir l'utilité théorique. Enoncer, que par la même méthode d'observation minutieuse et de généralisation féconde, elle suit à la trace les altérations des humeurs et les dégénérescences qui, affectant ces parties élémentaires, produisent les lésions organiques, suffit pour en faire sentir l'utilité pratique.

Ici, comme pour la médecine comparée, à côté de la chaire est l'homme qui peut la remplir. M. le Dr Robin, connu par

(1) Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris* (1794-1894), p. 375-377, in-4°, Paris, 1896.

des recherches originales, auteur d'ouvrages considérables, maître suivi par un auditoire studieux, dont une partie vient même de l'étranger, est un choix qui sera ratifié par le monde savant. Il est juste que le premier professeur nommé soit celui qui a fait de l'histologie l'objet exclusif de ses veilles et de son labeur.

Les créations que je sollicite de Votre Majesté, Sire, répondent aux véritables besoins de l'enseignement et à l'état actuel de la science ; et en les réalisant, l'Empereur manifestera de nouveau au pays le vif et puissant intérêt qu'il accorde au progrès de l'instruction publique.

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté un projet de décret qui crée à la Faculté de Médecine de Paris deux chaires, l'une de médecine comparée, l'autre d'histologie, et qui appelle à la première M. le Dr Rayet, et à la seconde M. le Dr Robin.

Le 19 avril 1862, un décret impérial nommait Rayet professeur de médecine comparée et Robin professeur d'histologie. En même temps Rayet était appelé au décanat. Les deux décrets furent diversement accueillis. La presse médicale se montra favorable à la nomination de Robin, mais assez hostile à celle de Rayet. La *Gazette des Hôpitaux* rappela que le nouveau doyen avait déjà une position élevée et plutôt besoin de repos.

Dechambre, après avoir comparé les « actes soudains de l'administration à un coup de canon » se félicitait de « voir l'histologie planter son drapeau dans la place, par les mains de son représentant le plus actif et le plus autorisé (1) ». *L'Union Médicale* jugeait tout éloge superflu « par l'illustration

(1) *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, 25 avril 1862.

scientifique et la spécialité des travaux des nouveaux professeurs ».

Quant aux étudiants, ils se montrèrent nettement hostiles. Ils voyaient, dit Renan, dans la nomination du nouveau doyen « un coup d'Etat (1) » et celle de Robin ne leur semblait qu'un acte de favoritisme.

Ils manifestèrent leur mécontentement lors de la séance de rentrée des Facultés, le 17 novembre. Après que Gosselin eut fait l'éloge de Moreau, Rayer voulut prononcer le discours habituel. Il ne put se faire entendre ; il fit cependant face à l'orage, avec sang-froid.

Retenant d'une main le buste de l'Empereur que des coups frappés du dehors menaçaient de jeter bas, et de l'autre tenant ferme son manuscrit, il lut son discours sans en omettre un mot, sans se hâter, l'amphithéâtre ne cessant de tapager, la réunion des professeurs faisant silence (2).

L'agitation qui marqua cette journée semblait devoir se renouveler lors de la leçon inaugurale de Robin le 26 novembre. Il n'en fut rien : un parent de Ch. Robin, J. Dufour, nous en a laissé le témoignage :

L'inquiétude qui a pu s'élever un instant sur les dispositions des étudiants en ce qui concernait l'ouverture du cours de notre cher Charles est complètement dissipée aujourd'hui. A midi Robin est entré dans le grand amph-

(1) Renan, *Correspondance* (1846-1870), p. 223, in-8°, Paris, 1926.

(2) *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, 21 novembre 1862.

théâtre au milieu d'applaudissements répétés et le public a soutenu le professeur pendant toute la durée de sa leçon, par sa grande attention et sa grande bienveillance ; il y avait plus de 1.500 personnes.

Un instant, Robin, auquel il manque malheureusement le talent de l'orateur ou du vulgarisateur, a été troublé, si bien que ses amis en ont eu la chair de poule, mais rien n'est venu mettre à profit, pour les moins bien disposés, cette émotion un peu prolongée, et Robin a pu poursuivre et achever son exposition au milieu de bien des redites, il est vrai, mais enfin il s'en est tiré.

Les applaudissements ont éclaté à la sortie ; aujourd'hui Robin est en possession de sa chaire, et espérons que l'émotion première dissipée il se trouvera plus à l'aise dorénavant (1).

L'agitation ne devait éclater que quelques semaines plus tard. Robin avait été à diverses reprises invité à Saint-Gratien, chez la Princesse Mathilde, dont les salons s'ouvraient à tous les talents et à toutes les indépendances. Quoique Robin s'y fut montré rarement, on crut, ou plutôt on laissa croire dans le monde intransigeant des étudiants qu'une faveur des Tuileries lui avait valu sa nomination. Et les manifestations qui avaient signalé le cours de Rayer se renouvelèrent à celui de Robin. L'orage d'ailleurs passa vite.

Le cours de Robin, professé avec bien peu d'art oratoire, était malgré cela assez clair. Il était très suivi, au début ; le nouveau titulaire eut pour auditeurs plus d'un de ses collègues de la Société de Biologie, professeurs eux-mêmes à l'Ecole pratique.

(1) Lettre de F. Dufour à sa famille, 26 novembre 1862.

Pouchet raconte (1) qu'il y rencontra souvent Charcot. Taine s'y aventura aussi. Il connaissait l'histologiste depuis quelques mois. Intrigué par les « illustres adhésions : Charles Robin, Littré, Buckle, Stuart Mill (2) » que le positivisme avait faites, il « avait entrepris pour son compte » l'examen du système nouveau. Et il était allé causer avec « l'anatomiste à microscope et positiviste ».

Pas plus que de ses visites à Renan et à Flaubert, Taine n'emporta une impression enthousiaste de sa rencontre avec Charles Robin ; il lui fallait d'autres contacts pour comprendre celui qu'il représente le 3 mars 1862, comme « à demi policé (3) ». En 1866, lors de sa candidature à l'Académie des Sciences, Robin n'aura pas de soutien plus ferme que Taine.

*
* * *

En 1864, Robin publia le *Programme du cours d'histologie*. Ce n'était qu'une reprise et une extension des *Tableaux d'anatomie* relatifs à l'étude des humeurs des éléments anatomiques et des tissus. Là,

(1) Des élèves se groupèrent dès la première heure dans le petit laboratoire mis à sa disposition à l'Ecole pratique : Magitot, Legros, Rabuteau, Gimbert ; et un peu plus tard, Georges Clémenceau, qui y fut amené par un fervent positiviste, Semerie, auteur d'une thèse sur la folie (cf. Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. II, p. 208, 2 vol. in-16°, Paris, Lévy, 1899). La thèse de Clémenceau (13 mai 1865), *De la génération des éléments anatomiques*, fut inspirée et présidée par Robin qui y ajouta une préface lors d'une réédition en 1867.

(2) Pouchet, *loc. cit.*, p. xviv.

(3) Giraud (V.), *Essai sur Taine*, p. 62, 2^e éd., in-12°, Paris, Hachette, 1901.

(4) H. Taine, *Sa vie et sa correspondance*, t. II, p. 228, 4 vol., in-12° Paris, Hachette, 1804.

Robin appliquait comme toujours « avec une rigueur presque violente, les catégorisations auxquelles son esprit profondément épris de logique cherchait à subordonner toutes choses, sans peut-être se rendre un compte suffisant que les réalités objectives ne cadrent pas si bien que cela avec les simplifications qu' imagine notre esprit (1) ». A la vérité, les *Tableaux* n'étaient, dans les vues de Robin, qu'un tableau d'ensemble qu'il développera et complètera en 1867 dans les *Leçons sur les Humeurs*.

En 1864 également paraissait le *Journal de l'Anatomie et de la Physiologie normales et pathologiques de l'homme et des animaux* publié par Brown-Séquard et Charles Robin. Le *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux*, fondé par Brown-Séquard en 1858, venait de cesser sa publication. Robin y avait inséré plusieurs mémoires importants. La nouvelle direction résolut d'élargir le cadre du nouveau recueil en donnant une place aussi étendue aux recherches d'anatomie comparée proprement dite et d'anatomie générale qu'à celles de physiologie. Dès le début, le *Journal de l'Anatomie* publiait dans ses premiers fascicules des mémoires de Cl. Bernard, Chevreul, Donders, etc. Cependant, avant la fin de la première année, Brown-Séquard se retirait ne voulant pas céder à certaines exigences de l'éditeur, et à partir du cinquième numéro le nom de Robin figura seul sur la couverture. Et il en fut longtemps

(1) Pouchet, *loc. cit.*, p. xiv.

le seul animateur (1), ne se contentant pas d'y publier d'importants mémoires, mais assurant lui-même une partie du service des analyses; et quand on sait le positiviste convaincu qu'était Robin, on ne s'étonne point de trouver dans les premiers numéros du *Journal de l'Anatomie* une analyse de seize pages consacrée à la deuxième édition du *Cours de philosophie positive* que venait de publier Littré.

Robin, dès le début de sa carrière, avait caressé le projet d'édifier à lui seul une véritable encyclopédie d'Anatomie générale; il l'abandonna pour jeter son œuvre, dit Pouchet, « aux quatre vents de l'alphabet ». A partir de 1865, tout en poursuivant ses recherches, il s'attela à la composition d'articles de dictionnaires. Trois grands articles ont paru sous sa signature dans la deuxième édition du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de d'Orbigny. Mais il a surtout travaillé et travaillé jusqu'à sa mort pour le *Dictionnaire encyclopédique* de Dechambre auquel il donna près de cinquante articles dont quelques-uns sont à eux seuls des volumes comprenant plus de 150 pages grand in-8°. A ces articles étaient jointes parfois des planches hors-texte où Robin excellait à rendre l'aspect offert par les éléments anatomiques dans le champ du microscope. Ces articles où étaient entassés les faits, les exposés de principes, ne sont plus guère consultés aujourd'hui; ils n'en constituaient pas moins à l'époque, sous une forme parfois

(1) En 1876, lorsque Robin fut nommé sénateur, il associa G. Pouchet à la direction du recueil.

confuse, il est vrai, l'exposé le plus complet du passé et du présent de la science.

* * *

L'amitié que Rayet témoignait à Robin se montra surtout en 1865. Le duc de Morny venait de mourir en quelques jours, d'une affection inconnue. L'opinion publique chuchota le mot de poison (1). L'Empereur prescrivit l'autopsie et, sur le conseil de Rayet, elle fut confiée à Robin. Pas plus que Cabanès je n'ai pu en retrouver le procès-verbal ; l'on ne peut donc connaître l'avis officiel de Robin ; « l'autopsie, disait d'ailleurs plaisamment Mérimée (2), a fait voir que le duc n'avait aucune maladie (3) ».

Et Rayet mit aussi toute son influence à soutenir la candidature de Robin à l'Académie des Sciences

(1) Robin se plaisait à raconter à ses élèves que Morny était mort d'une angine gangreneuse (Souvenirs oraux du Dr Variot).

(2) *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, publiées par Chambon, p. 147, 148, 150, Paris, 1900.

(3) Cette autopsie fut l'objet d'une anecdote jadis contée par Just Lucas-Championnière : « Une fois la cervelle extraite, un des médecins présents à la nécropsie, la mit dans son chapeau, pour l'emporter, afin de l'étudier à loisir. Mais comment allait-on combler la vaste cavité qui résultait de cette ablation ? C'est alors que l'un des médecins présents prit une éponge pour remplacer la cervelle absente. Le professeur Robin qui tenait plus à son éponge qu'au cerveau de de l'homme d'Etat, était, paraît-il, désolé qu'on n'ait pu trouver un objet de moindre valeur pour combler le trou malencontreux. » (La légende du duc de Morny. Le mystère de sa naissance et de sa mort. *Chronique Médicale*, 1904, p. 326-332).

Puisque nous sommes aux anecdotes, j'en rapporterai une autre qui est à peu près contemporaine et constitue un écho des nombreuses expertises dont Robin fut chargé. Elle m'a été contée par l'éditeur Georges Steinheil :

« Robin était très lié avec mon oncle le peintre Meissonnier. Je me trouvais dîner à Poissy chez mon oncle un jour où Robin était invité.

où une place était devenue vacante par suite de la mort de Valenciennes.

L'élection s'annonçait en effet comme devant être chaudement disputée. Lacaze-Duthiers, Gervais, Dareste, étaient également candidats. Ce qui avait été tenté contre Littré, candidat à l'Académie française en 1863, et ce qui l'avait fait échouer, était essayé de nouveau contre Robin candidat à l'Académie des Sciences en 1865. Robin se déclarait positiviste, et positivisme et matérialisme, c'était tout un aux yeux des gens superficiels.

Taine, qui avait appris à mieux connaître « l'anatomiste à microscope » commença les démarches. Le 14 août, alors qu'il était en tournée d'examens, il envoyait à Sainte-Beuve la lettre suivante, aussi précieuse pour la connaissance des doctrines de Taine que le jugement qu'elle comporte sur l'œuvre de Ch. Robin :

Mon cher Maître,

M. Charles Robin, l'anatomiste, croit avoir besoin de moi pour vous être présenté, comme s'il avait besoin de quelqu'un

Je regardais Robin de tous mes yeux et l'écoutais de toutes mes oreilles.

« Il avait fait récemment un voyage d'inspection au bagne de Toulon et en racontait les détails.

— Pendant ma visite, disait-il, je fus averti qu'un forçat demandait instamment à me parler ; je consentis.

— Vous êtes bien le Docteur Charles Robin ?

— Mais oui !

— Eh bien, c'est vous qui m'avez mis ici.

— Comment cela ?

— J'avais assassiné, mais les preuves manquaient. C'est vous qui avez déclaré au jury que les taches de sang de mes habits étaient des taches de sang humain. Et je suis ici par vous et par votre microscope. »

pour être présenté à quelqu'un, comme si tout le monde, et vous le premier entre tous, vous ne connaissiez pas ses grands travaux micrographiques, et surtout sa méthode originale, la logique et la portée de ses vues biologiques. Les physiologistes et les anatomistes sont nos maîtres à tous, et la critique morale a pour point de départ la critique physique. Vous, ancien interne, vous l'avez prouvé mieux que personne. Jetez les yeux sur son cours, publié cette année dans le journal de Germer Baillère, et vous verrez que, pour chercher des modes d'investigation raisonnée et de classification méthodique, c'est là que tout historien de l'âme doit puiser. Comme Claude Bernard, il dépasse sa spécialité, et c'est chez des spécialistes comme ceux-là que la malheureuse philosophie, livrée aux mains gantées et parfumées d'eau bénite, va trouver des maris capables de lui faire encore des enfants, opération inusitée et scandaleuse en France. En ce moment, cet indécent mari qui, depuis vingt ans, fait *in petto* des enfants à sa femme, voudrait l'épouser publiquement, officiellement, académiquement, bref, pour parler sans métaphore, entrer à l'Académie des Sciences. MM. Milne-Edwards et de Quatrefages le trouvent trop parent de M. Littré et tâchent de mettre à sa place M. Lacaze, un homme de leur bord. On lui objecte qu'il est professeur à la Faculté de Médecine, et qu'on le nommera à la prochaine vacance de la section de médecine. On oublie qu'il a travaillé toute sa vie durant dans l'anatomie et la physiologie générale. Claude Bernard et Joseph Bertrand sont ses champions, et peut-être pourraient savoir si la princesse veut bien dire un mot dans les élections académiques. Vous êtes plus à même que personne de juger ce qui est opportun et possible. Mais voici encore un de ces cas sensibles qui nous touchent au vif. Un homme supérieur dans sa spécialité, un anatomiste qui est en anatomie ce que Littré est en philologie, attaqué parce qu'il porte dans sa science des vues philosophiques et qu'il n'a pas trouvé la petite monade appelée âme, dans un recoin de la subs-

tance grise ! Qui nous délivrera des Epigones, fils d'Epigones, dont la Sorbonne, le Collège de France, les Académies et les salons sont sanctifiés ! Ce sera vous, j'espère ; pour cela ménagez-vous, et gardez-moi pour mon retour de tournée ce sourire auquel vous nous avez habitués chez Magny (1).

Taine.

Sainte-Beuve qui, dans ses années d'étudiant en médecine, s'était, dit M. Vallery-Radot (2), senti positiviste avant tout le monde, puis dont la nature vive, impressionnable, avait traversé une phase de mysticisme en vers et en prose, était revenu dans la dernière période de sa vie à ses anciennes idées philosophiques. Et il lui plaisait infiniment de s'insurger contre les procès de tendance.

Il intervint donc auprès de la Princesse Mathilde comme Taine le lui suggérait :

Ce 26 août 1865.

Princesse,

Voici une nouvelle occasion d'exercer votre influence salulaire et votre esprit de justice.

Une place est vacante à l'Académie des Sciences par la mort de M. Valenciennes ; il s'agit de nommer un anatomiste. L'homme le plus capable, le plus en avant dans la science, un *découvreur*, c'est M. Robin, professeur à l'Ecole de Médecine, un ami de Rayer, un ami de Claude Bernard, de Taine, un vrai philosophe sous forme physiologique, un des savants qui font le plus honneur à la France à l'étranger.

Or, M. Robin, parce qu'il est un savant pur et sans concessions, a contre lui les Milne-Edwards, les Quatrefages, ce

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance*, t. II, p. 320-321, 4 vol. in-12°, Paris, Hachette, 1904.

(2) Vallery-Radot, *la Vie de Pasteur*, p. 155-156, in-8°, 7^e éd., Paris, 1901.

dernier resté protestant et biblique, même quand il fait de la science, et l'autre qui tient à ce que ses traités d'histoire naturelle soient approuvés par l'archevêque.

Bref, il s'agit, Princesse, d'acquérir à M. Robin, non pas les impossibles mais les possibles, à savoir M. Chevreul et M. Serre, sur qui l'on dit que Votre Altesse a du crédit. Bertrand est pour lui. Taine aura l'honneur de vous écrire ; je prends les devants... (1).

L'élection de Robin était en bonne voie ; de pareils patronages ne pouvaient que lui rallier les suffrages des hésitants. On imagina alors de retarder indéfiniment l'élection (2).

Devant ce « petit tour de rouerie » Sainte-Beuve s'enhardit et, en même temps qu'il tenait la Princesse au courant, il écrivit à Pasteur :

Cher Monsieur,

Me permettrez-vous d'être indiscret et de venir vous solliciter en faveur de M. Robin, dont je sais que vous appréciez les travaux ?

Peut-être M. Robin n'est-il pas de la même école philosophique que vous ; mais il me semble — autant que je puis juger de ces choses étrangères — qu'il est de la même école scientifique, expérimentale.

S'il différerait essentiellement par un autre côté, — un côté métaphysique ou non métaphysique — ne serait-il pas bien beau à un vrai savant de ne tenir compte que des travaux positifs ? — Rien de plus, rien de moins.

Pardonnez-moi, j'ai tant souffert de l'injustice où j'ai vu certains organes de la presse à votre égard, que je me suis demandé quelquefois s'il n'y avait pas un moyen tout simple de réfuter ces sottises, de faire tomber dans l'eau

(1) Sainte-Beuve, *Lettres à la Princesse*, p. 167, in-12^o, Paris, 1873.

(2) Sainte-Beuve, *ibid.*, p. 190.

tous ces sots et méchants propos. Vous êtes seul juge ; mais, si M. Robin mérite d'être de l'Académie des Sciences, pourquoi n'en serait-il point par vous ? — C'est comme quand Littré s'est présenté à l'Académie française, ceux qui l'en ont cru digne ont eu tort, je le crois, de ne pas lui donner la main. Les sciences ont droit, ce me semble, d'être en de tels cas encore plus indépendantes que les lettres. La science ne voit que la science..... Je voulais, l'autre jour, vous dire quelque chose de cela chez la princesse ; elle m'y avait presque autorisé et engagé. Je suis plus hardi aujourd'hui la plume à la main (1).

Pasteur répondit courrier par courrier qu'il avait « la plus grande inclination pour M. Robin parce qu'il représenterait à l'Académie un élément scientifique nouveau, le microscope appliqué à l'étude de l'organisme chez l'homme ». Et tout en assurant qu'il ne « s'inquiétait pas de son école philosophique », il insistait sur la nécessité d'attendre la discussion des titres (2).

A la suite de cette discussion, le 8 janvier 1866, Milne-Edwards présenta, au nom de la section d'anatomie et de zoologie :

En 1^{re} ligne : Lacaze-Duthiers ;

En 2^e ligne : Robin ;

En 3^e ligne : Gervais ;

En 4^e ligne : Dareste.

L'élection eut lieu le 15 janvier 1866. Robin obtint 30 voix contre 20 à Lacaze-Duthiers et 2 bulletins blancs.

(1) Sainte-Beuve, *Correspondance* (1822-1869), t. II, p. 35-36, 2 vol. in-12°, Paris, 1899.

(2) Vallery-Radot, *loc. cit.*, p. 157-158.

La presse applaudit à cette élection qui ouvrait « largement les portes de l'Institut devant le brillant représentant de l'école anatomique (1) », et le 16 janvier, Mérimée félicitait son « confrère » de cette victoire : « J'espère, ajoutait-il, que nous la célébrerons bientôt rue de Lille où j'apprends qu'il est arrivé du vin de Porto (2) ».

Je n'ai pu savoir si l'élection avait été fêtée rue de Lille, mais en tout cas elle le fut par la famille Doré et Gustave Doré composa même en l'honneur de son ami Robin une ode héroï-bachique (3). J'y reviendrai plus tard sur les relations de Robin avec G. Doré.

* * *

En 1866, on ne trouve dans la liste les travaux scientifiques de Robin qu'un seul mémoire publié dans le *Journal de l'Anatomie*. Le fait pourrait surprendre si l'on ne savait que cette année-là Robin préparait un ouvrage magistral : ses *Leçons sur les humeurs*. C'était en quelque sorte une suite de la *Chimie analytique*. Robin, pour la première fois, envisage l'étude des humeurs comme faisant partie de l'anatomie au même titre que celle des tissus. Il ne compte pas moins de cinquante-quatre espèces d'humeurs dans le corps humain, qu'il décrit minutieusement, les unes pour la première fois, et quant aux autres essayant de remplacer par des analyses

(1) Joulin, *les Causeries du Docteur*, p. 101, in-12°, Paris, 1866.

(2) F. Chambon, *loc. cit.*, p. 417.

(3) Maurice Genty, Gustave Doré et Charles Robin (*Progrès Médical*, supplément illustré, 1927, n° 12).

les indications vagues données avant lui, où les termes *grais*ses, *extractifs*, tenaient une grande place. C'est ainsi que l'histoire du sang, celle de l'urine sont traitées avec des développements inconnus jusque-là.

Les *Leçons sur les humeurs* parurent en 1867. La même année Robin publiait un important mémoire sur la Biologie où il développait les idées qu'il avait posées déjà lors de la fondation de la Société de Biologie. Ce travail parut dans la *Philosophie positive* que venaient de fonder Littré et Wyruboff.

Robin était devenu avec Littré le plus brillant représentant de la doctrine positiviste. Ce fut l'origine d'attaques que ceux, qui prétendaient faire de positivisme synonyme de matérialisme, menèrent avec la passion habituelle aux luttes religieuses.

Ils accusaient Robin d'enseigner des doctrines matérialistes à la Faculté, après les avoir exposées dans le *Dictionnaire de Médecine*.

Après la publication de la onzième édition, la veuve de Nysten dont le nom avait été conservé sur le désir de Littré, pour « ne pas effacer toute trace des hommes nos devanciers », prétendant que les doctrines philosophiques énoncées n'étaient plus celles de son mari, écrivit aux auteurs pour les prier de faire disparaître le nom de Nysten. Les éditeurs crurent bien faire alors en publiant l'édition de 1866 avec le titre suivant : *Dictionnaire de Médecine... d'après le plan de Nysten* ; édition entièrement refondue par MM. Littré et Robin. L'ouvrage conservait ainsi le nom de l'auteur auquel il avait dû

son succès ; mais ces modifications ne parurent pas satisfaire M^{me} Nysten, et elle assigna les éditeurs devant le Tribunal de la Seine, revendiquant la propriété du Dictionnaire et subsidiairement demandant, en même temps que des dommages-intérêts, la suppression du nom de son mari. Le Tribunal la débouta de ses conclusions, à l'exception de la dernière. Ce jugement ayant été frappé d'appel par toutes les parties, la Cour d'appel rendit, le 27 février 1866, un arrêt par lequel les éditeurs furent obligés de payer à la veuve Nysten une réparation pécuniaire « en raison du dommage à elle causé par l'offense faite à la mémoire de son mari », en publiant sous son nom « des doctrines philosophiques et morales qui n'ont plus rien de commun » avec celles de ce dernier.

Ce débat judiciaire à l'occasion de l'œuvre de Littré et de Robin, devait être suivi d'un second, politique cette fois et de plus grande envergure. « Attaqué, dit Taine, parce qu'il portait dans sa science des vues philosophiques », Robin était la bête noire du parti catholique qui, se prétendant effrayé de la tournure libérale que prenaient les études dans les Facultés de l'Etat et en particulier à l'Ecole de Médecine de Paris, entreprit une violente campagne. Robin, accusé d'avoir énoncé, dans sa leçon du 10 novembre 1866 : *Principes généraux d'histologie*, des idées matérialistes, dut en fournir une copie à Duruy et fut convoqué à son cabinet ; il lui fut facile de montrer le sens purement physiologique de ses paroles.

Le parti cléricale ne se tint pas pour battu et organisa un vaste pétitionnement au Sénat. Cette fois, Charles Robin n'était plus seul en cause. Broca était accusé d'avoir fait l'apologie de Malthus ; Vulpian, Charcot étaient dénoncés pour « avoir ri en voyant entrer dans leur service un malade porteur d'une médaille ». D'autres faits aussi grotesques et aussi faux étaient reprochés à Sée, Axenfeld, Naquet, qui était accusé d'avoir comparé l'homme à une pile électrique (1). Mais ce n'était là qu'un prétexte, et en réalité, dit Sainte-Beuve « un brûlot » lancé contre Duruy.

Dans l'acte d'accusation dressé contre Robin, on n'oubliait pas la leçon déjà mise en cause ; mais le principal grief articulé contre lui était précisément sa participation à la refonte du *Dictionnaire de Médecine* qui « corrompait la jeunesse ». Désireux de s'opposer à l'envahissement du matérialisme, le parti des Evêques demandait en conséquence la liberté de l'enseignement supérieur.

Chaix d'Est-Ange fut chargé de rédiger le rapport sur cette pétition. Il le lut au Sénat le 27 mars 1868. Après avoir montré que les résultats de l'enquête permettaient une interprétation toute différente des faits signalés, après avoir assuré les pétitionnaires que le Ministre avait prévenu les professeurs que tout écart qui choquerait « par des digressions inutiles des croyances respectables, serait immédiatement réprimé », il concluait à l'ordre du jour. La

(1) *Le Moniteur*, 28 mars 1868.

discussion, que le cardinal Donnet voulait immédiate, fut renvoyée après Pâques.

A quelques jours de là, le 10 avril 1868, jour du Vendredi Saint, eut lieu, chez Sainte-Beuve, un dîner auquel avaient été conviés quelques intimes : Taine, About, Renan, Flaubert, le prince Napoléon, Ch. Robin (1). Le jour avait été choisi, au hasard (2), par un des convives qui devait quitter Paris ; et le dîner n'eut rien d'une « démonstration », d'un « banquet ». « Il n'y a pas eu du tout débauche, écrit Sainte-Beuve, mais simple conversation d'honnêtes gens (3) ». Il est probable, qu'au cours de la conversation, on dut malmener quelque peu les auteurs de

(1) *Souvenirs et Indiscrétions. Le dîner du Vendredi Saint*, par C.-A. Sainte-Beuve, publié par son dernier secrétaire, in-12°, Paris, 1880.

(2) H. Moulin (Prosper Mérimée, *Bull. du Bibliophile*, 1883, p. 466-477), prétend que ce fameux dîner fut organisé par Mérimée qui, en tout cas, n'y assista pas.

(3) « Voilà bien du tapage pour une omelette au lard, » écrit encore Sainte-Beuve. En réalité, il n'y eut pas plus de lard que de saucisses. Voici ce menu à titre de curiosité ; il a été donné par J. Troubat (*loc. cit.*) :

Potage au tapioca	
Truite saumonée	Château-Margaux
Filet au vin de Madère	Nuits
Faisan truffé	Musigny
Pointes d'asperges	Château-Yquem
Buisson d'écrevisses	Champagne
Salade	
Parfait de café	
Dessert.	

Un plat maigre avait en outre été prévu pour une dame pieuse (M^{me} de Tourbey, dit Troubat), qui l'avait réclamé et à qui sa santé ne permit pas de venir.

« Il paraît, écrivait Mérimée, le 24 avril 1868, en parlant de Sainte-Beuve, que son dîner du Vendredi Saint a fait grand scandale. Il me dit qu'il n'y avait pas de dame, mais confesse qu'il a mangé un poulet :

la pétition, mais on ne mangea ni saucisses, ni boudin comme le prétendît une certaine presse. Les amis de « Monseigneur de Rouen » crièrent néanmoins au scandale et dénoncèrent une fois de plus l'athéisme de Robin.

La délibération sur les conclusions du rapport présenté par Chaix d'Est-Ange eut lieu au Sénat, le 19 mai 1868. Le cardinal de Bonnechose reprit l'acte d'accusation contre le *Dictionnaire de Médecine* :

Il y a, disait-il, dans l'école de médecine, un livre qui est considéré comme le manuel des élèves. Je lisais aujourd'hui même, dans un journal que les élèves, entre eux, l'appellent leur bréviaire (*Hilarité*). C'est un dictionnaire abrégé de médecine, ouvrage très commode puisqu'on n'a qu'à l'ouvrir pour y trouver tout ce dont on a besoin. Ce dictionnaire, qui existe depuis de longues années, s'est transformé. Il était primitivement parfaitement spiritualiste et chrétien, car il avait pour auteur M. Capuron. Après M. Capuron est venu M. Nysten, qui en a donné une autre édition, à laquelle il conserva le caractère spiritualiste. Depuis M. Nysten, MM. Robin et Littré s'en sont emparés et en ont donné de nouvelles éditions, dans lesquelles ils ont empreint le cachet de leur doctrine, tout entière matérialiste. M. Robin, vous le savez probablement, est un élève de Comte, le triste auteur du Positivisme. M. Littré partage la même doctrine. Positivisme et matérialisme, malgré certaines subtilités qui divisent ces messieurs, c'est tout un.

c'est ce que ne peuvent souffrir les gens qui voient Thérèse... » (Chambon, *Lettres inédites de Mérimée*).

Scherer prit la défense de Sainte-Beuve dans le *Temps*, la *France* (V. Sainte-Beuve, *Correspondance*, 2 vol., in-12°, Paris, 1899, t. II, p. 282, 292, 293, 294).

Suivait une série de citations tirées des articles incriminés ; *Ame, Esprit, Pensée, Idée, Conscience, Métaphysique, Philosophie*, etc. Littré et Robin avaient défini l'homme : « Un animal mammifère de l'ordre des primates, famille des bimanés, caractérisé par... ». Le cardinal de Bonnechose demandait qu'à cette définition on substituât celle de Bonald : « Une intelligence servie par des organes ».

Et « Monseigneur de Rouen » après avoir dénoncé la culpabilité de Robin « professeur connu, dont la part de collaboration était la plus grande », et dont « les opinions scientifiques devaient peser dans ses jugements aux examens », concluait en demandant la liberté de l'enseignement supérieur et en proclamant « la nécessité de la science et de la religion ».

Le baron Dupin, plus loyal, reconnut que la leçon de Robin, son collègue et voisin à l'Institut, ne présentait rien « qui sortit des bornes d'une étude strictement analytique ».

Quentin-Bauchard, Charles Robert, commissaire du Gouvernement, montrèrent l'inanité des accusations formulées dans la pétition.

Mérimée prit la défense de Robin :

A la dernière séance, S. Em. le cardinal de Bonnechose a cité plusieurs passages d'un dictionnaire de physiologie édité par MM. Robin et Littré ; de ces citations, il a conclu, un peu légèrement peut-être, que M. Robin était matérialiste. Je pourrais faire observer qu'un certain nombre des passages cités, et peut-être les plus importants, ont été empruntés presque textuellement à un ouvrage sur *le Règne animal*, de Cuvier, sur qui n'est jamais tombé le soupçon de matérialisme.

Son Eminence a jouté quelques mots contre lesquels je crois de mon devoir de protester. Il a donné à entendre que M. Robin, dans les examens, favoriserait indûment les candidats qui partageraient ses doctrines philosophiques. Je suis l'ami de M. Robin, c'est un galant homme, et je le tiens pour incapable de jamais donner son suffrage à des candidats qui ne le mériteraient pas par leur instruction et leur intelligence.

Sainte-Beuve intervint à son tour ; il justifia Broca, Charcot, Vulpian, Axenfeld, Sée, Robin, en défendant la laïcité :

Ce n'est nullement la vérité, ce qui semble tel à un individu même le plus respectable, qui doit être la mesure de la loi et du droit dans le régime moderne. La vérité ou ce qu'on appelle de ce nom en matière de foi, chacun se l'attribue à soi exclusivement et la dénie aux autres ; à ce compte il n'y aurait jamais lieu qu'à une orthodoxie maîtresse et absolue comme au moyen âge.

Et l'illustre critique revendiqua comme un honneur d'avoir été autrefois étudiant en médecine :

J'ai eu l'honneur d'être autrefois élève de cette Faculté de Médecine si attaquée en ce moment dans la personne de ses plus excellents maîtres. C'est à elle que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits même littéraires.

Et Sainte-Beuve concluait au rejet de la liberté d'enseignement :

Il ne saurait être raisonnable de faire au clergé cette concession exorbitante dont il userait aussitôt moins dans le sens de la science même que dans l'intérêt de sa propre science à lui.

Après une courte intervention de Duruy qui, soucieux de son portefeuille, affirma que les faits reprochés n'étaient pas exacts, et assura que si « l'enseignement de Robin s'inspirait d'une philosophie matérialiste on le frapperait », le Sénat, par 83 voix contre 40, se prononça contre la liberté de l'enseignement.

La discussion n'avait pas duré moins de trois séances et le débat semblait terminé lorsque la veuve de Nysten intervint. C'est par l'*Avertissement aux pères de famille et à la jeunesse* de Mgr Dupanloup qu'elle avait appris dans sa retraite que le nom de son mari figurait toujours en tête de l'ouvrage : « ainsi la marchandise matérialiste et positiviste se vendait, disait-elle, sous l'étiquette de l'auteur spiritualiste ».

Comme Duruy, au cours de la discussion, avait parlé du *Nysten*, la veuve avait chargé le comte de Ségur-d'Aguesseau de lire une lettre où elle rappelait que le Dictionnaire actuel n'avait rien de commun avec l'œuvre primitive, que les Tribunaux avaient d'ailleurs jugé que le nom de Nysten devait disparaître et condamné Baillère à 2.000 francs de dommages. Elle demandait que dans le compte rendu on supprimât le nom de Nysten, ce qui lui fut accordé.

On retrouve un écho de cette discussion au Sénat dans les correspondances de l'époque. Sainte-Beuve surtout ne se fit pas faute d'en entretenir ses correspondants. Avec la séparation de l'Eglise, écrivait-il à Harisse, le 21 mai 1868, ces messieurs ne seront plus « sénateurs du droit du chapeau », et ils ne seront

plus « à même d'obliger la Faculté de Médecine de Paris à se renfermer dans les doctrines du spiritualisme et du vitalisme ». « Vingt-cinq années d'une bonne Faculté de Médecine, écrivait-il encore à un étudiant qui lui avait envoyé des félicitations, avanceraient bien des choses dans notre pays : l'esprit moderne serait fondé (1) ».

De son côté, Mérimée, quelques jours après les séances, écrivait à Panizzi :

Si vous avez lu nos journaux, vous aurez lu les faits et gestes de ces messieurs et leurs prétentions d'avoir des médecins orthodoxes et bons catholiques. Il y a au Sénat une certaine quantité de vieux généraux qui, après avoir usé et abusé de la vie, sont à présent tourmentés de la peur du *grim gentleman below*, et dont les cléricaux font ce qu'ils veulent. Si nos cardinaux n'étaient pas des hommes si médiocres, ils auraient gagné la bataille ; mais ils ont été si maladroits et si étourdis qu'ils ont fait un fiasco honteux.

Peut-on comprendre qu'un homme comme Dupanloup lui-même dise et écrive sérieusement que c'est une horrible impiété de croire qu'on ne peut rien créer ni rien détruire ! Ils veulent avoir des professeurs de chimie à eux pour propager sans doute la théorie contraire. M. de Bonnechose accuse un médecin de matérialisme pour avoir dit que l'homme est un mammifère biman. Vous noterez que la définition qu'il citait est empruntée à Cuvier qui croyait en Dieu. Si vous aviez vu l'explosion de fureur de tous les sénateurs en s'entendant traiter de mammifères bimanés, vous auriez ri du rire des dieux homériques.

C'est sans doute en songeant à ces séances de

(1) Sainte-Beuve, *Nouvelle correspondance*, p. 269 et 277, in-12°, Paris, 1880.

mai que Mérimée écrivait au même correspondant, le 18 juillet 1868 : « J'ai consulté l'autre jour pour vous mon médecin Robin qui est un affreux positiviste, excommunié comme vous le savez par Monseigneur de Bonnechose (1) ».

Les journaux médicaux se montrèrent d'opinion variée. Jules Guérin souhaitait (2) la liberté de l'enseignement. A. Latour, tout en proclamant « ni matérialisme, ni théologie », expliqua que l'*Union médicale* avait tenu à rester en dehors du débat de peur d'être saisie, comme cela s'était produit précédemment, pour un numéro portant le titre : *la Liberté de l'Enseignement* (3). Dechambre fut plus catégorique : « Les chefs de l'enseignement, disait-il, tout en évitant d'inutiles écarts sur un terrain qui n'est pas le leur, doivent continuer à marcher droit à la lumière de l'induction purement scientifique, dans les voies de l'observation et de l'expérimentation, sans se préoccuper de ce qu'ils peuvent déranger dans les systèmes philosophiques ou dans les confessions religieuses... L'Eglise finit toujours par s'accommoder des découvertes qui lui ont été les plus désagréables (4) ».

Les étudiants manifestèrent plus bruyamment leurs opinions. Les 25 et 26 mai, ils firent une ovation à G. Sée, Vulpian et Robin. Le 29, ils se rendirent chez Sainte-Beuve pour le féliciter. Mais ils cons-

(1) *Lettres à Panizzi*, 2 vol., in-8°, t. II, p. 340.

(2) *Gazette Médicale de Paris*, 4 avril, 9 mai 1868.

(3) *Union Médicale*, 5 mai 1868.

(4) *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, 29 mai 1868.

puèrent violemment un certain Dr Machelard qui était l'auditeur invoqué par Monseigneur de Bonnechose dans ses accusations contre Sée. Ce Machelard avait mis en cause Bricheteau, rédacteur en chef du *Bulletin de Thérapeutique* et Ollivier, sous-bibliothécaire à la Faculté de Médecine. Ces deux derniers apportèrent au faux témoin un démenti formel et Wurtz envoya au Ministre une lettre de protestation : « La Faculté enseigne la physiologie d'après les expériences, la médecine d'après les faits ».

Et pendant quelques jours le tumulte fut grand dans le quartier des Ecoles ; des arrestations, évitées cependant avec soin par Wurtz, furent opérées. Puis tout rentra dans l'ordre



Cette aventure n'eut d'ailleurs guère d'influence sur la vie de travail de Robin. En 1868, outre diverses notes aux Sociétés savantes, il donne au *Dictionnaire encyclopédique* quatre articles dont celui *Biologie* qui représente la synthèse de ses idées. L'année précédente il avait commencé à les exposer dans la *Philosophie positive* ; en 1869, il complète cet exposé par un mémoire qui paraît dans trois numéros successifs et ne compte pas moins de 200 pages.

C'est en cette année 1869 qu'il fit, lui qui n'aimait guère les voyages, une longue randonnée dans les pays du Nord. Il visita le Danemark, l'Angleterre. Mérimée lui avait donné des lettres de recommanda-

tion. L'impression n'en fut pas moins mauvaise. Robin ne garda que le souvenir de la « cinématique » insuffisante des Anglaises et de l'insipide cuisine qu'il avait avalée Outre-Manche (1).

(1) Genty (M.), Gustave Doré et Charles Robin (*Progrès Médical*, supplément illustré, n° 12, 1927.)

CHAPITRE V

PENDANT LA TOURMENTE

(1870-1871)

Robin, directeur du Service de Santé à Bordeaux. — Lettres à Cl. Bernard et à E. Doré. — Sous la Commune. — Une lettre à Alexandre Dumas fils.

Charles Robin était à Jasseron lorsque la guerre éclata. Il y était revenu un peu plus tôt que de coutume, inquiet de l'état de santé de sa mère. Dès le début, il pressentit la tournure tragique que les événements allaient prendre. Fin août, il écrivait à Emile Doré :

Cher ami,

Bien que ma mère ne cesse d'être furieuse de voir les Prussiens avancer en France et ne cesse de l'être contre nos gouvernants qui les ont si bêtement amenés, elle va un peu mieux depuis hier. Elle commence à se lever quelques heures et à reprendre un peu d'appétit, ce qui me donne espoir de la voir se remettre tout à fait d'ici quelques jours. La ville et la campagne sont aussi mornes que Paris. Les femmes se lamentent de voir partir tous les plus vigoureux travailleurs et de la misère que prépare leur absence. Les paysans ne cessent de répéter qu'on les a trompés lors du plébiscite et indignement en leur disant que voter « non »

serait voter pour la guerre et la levée de la mobile. Tandis que voter « oui » serait voter pour la paix.

Il faudra une bien grande victoire pour leur faire oublier le tour qu'ils disent leur avoir été joué. Mais il ne faut pas oublier de dire qu'ils partent avec une énergie et un désir froid de ne revenir que lorsque nos frontières seront intactes, ce qui serait d'un bon exemple pour certaines troupes des beuglants que nous avons vues dans Paris.. (1).

Dès que l'arrivée de Gambetta en province eût donné le signal de la résistance, Robin se mit à la disposition du Gouvernement qui « considérant que si le contrôle administratif et financier des services médicaux de l'armée pouvait être utilement exercé par l'intendance militaire, la direction de ces mêmes services devait appartenir à des hommes versés dans l'art de guérir », décida la formation d'une sous-direction spéciale chargée de tous les services médicaux de l'armée. Charles Robin fut appelé à ce nouveau poste par décret en date du 26 décembre 1870 (2).

Ch. de Freycinet a raconté comment fut faite cette nomination :

Le Dr Charles Robin, membre de l'Institut, praticien en renom, était un ami personnel de M. Gambetta. « Je vous envoie, m'écrivit le ministre, un incomparable directeur du service de santé. » En effet, le Dr Robin, outre ses connaissances scientifiques, était pourvu de facultés administratives de premier ordre. Nous nous entendîmes immédiatement pour constituer le service de santé sur des bases

(1) Genty (M.), Gustave Doré et Ch. Robin, *loc. cit.*

(2) Freycinet (Ch. de), *la Guerre en Province pendant le siège de Paris, 1870-1871, Précis historique*, in-8°, p. 425, 2^e éd., 1871.

analogues à celles qui ont été adoptées depuis. C'est en partie grâce à ses avis que j'ai pu, en 1876, rédiger, au nom de la commission du Sénat, un rapport qui a ouvert les voies à l'organisation actuelle.

Son service reçut donc une autonomie complète. Toutefois, le Dr Robin me pria de l'exonérer de la comptabilité, à laquelle il ne se sentait pas suffisamment préparé ; par ce côté, il continua de relever de l'intendance qui respecta d'ailleurs scrupuleusement son indépendance et son initiative. Il en usa avec tant de sagacité que pour les hôpitaux et les ambulances, comme pour les trains d'évacuation, il ne fut jamais pris au dépourvu. On sait combien cette dernière partie du service est difficile à assurer. Non seulement le transport des blessés exige des précautions spéciales, mais il faut compter avec l'encombrement des voies, réclamées à la fois par les besoins le plus divers. La complication augmente encore si l'on bat en retraite, ce qui fut trop souvent le cas pour nous. A ces moments, les lignes sont débordées et c'est miracle lorsqu'on parvient à faire passer les trains de blessés sans trop de retard. Je ne puis penser à ce collaborateur, que j'ai retrouvé ensuite au Sénat, et qui malheureusement fut enlevé trop tôt à la science sans me sentir pénétré de reconnaissance pour le bien qu'il a réalisé avec une simplicité égale à sa compétence (1).

Charles Robin, d'autre part, dans une lettre à Claude Bernard, a raconté le rôle qu'il joua à Bordeaux :

4 mars 1871.

Mon cher Bernard,

Voilà six mois bien durs que je viens de passer durant lesquels chaque semaine je pensais à vous écrire, mais navré, je n'avais pas le courage de le faire. En voyant la folie de la

(1) Ch. de Freycinet, *Souvenirs*, 1848-1878, 5^e éd, Paris, 1912.

déclaration de guerre, je voyais bien que c'en était fait de l'empire renseigné que j'étais par Mérimée, etc., sur notre faiblesse en tout. Je voulais rester à Paris, lorsque la nouvelle de la maladie de ma mère m'a forcé à passer le 13 août et cette même cause m'a empêché de rentrer en septembre. En octobre lorsqu'elle allait mieux j'ai écrit à Tours que j'étais un des fonctionnaires restant hors Paris malgré eux lors de la réouverture des cours et à la disposition du Gouvernement.

Ce n'est qu'en décembre que j'ai été utilisé et appelé par une dépêche de M. de Freycinet (que je ne connaissais pas du tout) à prendre la direction du service médical militaire. Direction dont la création était demandée depuis des années par les chirurgiens d'armées et qui n'avait jamais encore été instituée, le directeur général de l'Intendance s'étant toujours réservé ces fonctions ; ce qui en fait, revenait à faire régir les chirurgiens militaires par un chef de bureau. Ces fonctions m'ont pris toujours douze heures de travail effectif et continuent encore à m'en prendre autant. Je ne sais encore quand je rentrerai à Paris, ce sera probablement quand y retournera tout le ministère.

Depuis que je suis ici j'ai éprouvé le plus vif chagrin que j'aie jamais ressenti et je ne peux encore m'en séparer par le travail. Il m'a été causé par la mort de ma mère survenue presque subitement (1), après une indisposition analogue à celles qu'elle avait traversées bien des fois sans fâcheux effet et qui me préoccupait d'autant moins que je l'avais laissée en quittant Jasseron mieux portante que je ne l'avais vue depuis longtemps et qu'elle avait passé tout l'hiver dans ces conditions. Pour comble de chagrin l'absence alors des communications télégraphiques a été cause que je n'ai reçu ici la nouvelle de cette mort qu'à l'heure même où avait lieu les obsèques de ma mère.

Les préoccupations que m'ont causées et que me causent

(1) Le 23 février 1871.

nos désastres ne peuvent m'empêcher de revenir toujours à ce chagrin.

J'ai vu ici un assez grand nombre de nos connaissances restées hors Paris ou venues depuis l'armistice. Parmi eux est Berthelot, qui aujourd'hui est à Arcachon. Comme beaucoup d'autres il est revenu assez fatigué, mais il va mieux actuellement.

M. Littré qui est allé en Bretagne fin août est venu ici, comme professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique. Il n'a pu faire qu'une leçon, ses élèves ayant demandé et obtenu de n'avoir que des cours militaires pour entrer dans l'armée le plus tôt possible. Peu après il a été nommé député de Paris et n'est pas reparti de Bordeaux.

Si vous recevez cette lettre écrivez-moi un mot et croyez-moi à vous de cœur... (1)

Ch. ROBIN.

Dans une lettre, écrite au lendemain de celle-là, à Ernest Doré, Robin, plus intime avec ce correspondant qu'avec Cl. Bernard, s'étendait longuement sur les causes de nos désastres :

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Bordeaux, 5 mars 1871.

Cher ami,

Je pense que tu auras su par les lettres que j'ai fait passer à ta mère la perte si pénible que je viens de faire et les conditions dans lesquelles je l'ai faite (2), par quelles circonstances je me trouve à Bordeaux et ce que j'y fais. Tout cela ne m'empêche pas de songer bien souvent à tous et à l'enclos des Ternes, qui je pense n'a pas été souillé par l'une quelconque des ordures attirées en France par l'ineptie du régime personnel. Les caisses de quelques ban-

(1) De Lavarenne, Lettre de Robin à Cl. Bernard (*Presse Médicale*, 5 avril 1902) ; et Genty (M.), Charles de Freycinet, Charles Robin et l'autonomie du service de santé (*Progrès Médical*, 20 février 1926).

(2) Genty (M.), Gustave Doré et Charles Robin, *loc. cit.*

quiers et agents ont été pillées à Dijon, Orléans, etc., mais non à Paris.

Mais à part cela mes prévisions, que tout le monde ne recevait pas sans objections au 96, fin juillet dernier, se sont malheureusement réalisées. Seulement le temps a été deux fois plus long que je ne pensais et le désastre trois fois plus grand ; car je ne croyais pas que sous l'empire la substitution du fictif à l'effectif eut été si ineptement considérable en tout, bien qu'on vit partout qu'elle existait sur de vastes proportions, ainsi que nous le disions bien souvent ; toutefois je ne croyais pas que cette substitution s'étendit jusqu'aux choses de la guerre.

De ce que j'ai vu ici de près et pièces en mains, on peut le dire, il résulte que les causes de nos désastres (abstraction faite de l'état dans lequel l'Empire a mis le patriotisme des provinces par le système des candidatures officielles), il résulte dis-je que ces causes sont : 1^o La faiblesse du commandement supérieur, qui, sauf quelques exceptions individuelles étouffées par le surplus, n'a pas pu maintenir la discipline, ne savait commander plus de 10.000 hommes à la fois, ne savait pas même le temps nécessaire pour distribuer des vivres pour deux jours à une division ; 2^o à l'ignorance des états-majors depuis ce qui touche à la géographie de la France jusqu'à ce qui concerne l'armement et les relations entre elles des diverses sortes de troupes, etc. ; 3^o quant à l'intendance sur qui on jette le gros des fautes les siennes n'ont été que locales et accidentelles le plus souvent. Quoiqu'il en soit c'en est, je l'espère, fini des militaires à la Napoléon consistant à chercher à avoir de quoi vivre pour vivre sans rien faire, et de longtemps il n'y aura plus à croire à leur vantardise. Celui qui m'a le plus trompé est bien Trochu que j'ai cru longtemps autre chose qu'un vantard officier de plume et de salon. J'ai eu plusieurs fois des nouvelles de Leperche par des chirurgiens. Il avait quitté Metz avec Noguès en se faisant passer pour le brosseur de celui-ci dont il avait pris l'uniforme pour rejoindre Bourbaki près

de qui il est encore. Encore une désillusion que celui-là. J'ai rencontré ici Pallu avec des moustaches et la mouche et le grade de général de brigade. Il est un des rares officiers (presque tous de la marine) qui ont su former un corps d'hommes disciplinés et se battant bien. C'est lui qui commandait le corps qui a permis à l'armée de l'Est de passer en Suisse sans être entièrement écharpée et après le combat il est revenu du Jura dans l'Ain avec sa brigade en colonne, sans débandade, et sans entrer en Suisse, ce qu'auraient pu faire les deux tiers de l'armée si elle avait eu de vrais officiers.

Quant à Gambetta et M. de Freycinet, les seuls hommes énergiques et patriotiques sans réticence que j'aie vus ici parmi ceux qui sont en évidence, les seules fautes qu'ils aient commises ont été de faire nommer les officiers de mobiles et mobilisés par le suffrage universel, puis de ne pas faire incorporer les hommes de ces levées dans les régiments ordinaires à mesure qu'était faite leur levée ou leur arrivée près des armées. Toutes les autres assertions sont des calomnies clérico-napoléoniennes.

J'ai chargé le médecin de l'Ecole Polytechnique, le Docteur Fuzier, de faire mes amitiés à Gustave et à sa mère ; renouvelle-les de tout cœur je te prie. Embrasse pour moi Madame Ernest, Madeleine, ton grand fils, Madame de La Balme, et crois-moi, à toi de tout cœur.

Ch. ROBIN.

Robin ne se montre guère tendre pour le régime impérial. Taxile Delore ne dira pas autrement que lui dans son *Histoire du Second Empire*. Tous deux confirment ce que Flaubert écrivait dès le 27 septembre 1870 à Maxime Du Camp ;

Nous payons le long mensonge où nous avons vécu ; car tout était faux, fausse armée, fausse politique...

Lorsque, le 8 mars 1871, Paul Bert proposa à la Société de Biologie d'exclure les savants allemands, dont plusieurs avaient approuvé ou excusé les actes de l'autorité militaire, une Commission fut nommée pour l'examen de cette question. Robin en faisait partie avec Giraldès, Olivier, Ranvier ; Bouchard fut le rapporteur et n'eut pas de peine à faire adopter ses conclusions, pleines de sagesse, dit M. Le Gendre (1), puisque, distinguant les responsabilités, elles n'admettaient pas la responsabilité collective.

Robin, lors de l'insurrection du 18 mars, resta à Paris. Il en a lui-même donné les raisons, tout en faisant ses réflexions sur les événements d'alors, dans une lettre qu'il écrivit quelques mois après à Dumas fils (2) :

Paris, 15 juin 1871.

Cher ami,

Il y a bien longtemps que je voulais vous écrire, mais la mort de ma mère et d'un frère, fin février, survenue si rapidement que je n'ai appris à Bordeaux cette nouvelle qu'après les obsèques de l'un et de l'autre, m'a longtemps enlevé toute énergie quelconque, et je ne me remets pas vite de cette secousse. Arrivé ici le 17 mars, je n'ai pas voulu repartir le lendemain pour Versailles, comme l'ont fait les ministères et la moitié de Paris, avec un laisser aller et un abandon de tout comme on n'en a jamais vu. Vivre au milieu des militaires, fonctionnaires ou autres ne m'allait pas du reste, et j'ai cessé dès l'instant où je n'y étais pas forcé. Je n'ai jamais vu autant que là faire son possible pour faire le moins possible de son devoir dès qu'il s'agit d'user de la

(1) Le Gendre (P.), *loc. cit.*, p. 87.

(2) Cette lettre inédite nous a été aimablement communiquée par le Dr Maurice Chevassu.

pensée. Tout en travaillant je suis sorti tous les jours et les soirs pour voir le plus que j'ai pu de ce qu'il y avait à voir dans Paris et il y'a eu beaucoup, je vous assure, jusqu'au 1^{er} juin. Mes réflexions sur la liaison des événements présents à la manière de faire des dix dernières années scandalisaient au plus haut point ceux à qui j'écrivais en province et ceux que je voyais ici. Je songeais bien des fois du reste à vos prévisions écrites et orales de ces deux dernières années sur ce qui allait arriver socialement et touchant la littérature genre Belle-Hélène, Benoiton. Aussi votre lettre (1), qui est la seule chose dont on parle ici depuis cinq jours, m'a-t-elle fait un plaisir extrême. Elle a mis à fil droit l'esprit dévoyé de 999 pour 1.000 des gens de tous ordres causant et disputant jusque-là de la façon la plus désordonnée et la plus aveuglée qu'on ait jamais vu — ne voyant comme cause de tout que la puissance brigandesque des Bilhoret (et nullement leur mollesse) — comme remède, que des prières dans toutes les églises, un emprunt immédiat de 5 milliards à l'Europe et à l'Amérique et une restauration impériale, afin de tout recommencer comme devant. Aussi rien n'est plus curieux, je vous assure, que d'assister à l'épatement que vous avez produit, au changement d'allure des esprits que vous avez causé, en montrant qu'il y avait une logique dans les événements, mais seulement que s'il y a un abîme entre la conception et l'exécution, il y en a un pareil entre voir et savoir observer. Cet épatement s'est produit jusque dans la maison d'amis communs. Il faut dire que ce fragment historique est fièrement touché et que la conclusion en est d'une justesse et d'une vigueur écrasantes. Elle déconcerte un peu les amateurs de chignons jaunes et les parieurs des courses, mais il n'y a là que de quoi crever de rire. Le tout déconcerte bien mieux encore ceux qui croient à l'éducation universitaire et qui pensent

(1) Robin fait allusion à *Une Lettre sur les choses du jour*, publiée par Dumas, fin mai 1871.

que cette vieille fille est une mère, seule capable de produire des hommes éclairés et disant bien.

Croyez cependant que tout ce bavardage ne m'empêche pas de trouver qu'il y a longtemps que je ne me suis assis à côté de M^{me} Dumas pour causer un peu de tout, de M^{lle} Olga, pour deviser de ceci ou de cela — que je n'ai taquiné mon ami Collot et que je ne me suis roulé sur le tapis avec Jeannine et qu'à tous, aussi bien qu'à vous, j'envoie l'expression de mes sentiments les plus affectionnés.

Ch. Robin,
19 rue Hautefeuille.

CHAPITRE VI

PROFESSEUR ET SÉNATEUR

(1881-1885)

Le traité d'*Anatomie et de physiologie cellulaires*. — La Société de Sociologie. — Sénateur. — *L'Instruction et l'Education*. — Le laboratoire de Concarneau. — Rue du Jardinot. — Vie simple. — Les vacances à Jasseron. — La mort de Littré. — Le *Nouveau Dictionnaire de Médecine*. — Professeur ou Sénateur ? — Apoplexie. — Les Obsèques.

Réinstallé rue Hautefeuille, Robin reprit ses travaux. Tout en continuant à donner au Dictionnaire encyclopédique une série d'articles, il mit la dernière main à l'ouvrage qu'il méditait depuis longtemps et qui devait résumer le fonds même de sa doctrine ; en 1873, parut le *Traité d'Anatomie et de physiologie cellulaires*, « livre de combat, dit Pouchet, œuvre maîtresse de Robin, celle qui résume sa vie scientifique, celle où il expose avec le plus d'ampleur ses doctrines personnelles ; ... celle aussi où l'on retrouve avec le plus de développement les erreurs capitales auxquelles il s'est laissé entraîner légitimement au début de sa carrière, mais auxquelles il n'a pas su renoncer assez vite dans la suite, quand il n'était plus possible de les justifier d'aucune façon... »

Si l'anatomie, les sciences de l'organisation ont absorbé tout entière la vie de Robin, il faut cependant ajouter qu'en fidèle disciple d'Auguste Comte il ne se désintéressa d'aucune question sociale. De concert avec Littré, il avait, en 1871, fondé la Société de Sociologie pour l'application de la méthode positive et scientifique à l'étude des doctrines sociales. Cette Société n'eut qu'une existence éphémère. Mais, en 1875, après la constitution définitive du régime républicain, il accepta par devoir le mandat sénatorial que lui confièrent les électeurs de l'Ain (1). Lui-même, à cette époque, a indiqué nettement

(1) Robin, dans sa profession de foi, déclarait qu'il s'était rallié sans arrière-pensée à la Constitution républicaine du 25 février et qu'il s'attacherait à maintenir et à consolider par tous ses votes la forme républicaine. Les cléricaux ayant attaqué avec passion sa candidature en l'accusant d'athéisme, de matérialisme, Robin répondit dans une lettre adressée au *Courrier de l'Ain* :

« On m'accuse encore ici, disait-il, d'être l'ennemi de la religion. On est arrivé à faire croire à quelques-uns que j'ai employé ma vie à la détruire. C'est une erreur ou une calomnie. La religion est, à mes yeux, un grand fait, ayant une importance que je ne méconnaiss pas, un ordre d'idées et de sentiments que je respecte, un droit formel reconnu par la loi, que je n'ai garde de contester. Le droit de prier libre me paraît aussi inviolable que doit être pour la science le droit de poursuivre librement ses investigations. L'Etat qui les affirme leur doit absolument, à l'un et à l'autre, les mêmes garanties, les mêmes protections. Toutes les libertés sont sœurs. Qui attaque l'une menace déjà les autres. La République que je veux et que nous allons pratiquer les comporte toutes et les réconcilie les unes avec les autres. »

Robin fut élu le 30 janvier 1876 par 341 voix sur 540 électeurs. Cette élection fit la joie de Gambetta : « Voilà Robin nommé, disait-il, c'est le commencement, nous serons un jour les maîtres de l'Académie de Médecine, et alors — ajoutait-il, avec ce ton vainqueur et goguenard qu'il avait l'habitude de prendre — nous les mènerons loin. » *Journal des Goncourt*, t. VI, p. 239, 9 vol. in-12°, 8^e mille, Paris, 1913.

En décembre 1872, Ch. Robin avait été exclu de la liste du jury, par le juge de paix du 6^e arrondissement de Paris, sous prétexte qu'il ne croyait pas en Dieu. Au cours qu'il fit à la Faculté, après

l'obligation pour chaque citoyen de ne point se dérober aux mandats dont il peut être investi :

Nul n'a le droit, écrivait-il (1), et dans le présent moins que jamais, de se départir de toute préoccupation des affaires publiques. Nul, par conséquent n'est autorisé à négliger d'acquérir et de répandre les notions voulues pour faire saisir ce que sont les conditions d'existence des sociétés ; comment elles se lient à ce qui constitue la véritable nature de l'activité humaine. Se vanter de ne rien connaître de ces questions, trouver ennuyeux ou inutile de remplir les devoirs politiques, regarder comme de pure ambition et comme un abaissement peu digne de considération l'acceptation des fonctions sociales dues à l'élection, récriminer contre ceux qui s'en chargent : telle est pourtant la succession de contradictions, dont nous donnent l'exemple ceux en si grand nombre encore, qui se plaignent incessamment de ce que la vie politique, par ses nécessités inévitables, dérange leur quiétude que favorise tant cette ignorance de toutes choses et qu'aiment à entretenir le césarisme autant que la monarchie.

Au Sénat, Robin prit place sur les bancs de la gauche et il a toujours voté avec elle, même quand ses opinions personnelles n'étaient pas en harmonie avec celles de la majorité républicaine. Il vota pour la suppression des jurys mixtes ; le 18 mai 1877, il s'associa à la protestation des bureaux des gauches contre la politique de combat annoncée par le message

cet incident, les étudiants le vengèrent en organisant en sa faveur une manifestation sympathique bruyante (Paul Le Gendre, *Du Quartier latin à l'Académie. Réminiscences*, p. 66-71, in-12°, Paris, Maloine, 1930).

(1) *Des rapports de l'instruction et de l'éducation*, p. 37, in-12°, Paris 1876.

présidentiel. Il vota le 22 juin contre la dissolution de la Chambre des Députés, se prononça, le 19 novembre, contre l'ordre du jour Kerdrel ; et, lorsque la crise fut terminée par l'arrivée au pouvoir du Ministre républicain Dufaure-Marcère (14 décembre 1877), il appuya complètement la politique de réparation et de libéralisme qui triomphait avec l'affermissement de la République.

Malheureusement, Robin n'avait pas ce moyen de persuasion, la parole, par lequel on conduit les hommes, les foules, le public, et son rôle au Sénat fut, somme toute, fort effacé.

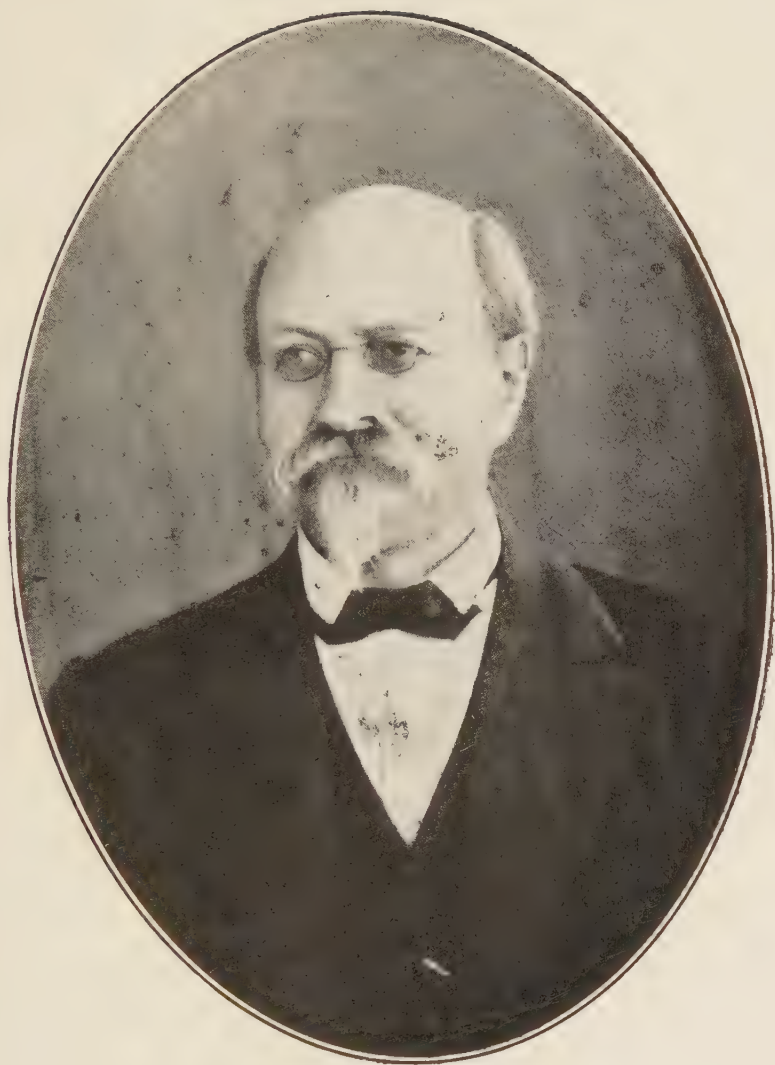
Peu zélé pour la politique d'action, Robin porta ses efforts vers l'étude des moyens propres à hâter la préparation intellectuelle nécessaire à la stabilité de la République ; et c'est dans ce but qu'il publia, en 1876, dans la *Philosophie positive*, une série d'articles sur les *Rapports de l'instruction et de l'éducation*, articles qui furent ensuite réunis en volume (1).

Une étude anonyme, publiée par un journal en février 1872, avait beaucoup frappé Robin, en montrant l'espèce de dualisme créé dans la société française par l'opposition de l'esprit religieux subsistant et de l'esprit scientifique naissant.

Robin, dit Pouchet (2), résolut de montrer à son tour les inconvénients, les pertes vives qui résultent pour une société, d'un rattachement exclusif à des systèmes passés

(1) *L'Instruction et l'Éducation*, in-12°, 336 p., Paris, 1877. — V, aussi la préface de Robin aux *Principes d'éducation positive*, par Bourdet, in-12°, 1877.

(2) Pouchet (G.), *loc. cit.*, p. cl.



Charles Robin

En 1883.

et dont l'invariabilité est le principe déclaré, quand cette société doit, au contraire, se faire une règle de regarder en avant et de puiser dans la notion d'une évolution nécessaire la confiance aux forces de l'esprit humain, la foi au progrès, la certitude de travailler utilement à l'amélioration matérielle et morale de soi-même et des siens.

Tout cela avait déjà été dit par A. Comte, mais l'application que Robin en fait aux questions soulevées par la politique d'alors est originale.

Robin, d'accord avec Gall, Broussais, Comte, Lallemand, établit d'abord ce principe général que l'éducateur doit avant tout connaître physiologiquement les facultés dont il se propose de diriger et de perfectionner l'exercice. Et il condamne, dès le début de son livre, la coutume qui consiste à séparer les sexes à un âge où il n'y a pas encore véritablement de sexe, et à confier les tout jeunes enfants à des instituteurs, quand la femme, par destination physiologique, est appelée à diriger également les garçons et les filles dans le premier âge.

Pour Robin, l'éducation familiale et privée doit s'étendre jusqu'à quatorze ans, divisée en deux moitiés.

Dans la première, c'est-à-dire jusqu'à sept ans, l'attention des parents et des éducateurs doit avoir pour unique but de diriger les sentiments qui font agir l'enfant, plutôt que ses actions mêmes ; et c'est à la mère que sera surtout dévolu ce rôle. Toute visée d'instruction proprement dite doit être soigneusement écartée : il y a barbarie, dit Robin, à apprendre aux enfants à lire avant six ou sept ans.

Avec la seconde enfance, l'enfant apprendra à lire, à écrire, à dessiner. Comme il vit de sentiments, ses lectures seront les fabulistes, les conteurs, les poètes. Robin insiste sur l'utilité, au cours de cette éducation primaire, des leçons pratiques, de ce que nous appelons improprement les « leçons de choses ». Les promenades seront l'occasion d'apprendre la géographie et celle-ci conduira à l'histoire.

En fidèle disciple d'Auguste Comte, Robin veut que l'enseignement secondaire suive la marche même du développement et de la hiérarchie des sciences ; la morale sera donc le couronnement de l'instruction secondaire, comme elle est le couronnement de la sociologie.

A l'enseignement supérieur revient la diffusion des clartés de la science acquise, ce qui ne veut pas dire que cet enseignement fasse toujours des savants : « Presque toujours, dit Robin, l'homme de science sort du milieu de ceux dont l'éducation a été imparfaite ou irrégulière au point de vue officiel. »

Robin n'oublie pas, on le pense, l'instruction civique qui doit apprendre à chacun à connaître les rouages gouvernementaux et administratifs de l'Etat et attribue encore plus d'importance à l'instruction économique. Et lui que l'on taxait si volontiers de matérialiste insiste sur le rôle de l'imagination, montre quelle erreur cela est de dire que la science détruit tout sentiment poétique : « Plus s'étend notre savoir de la réalité, dit-il, plus s'élargit le domaine de l'imagination. »

Après avoir exposé ses vues d'ensemble sur l'édu-

cation, Robin revient au dualisme créé par l'esprit moderne ou scientifique, et l'esprit ancien ou religieux dans la société contemporaine. Il pose en principe la nécessité de l'instruction : « le danger vient de ceux qui ne savent pas ». Mais, si l'instruction est nécessaire, elle n'est véritablement profitable qu'à la condition d'être appuyée exclusivement sur les données scientifiques, à condition d'être laïque. Et Robin, qui est un penseur libre, montre non seulement la vanité de l'éducation religieuse, mais le temps qu'elle prend d'abord au préjudice de notions essentielles au fonctionnement social de l'individu, sans compter celui qu'il faut perdre plus tard pour se débarrasser de fictions inutiles. Tel est l'essentiel de ce petit volume sur *l'Instruction et l'Education* que Francisque Sarcey admirait... avec quelques restrictions (1) :

..... Plein d'idées justes ce livre, qui est d'ailleurs peu connu. Mais quel charabia, Seigneur éternel ! Je me suis parfois senti l'envie d'en traduire quelques chapitres en langue vulgaire. L'ouvrage en valait la peine. J'ai reculé devant la difficulté.

Les disciples de Comte ne parlent pas toujours un français bien limpide, c'était la bouteille à l'encre que celui de Robin (2).

(1) Lavarenne (de), Lettre de Robin à Claude Bernard (*Presse Médicale*, 5 avril 1902).

(2) Mais comme le dit Thamin, « d'avoir eu la vue nette du problème de l'éducation est un premier mérite qu'on ne saurait refuser ni à Comte ni à son école. » (*Education et positivisme*, 3^e éd., Paris, Alcan, 1910).

*
* * *

En 1875, Robin s'était fait charger d'une mission scientifique en Espagne et en Algérie ; il en profita pour contrôler les faits exposés dans son mémoire sur les Hirudinées qui parut la même année (1).

En 1873, il avait été nommé directeur du laboratoire de Concarneau. Ce laboratoire, fondé par Coste en 1859, avait été le premier établissement qu'un Etat eût créé pour l'étude de la zoologie marine et de ses applications. Mais à la mort de Coste l'existence du laboratoire faillit être mise en cause par les prétentions d'un collaborateur qui voulut occuper les locaux pour son propre compte et les faire servir à son commerce de turbots et de homards.

Dans l'intérêt de la science, par respect aussi pour la mémoire de Coste, Robin entreprit de faire triompher les droits de l'Etat et de conserver au Gouvernement un établissement déjà célèbre. La lutte dura près de six ans, et c'est seulement en 1879 que le laboratoire reçut son organisation définitive. Et encore toutes les difficultés n'étaient point aplanies. Il y a deux ou trois ans, c'est-à-dire plus de quarante ans après la mort de Robin, le Dr Legendre, du Collège de France, était encore en lutte avec ceux qui prétendaient avoir des droits matériels sur le laboratoire fondé par Coste.

(1) Robin fit, comme je l'ai déjà indiqué, quelques voyages dans sa vie : il visita entre autres l'Ecosse, la Scandinavie, l'Italie.

Robin aimait cette station de Concarneau où il avait fait ses constatations définitives sur l'appareil électrique des raies. Il y allait chaque année vers le temps de Pâques :

Il partait là comme pour Jasseron avec sa valise d'étudiant et son microscope. Il passait au laboratoire sa journée entière à moins qu'il fût à chercher des bêtes. Une blouse de prosecteur, un chapeau de paille, qui avait affronté maintes intempéries, et le voilà en route, un bocal à la main pour se procurer l'espèce qu'il étudiait particulièrement. Il aimait être seul pour observer les choses à son aise, relever les goémons, retourner tranquillement les pierres. Un jour, il revenait dans ce costume bizarre, quand le préfet du département demanda à être présenté à l'éminent sénateur, dont l'aspect inattendu parut à la fois beaucoup surprendre et un peu gêner le haut fonctionnaire (1).

Variot avait gardé aussi le souvenir des expéditions où, sur le bateau *le Moustique*, il allait pêcher des *Amphioxus* avec Pouchet et Pennetier. Robin, redoutant le mal de mer, s'abstenait. Mais il n'était pas le convive le moins gai des repas servis à l'hôtel de la mère Sergent (2), où l'on « s'empiffrait de homard » (3), et sa soixantaine proche s'accommodait très bien des excentricités gastronomiques de ses jeunes élèves.

Quand Duruy organisa, en 1868, la section des sciences de l'Ecole des Hautes-Etudes, Robin fut

(1) Pouchet (G.), *loc. cit.*, p. CLVIII.

(2) Quelques souvenirs anecdotiques sur Charles Robin, le premier professeur d'histologie à la Faculté de Médecine (*Soc. Franç. d'Hist. de la Méd.*, 3 janvier 1925).

(3) Flaubert, *Correspondance*, p. 267, 7^e série (1873-1876), Paris, Conard, 1930.

chargé d'un laboratoire qui n'exista d'abord que sur le papier, avec la dénomination de « Laboratoire d'histologie zoologique ». A défaut de siège officiel, raconte Pouchet (1), les travaux avaient lieu le soir dans un local effectif que H. Milne Edwards s'était fait attribuer au Jardin des Plantes pour y organiser, de son côté, un laboratoire rattaché aussi à l'Ecole des Hautes-Etudes, avec le titre de « Laboratoire de zoologie anatomique ». Robin se rendait aux heures indiquées, en compagnie de son assistant, le Dr Goujon, au Jardin des Plantes pour diriger les élèves ; l'année suivante, quelques difficultés survinrent. Pouchet, qui dirigeait à cette époque, au numéro 8 de la rue du Jardinet (2), un laboratoire particulier d'histologie, fondé quelques années auparavant par Nachet et Grandry, proposa à Robin d'y transporter l'enseignement pratique qu'il faisait au Muséum. Et quand l'Ecole des Hautes-Etudes reçut plus tard une organisation définitive, le Laboratoire d'histologie zoologique, installé en 1872 dans ce nouveau local, eut pour directeurs Ch. Robin et G. Pouchet (3); il était, d'ailleurs, fort misérable, occupant deux étages d'une maison particulière, mais à deux pas de l'Ecole de Médecine. Les élèves y vinrent bientôt nombreux et le « laboratoire de la rue du Jardinet » est resté longtemps célèbre (4).

(1) Pouchet, *loc. cit.*, p. CLIX.

(2) Sur l'emplacement actuel de la librairie Masson (Le Gendre, *Du Quartier latin.....*, p. 85).

(3) Pettit (A.), *Recueil des principales œuvres de Ch.-H. Pouchet*, précédé d'une notice biographique, in-8°, p. v, Paris, Masson, 1902.

(4) C'est dans ce laboratoire que M. Paul Le Gendre fit ses premiers

Lorsqu'en 1879, Pouchet fut nommé professeur au Muséum, le laboratoire de la rue du Jardinnet y fut de nouveau transféré dans les locaux dépendant de la chaire d'anatomie comparée. Mais si Robin ne venait guère rue du Jardinnet, il ne vint jamais, dit Pouchet, au laboratoire du Muséum, ne voulant pas paraître empiéter sur le domaine de son collègue de l'anatomie comparée. Ses fonctions de directeur, nullement rétribuées, se réduisaient à donner des signatures.

Ses fonctions sénatoriales, son enseignement ne lui laissaient d'ailleurs que peu de temps, en grande partie absorbé par la rédaction d'articles destinés au Dictionnaire de Dechambre. De 1871 à sa mort, Robin n'a pas publié, dans le Dictionnaire encyclopédique, moins de 29 articles, dont certains occupent

travaux pratiques d'histologie, sous la direction de son camarade Ernest Gaucher :

« Gaucher n'était encore qu'apprenti, mais il me présenta et d'abord m'apprit à couper au rasoir et à main levée (le microtome n'était pas en usage) des fragments..... de truffes ; la consistance de leur tissu était idoine et les coupes permettaient déjà de prendre une idée des cellules végétales.

Dix ans après, interne de l'aliéniste Legrand du Saulle, qui, grand collectionneur d'anecdotes, aimait à faire bavarder ses élèves, je lui contais mes débuts comme micrographe ; ouï ce rapprochement entre le laboratoire de Ch. Robin et les truffes, mon chef s'esclaffa d'un rire homérique, proportionné à sa massive structure, et me dit : « Mais ces truffes, c'était M^{me} Goujon qui les payait probablement ! Ch. Robin, dînant tous les soirs en ville, avait son couvert mis une fois par semaine chez son ami Goujon et les familiers entendaient souvent la maîtresse de maison recommander à la cuisinière de ne pas oublier les truffes pour M. Robin, grand amateur de ce tubercule succulent ; il lui en fallait toujours une demi-livre sous serviette à portée de sa main. Peut-être en mettait-il dans sa poche pour alléger, par cette prestation en nature, les frais du laboratoire, dont les crédits étaient bien maigres. » (*Du Quartier latin à l'Académie*, p. 86).

parfois 150 pages. Et si l'on songe que la bibliographie du plus grand nombre fut rédigée par lui, on comprendra à quel travail de bénédictin il se soumit jusqu'au dernier jour.

*
* * *

Il menait en réalité une existence des plus simples ; non marié, il avait conservé ses habitudes d'étudiant. En 1875, il était venu habiter au 94 du boulevard Saint-Germain ; il occupait là un logement très modeste.

Un petit salon d'attente et un cabinet plein de livres, de microscopes, de papiers, une salle à manger à peine meublée, une chambre où nul jamais n'entrait, tel était son intérieur tenu par une femme de ménage élevée à la dignité de bonne le jour où il était devenu sénateur. Il ne faisait jamais qu'un seul déjeuner et le même tous les jours de l'année : une côtelette demi-crue avec quelque dessert et deux tasses de café très fort. C'était le moment où il recevait ses intimes, ses élèves, où il parcourait la feuille officielle et les journaux de son département (1).

Le soir, il dînait en ville, quelquefois au restaurant — et nous y reviendrons à propos des amitiés littéraires de Ch. Robin — mais le plus souvent dans des maisons amies, chez Garnier, A. Dumas fils, Meissonnier, les Doré, et surtout chez son ancien élève, le Dr Goujon (2). Avant de rentrer, ce qu'il

(1) Pouchet, *loc. cit.*, p. clv.

(2) « Ceux qui n'ont point connu Robin dans ses relations intimes de l'amitié, dit Pouchet, ne se figurent jamais en parcourant ses écrits âpres, sérieux, jusqu'à la lourdeur, l'homme qu'il était une fois la journée de travail finie, plein de verve, d'entrain, de plaisanterie,

faisait toujours très tôt, il allait boire un verre de bière dans un café situé à l'angle de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Germain. Puis il reprenait ses travaux de rédaction jusqu'à une ou deux heures du matin.



Paris, c'était pour Robin, la vie de science et de luttes. A l'époque des vacances, il reprenait le chemin de Jasseron, estimant, comme il le disait à ses intimes, qu'un organisme ne peut vivre toujours dans l'atmosphère souillé d'une capitale.

Il arrivait à Jasseron vers le 25 août, à peu près au moment de l'ouverture de la chasse : « Voir chasser son chien », comme il disait, était chez lui une passion. Le fusil en bandoulière, il partait dès l'aube, courir la plaine qui s'étend du côté de Meillonas ou de Ceyzeriat ; l'après-midi, c'était dans les vignes des coteaux qu'il allait chasser la grive. Et ses chasses étaient généralement fructueuses. Quelquefois elles se complétaient de vipères rapportées au bout d'une baguette de coudrier et destinées au laboratoire d'histologie. L'étude de ses préparations microscopiques, la cueillette des champignons, la recherche des plantes médicinales, la chasse, constituaient pour Robin des distractions suffisantes. Il était heureux de retrouver les siens et

de chansons, même quelquefois légèrement salées, bien venu de tous, adoré des enfants et même entretenant avec les bêtes de la maison, les chats, les chiens, grand commerce d'amitié (Pouchet, *loc. cit.*, p. CLV).

de revivre la vie de famille (1) dans la maison natale dont il occupait deux petites chambres donnant sur le jardin.

Georges Pouchet, qui les visita en 1885, a raconté qu'un lit de fer avec des rideaux d'indienne bleue, une table avec un microscope sous une cage de verre recollée à grands renforts de papier, un fauteuil, une chaise en constituaient tout le mobilier. Sur des tablettes, un alignement bizarre de bouteilles, avec des substances chimiques et tous les réactifs nécessaires aux recherches anatomiques. Sur d'autres tablettes des livres (2), des volumes de Renan, des comptes rendus de l'Académie des Sciences, le grand Traité de Chimie de Berzelius ; et enfin sur la cheminée (3), comme à la place d'honneur dans cette cellule de bénédictin, une balance, l'instrument des sciences exactes par excellence (4).

Robin, cependant peu communicatif, aimait à causer avec ses voisins des travaux de la campagne, de chasse ; volontiers, il allait dîner dans les maisons où on le recevait sans étiquette avec le menu du jour. Et à l'automne, après les premières vendanges, il reprenait le chemin de la capitale, emportant

(1) Point sectaire, comme on l'a prétendu, Robin, tant que vécut sa mère l'accompagnait à la messe le dimanche, sous le bras un livre, qui pour y ressembler, n'était pas un paroissien.

(2) La bibliothèque scientifique de Robin a été donnée par son neveu, le Dr Paul Barbet, à l'hôpital de Bourg.

(3) Tandis que sur la cheminée de son cabinet de travail du boulevard Saint-Germain, trônait bien en évidence, un buste de Bichat, de ce Bichat dont la gloire naissante avait enfiévré ses rêves de jeunesse.

(4) Genty (M.), Au Pays de Charles Robin (*Progrès Médical*, supplément illustré, p. 66-68, 1927).

avec lui quelque gibier et quelques bouteilles des meilleures années destinés à ses amis.

*
* *

Littre mourut le 2 juin 1881. On sait toutes les passions que remuèrent les circonstances de cette mort. Robin fut très affecté de la façon dont certains prétendaient l'exploiter (1). Et quand les éditeurs du *Dictionnaire de Médecine* crurent le moment venu de modifier complètement l'esprit d'un livre, dont la philosophie positive avait cependant fait le succès, Robin ressentit un véritable chagrin à la vue des altérations introduites dans le texte d'un ouvrage qui, dit Pouchet, « avait triomphé des luttes passées, qui avait son histoire, était presque un drapeau, d'un ouvrage depuis longtemps entre les mains de tous ceux qui s'occupaient de science, de littérature et de philosophie ». Aussi, lorsque M^{me} Littré « réclama des retouches dans les définitions de certains mots qui heurtaient ses idées spiritualistes », Robin refusa obstinément. « M^{me} Littré, disait-il à ses élèves, et Variot en avait conservé le souvenir,

(1) C'est à ce propos qu'il écrivit, le 3 juin 1881, à son ami le Dr Reliquet, la lettre suivante : « Pas de dispositions testamentaires pour les obsèques ; d'où escamotage du cadavre par la famille qui a tenu à l'écart les amis scientifiques et philosophiques. Le testament demande qu'il n'y ait pas de discours. Littré n'a jamais rien dit, ni écrit, contre-disant ce qu'il publiait il n'y a pas longtemps, savoir : Que la philosophie positive avait sans violence reconduit Dieu hors du domaine de la science, en le remerciant de services provisoires désormais devenus inutiles. Mille amitiés. » (Pouchet, *loc. cit.*, p. cixiv). A côté de tous ceux qui ont été rapportés, il convient d'accorder quelque importance à ce témoignage de Robin qui vécut quarante ans dans l'intimité de Littré.

voudrait que nous renoncions à toutes nos opinions ! Jamais ». Et il tint parole (1).

Le *Littre-Robin* reparut avec le nom de Littré seul. Sur la demande de Robin, son nom fut maintenu « dans le cours des articles qui par leur sujet pouvaient scientifiquement en exiger la mention », Quant aux phrases qui pouvaient prêter à quelque interprétation philosophique, elles avaient été édulcorées ou supprimées. Robin en conçut un grand chagrin et le Dr Goujon a répété souvent que ce fut une des tristesses de ses dernières années.

En lutteur obstiné, Robin se mit à l'œuvre et entreprit la publication du *Nouveau Dictionnaire abrégé de médecine* (chez Doin) où devait se retrouver « l'esprit scientifique et purement philosophique de l'ancien Nysten ». Cet énorme labeur qu'il entreprit seul, cette « œuvre de bénédictin » (Brown-Séquard) dura trois ans. La première partie (pp. 1-480) parut

(1) Voici la lettre (*inédite*) qu'il écrivait de Concarneau, le 26 avril 1884, à ses éditeurs :

« Messieurs, rentrant d'excursion, je trouve votre lettre du 22 à laquelle je réponds :

« Je veux formellement que soient enlevées les deux lignes sur lesquelles je mets mon dealeur dans l'épreuve ci-contre de votre préface. Je tiens essentiellement à ce que mon nom ne soit pas dans la préface d'un livre que ni Littré ni moi n'avons revu. J'y tiens d'autant plus que ce que j'ai lu de ce Dictionnaire, en ce qui me concerne, résume comme étant mes idées, nombre de vues auxquelles les faits m'ont conduit à substituer d'autres notions dans plusieurs mémoires et articles publiés depuis 1879, dans les examens et dans mon cours de Faculté. Dire que le livre sus-indiqué *contient un résumé exact et précis de mes idées*, serait absolument contraire à la vérité. Je m'empresse de le faire connaître au monde médical et scientifique par la publication de cette réponse, etc., dans le cas où vous ne suivriez pas les indications de ma volonté formelle.

« Je vous présente mes salutations.

« Dr Robin. »

le 10 février 1885. A la mort de Robin, la deuxième partie (pp. 481-1000) était à l'impression ; elle parut en effet le 22 décembre 1885 ; de Lanessan avait revu les dernières épreuves et Variot (1), à l'aide des notes du maître, en avait rédigé la préface.

*
* *

Au moment où il s'occupait le plus activement de la préparation de son *Nouveau Dictionnaire*, Robin arrivait à la fin de son mandat sénatorial. Le 13 décembre 1884, *le Courrier de l'Ain*, par la plume d'un correspondant de Paris (1), annonça que Robin, d'après la nouvelle loi, étant fonctionnaire ne pourrait être réélu.

Aussitôt Robin fit répondre que la loi ne le rendait pas inéligible, qu'elle obligeait seulement les fonctionnaires à opter dans les huit jours entre leur poste ou leurs fonctions publiques ; que d'ailleurs une disposition acceptée par le Sénat excluait de cette mesure « le professeur nommé au concours ou sur la présentation du corps auquel il appartient ». *Le Temps*, tout « en désirant très vivement que l'honorable Dr Robin continue à siéger au Sénat et à professer à la Faculté de Paris », faisait remarquer que la disposition ne serait pas votée assez tôt pour que Robin pût en profiter.

Enfin *le Courrier de l'Ain* demanda que Robin optât tout de suite. Le 27 décembre, ce dernier manifesta clairement ses intentions en adressant au journal de Bourg la lettre suivante :

(1) Inspiré par Cornil, m'a dit Variot.

Monsieur le Rédacteur,

Afin de répondre aux exigences naturelles des électeurs concernant l'option que j'aurai à faire après la validation de mes pouvoirs, pour le cas où ils me feraient l'honneur d'une réélection, je vous serais fort obligé de vouloir bien leur faire savoir, dans votre plus prochain numéro, que *c'est pour le mandat sénatorial que j'opterai.*

Veillez.....

Robin,

Sénateur, Membre de l'Institut.

Et le 30 décembre, Robin adressait aux électeurs de l'Ain sa profession de foi (1).

Mais sa lettre, publiée par les journaux de Paris, indisposa quelque peu le monde des Ecoles qui prétendit que le titre de professeur à la Faculté de Médecine devait primer tous les autres. Cependant Robin avait fait son choix à bon escient et s'en expliqua : « On ~~va~~ renouveler mon mandat pour neuf ans, disait-il à ses élèves (2), c'est à peu près le nombre d'années que je compte vivre. Nous mourons tous vers soixante-dix ans dans ma famille. C'est juste le temps qu'il me faut pour terminer ce que je veux encore publier. Comme sénateur j'aurai beaucoup plus d'influence pour le bien des sciences, que je n'en aurais comme simple professeur. Je ne dois pas hésiter. »

Robin bénéficia de l'obscurité de la loi, il conserva sa chaire avec son siège au Luxembourg. Mais la question posée et longtemps agitée; sa lettre, servirent de prétexte à de violents chahuts. Robin fut très profondément affecté par les manifestations et

(1) *Courrier de l'Ain*, 16, 18, 30 décembre 1884.

(2) Pouchet, *loc. cit.*, CLXIII.

par l'indifférence de ses collègues (1), affecté à un point maladif, dit Pouchet, et il resta plusieurs jours chez lui avant de reprendre le train ordinaire de sa vie.

* * *

Robin avait d'ailleurs beaucoup changé physiquement. Il s'était alourdi ; le décès d'un de ses frères, mort l'année précédente d'hémorragie cérébrale, l'avait d'autant plus frappé qu'un jour il avait ressenti un fort étourdissement suivi d'un saignement de nez.

C'est dans cet état qu'il prit le chemin de Jasseron au milieu d'août 1885. La vie calme qu'il y retrouva lui donna l'illusion que sa santé n'était encore point trop ébranlée ; il était d'ailleurs devenu prudent, ralentissant son pas, abrégeant ses sorties. A la fin de septembre il songeait à regagner Paris pour prendre part aux élections du 4 octobre. Le 2 octobre il avait, selon son habitude, partagé son temps entre la correction des épreuves du *Nouveau Dictionnaire* et la chasse. Le soir il s'était retiré de bonne heure dans sa chambre, sans manifester aucun malaise. Le lendemain, un samedi, vers 8 heures, on l'entendit ouvrir la porte à ses chiens, puis la fenêtre et appeler. On accourut : il était étendu sans mouvement sur le parquet. A la vue des siens il s'efforça de parler, mais les mots s'arrêtaient sur ses lèvres et on l'entendit murmurer un seul mot : « apoplexie ».

(1) « Ils m'ont lâché comme un p..... », disait-il à son élève Retterer. Robin s'était aussi montré très affecté de l'échec de son élève Variot aux concours de l'agrégation de 1883 et 1884.

Le mardi 6 octobre 1885, à 5 heures du matin, il expirait sans avoir repris connaissance.

Les obsèques de Robin furent l'occasion d'un conflit douloureux entre sa famille et ses amis. Son testament avait été déposé à Paris (1). Mme Barbet, sa sœur, en ignorait les dispositions. Aussi opposait-elle un refus formel à ceux qui, invoquant les idées philosophiques de Robin, conseillaient de s'en tenir à des funérailles civiles. Et Pouchet, Pichard, Reliquet, Goujon, Magitot, accourus de Paris avec E. Retterer, qui avait emprunté l'argent du voyage pour venir remplacer le délégué que la Faculté avait omis de désigner, restèrent sur le porche tandis que dans l'église retentissaient les accents du *Libera me*.

N'épiloguons point sur ces incidents, analogues à ceux qui marquèrent la mort de Littré et de Cl. Bernard. La famille, les amis de Robin étaient également de bonne foi ; et tous sont aujourd'hui réconciliés dans la grande paix de la mort (1).

(1) Une clause, rapportée par Pouchet (*loc. cit.*, p. CLXV), était formelle :

« J'exige absolument de mes héritiers que mon enterrement soit un enterrement civil quel que soit le lieu où je meure ; si je meurs à Paris, mon autopsie devra être faite le plus tôt possible après ma mort, par un des prosecteurs ou aides de l'Ecole, désigné par le doyen ; mon cerveau et mes yeux seront emportés pour être étudiés comparativement, le droit avec le gauche crevé en 1835 par un bâton, pour que les origines et circonvolutions optiques soient convenablement étudiées comparativement. »

(1) Une municipalité intelligente a donné, en 1928, à la principale rue de Jasseron, le nom de rue Charles-Robin. — La ville de Bourg a élevé un petit monument à Robin au carrefour des Quatre-Vents. Lors de l'inauguration, Sappey prononça l'éloge de Robin (*Bull. de l'Acad. de Médecine*, 19 mars 1889). Quant à la Faculté de Paris, elle a relégué son buste contre une cheminée de chauffage central, dans la cour mal odorante des travaux anatomiques.



Tombe de Charles Robin, au cimetière de Jasseron.

CHAPITRE VII

SOUS LE SIGNE DE POSITIVISME

Fondation de la Société positiviste. — La souscription en faveur d'A. Comte. — L'opinion d'A. Comte sur Ch. Robin. — La rupture. — Robin et Littré. — Le positivisme de Robin, son influence.

Nous avons vu Robin s'initier au positivisme sous la conduite de Littré et assistant au cours d'Auguste Comte à la mairie des Petits-Pères.

Lorsqu'en février 1848, Comte fonda la *Société positiviste*, Robin fut chargé, avec le Dr Segond et de Montègre, de rédiger le rapport sur *la nature et le plan d'une école positive* (1). Le 12 novembre il fut de ceux qui signèrent l'appel adressé « aux amis de la science, aux ennemis de l'injustice » pour assurer à A. Comte, privé de ressources, une subvention de 5.000 francs (2).

A. Comte avait au début accueilli avec beaucoup de sympathie le nouvel adepte de sa philosophie ; il lui plaisait de voir le jeune biologiste adopter ses

(1) Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*, 2^e éd., p. 598, in-8°, Paris, Hachette, 1864.

(2) *Ibid.*, p. 616.

théories (1) et il lui faisait volontiers des confidences (2). En août 1849, il le consulte même pour une fluxion dentaire (3). Et quelques jours après il conseille à P. Laffitte d'avoir recours à lui :

Vous ferez sagement de consulter M. Robin sur cette chère santé, quoiqu'il vienne de partir pour ses vacances ; votre lettre le joindra aussi bien en Bresse qu'à Paris. Ma dernière indisposition m'a donné lieu d'apprécier moralement ce jeune médecin davantage que je ne l'avais pu jusqu'ici, pendant les quatre ou cinq matinées successives qu'il m'a spontanément consacrées avec une sorte de sollicitude filiale. C'est assurément l'un des hommes qui comprennent le plus profondément, et sans aucune affectation pratique, le principe fondamental de la nouvelle religion sur la libre subordination continue de l'esprit envers le cœur. Il m'a paru surtout avoir dignement apprécié l'efficacité intellectuelle de cette indispensable discipline. Comme il présente d'ailleurs toutes les garanties scientifiques, je crois que votre mère se trouvera bien de ses consultations judicieuses et consciencieuses, que n'altère aucun charlatanisme. Notre famille positiviste a fait en lui et en M. Segond deux acquisitions très précieuses, qui heureusement comportent un long essor (4).

(1) « Les conceptions biologiques de Comte étaient pleinement acceptées par cet éminent disciple, dit Deroisin. Littré publiant avec lui une édition du *Dictionnaire* de Nysten, me dit : « Je suis obligé de surveiller Robin parce que tout ce que dit M. Comte est pour lui mot d'évangile. » (*Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, p. 109, in-8°, Paris, Crès, 1909).

(2) En décembre 1848, Comte qui « aime à parler médecine et médecine mentale en particulier » lui raconte ses impressions sur son internement (Littré, *loc. cit.*, p. 141-145).

(3) Comte, Lettre à Laffitte, 29 août 1849, in : *Correspondance inédite d'A. Comte*, 2^e série, p. 62, 4 vol., in-8°, Paris, Société positiviste, 1903.

(4) Lettre à P. Laffitte, 4 septembre 1849, *ibid.*, 2^e série, p. 64.

Même appréciation, en 1851, dans le *Système de politique positive*, où Robin est classé parmi les « biologistes d'élite (1) ».

Mais lorsque Robin, comme Littré, refusa de suivre Comte dans sa « seconde carrière (2) » et devint ce que le grand prêtre de la religion nouvelle appelait un « positiviste incomplet », il ne fut plus qu'un « roué » :

J'ai supprimé, écrivait Comte le 17 septembre 1853, toutes les publications de M. Ch. Robin, parce que, depuis sa dégénération académique et son indigne conduite envers le fondateur du positivisme, il ne mérite point de figurer dans nos annonces, comme je l'ai rayé de la *Bibliothèque du prolétaire*, lors de la deuxième édition. Ces annonces antérieures contenaient d'ailleurs des livres qui ne sont pas encore faits, qui peut-être ne le seront jamais, et qui certainement le seraient mal. La vénération affectée de ce jeune médecin m'avait d'abord séduit, quoiqu'elle me semblât exagérée ; mais il s'est définitivement montré comme un roué qui ne vise qu'à faire, à tout prix son chemin personnel (3).

Robin resta cependant l'adepte convaincu de la philosophie positive, n'acceptant, comme Sainte-Beuve (4), que la « doctrine et non la religion ». Il demeura fidèle à la cause de M^{me} Comte, défendant le positivisme contre son fondateur fourvoyé.

En 1867, lorsque Littré, sur les instances de

(1) Comte, *Système de politique positive*, t. I, p. 666, juillet 1851.

(2) Levy-Bruhl, *la Philosophie d'A. Comte*, in-8°, Paris, Alcan, 1900.

(3) Lettre à M. Deullin, 17 septembre 1853, *loc. cit.*, 1^{re} série, p. 185.

(4) Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. I, p. 244.

M^{me} Comte (1), fonda, avec Wyróuboff, la *Philosophie positive* (2), Robin y collabora dès le début et c'est là qu'il a publié les mémoires les plus intéressants pour l'étude de sa pensée philosophique.

Les relations entre Littré et Charles Robin durèrent près de quarante ans. J'ai déjà rappelé quelle fut leur part respective dans la refonte du Dictionnaire de Nysten. Mais leur collaboration ne se borna pas aux rééditions de ce Dictionnaire qui est un des grands ouvrages médicaux du xix^e siècle. Au philologue, l'histologiste apportait le résultat de ses recherches (3), voire des trouvailles grammaticales (4). Ce fut une amitié un peu cérémonieuse, respectueuse de part et d'autre ; on ne s'appelait que « Monsieur (5) » ou « cher Monsieur (6) ». Mais ce fut une amitié solide (7), comme il convenait entre ces deux

(1) Littré, M^{me} Comte (*la Philosophie positive*, mars-avril 1877, p. 294).

(2) Il avait aussi d'autres projets : « Il y a trois ou quatre ans, M. Robin, M. Wyróuboff et moi, nous formâmes le projet de procéder à la composition de six traités, représentant les six sciences abstraites dans l'ordre hiérarchique déterminé par M. Comte. » (*la Philosophie positive*, juillet-août 1872, t. IX, p. 153-160).

(3) Robin, De la caducité normale de la muqueuse utérine et de sa caducité morbide comme conséquence de la première, in : *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. nouv. par Littré, t. VII, p. 463-467, 10 vol. in-8°, Paris, Baillière, 1839-1861.

(4) Un frère de Charles Robin, Anthelme Robin, esprit remarquable, fournit à Littré des termes bressans qui ont pris place dans le Dictionnaire de la langue française (Souvenirs de M^{me} A. Dufour).

(5) Robin, Discours. Banquet offert à M. Littré à l'occasion de l'achèvement du Dictionnaire de la langue française (*la Philosophie positive*, t. X, mars-avril 1873, p. 302). Gambetta prononça également un discours.

(6) Lettre de Littré à Robin (3 novembre 1868) (*Chronique Médicale*, p. 61, 1895).

(7) Une anecdote, assez peu connue a été jadis contée dans le sup-

hommes enfiévrés par la même ardeur au travail, également désintéressés, d'une culture encyclopédique incomparable et tous deux l'objet des mêmes haines.

Après la mort de Littré, Robin se dressa violemment contre ceux qui prétendaient exploiter cette mort dans l'intérêt de leurs opinions (1). Il prit la

plément du *Petit Journal* (15 février 1889), sous ce titre : *Etrange distraction* :

En ce temps-là, M. Littré travaillait à ce grand dictionnaire de médecine qui constitue un des monuments de sa gloire. Il se faisait aider pour la partie documentaire, par le Dr Robin. Très souvent le docteur s'installait chez M. Littré, sur sa petite table de travail encombrée, de papiers et de livres, les deux savants étaient alors assis côte à côte, se touchant du coude et du genou.

Un jour qu'ils étaient dans cette position et tous deux absorbés par la rédaction de quelque article captivant, M. Littré sentit une démangeaison à son genou. Pour se gratter, il posa sa plume et tandis que son cerveau poursuivait sans doute la rédaction commencée. Abandonnée à elle-même, sans direction la main se trompa de genou et alla gratter non point celui de son maître, mais celui de M. Robin. Elle grattait d'autant plus fort que son travail restait sans effet sur la démangeaison du genou de M. Littré.

Quant à M. Robin, dérangé dans son travail par cette friction, il posa aussi sa plume, instinctivement, comme si sa main eût été nécessaire à l'opération accomplie sur son genou. Son esprit continuait sans doute l'étude entreprise, car M. Robin ne s'apercevait point de l'étrangeté des phénomènes qui lui avaient fait tomber la plume des doigts.

Cette situation dura plusieurs minutes sans qu'aucun des deux savants revint à la réalité des choses. Tout à coup, M. Robin éprouva le besoin invincible de consulter un gros volume placé devant lui. Il tendit les deux bras... Il s'aperçut que, bien que ses mains fussent sur la table, la friction persistait au bout de son fémur. Il réfléchit un instant, puis regarda sous la table et partit d'un grand éclat de rire en voyant la main de M. Littré le frictionner avec fureur, lui Robin. M. Littré, réveillé enfin, rit beaucoup lui aussi. Une heure après, les deux savants discutaient encore sur ce qui venait de leur arriver. Il est sorti de là un article fort remarquable : « De l'influence de la volonté sur les mouvements du corps. »

Il faut dire à la décharge de MM. Littré et Robin qu'ils n'étaient pas accoutumés à des distractions de ce genre.

Se non e vero.....

(1) V. la lettre de Robin au Dr Reliquet, p. 87.

direction de la *Philosophie positive*, qui cessa de paraître en 1883. Et lorsque M^{me} Littré exigea des modifications au *Dictionnaire de Médecine*, Robin préféra en refaire un nouveau plutôt que de changer quelque chose aux définitions qui avaient été élaborées en commun.

*
* * *

L'influence que les idées d'A. Comte ont exercée sur l'œuvre de Robin — et par là même sur la biologie — a été considérable. Lui-même l'a reconnu :

J'ai vainement cherché ailleurs que dans Auguste Comte, des vues d'ensemble plus profondément justes et lumineuses, concernant tout ce qui tient à l'objet et au but de la biologie, à ses relations avec les autres sciences, à la nature et à l'étendue de ses recherches essentielles, aux moyens d'investigation qui lui sont propres (1).

Et nous en avons trouvé maintes fois la preuve. La Société de Biologie, dont Robin rédigea le règlement, est née littéralement sous les auspices de la philosophie positive (2). Charles Robin et d'autres, comme Segond, y firent prévaloir l'esprit positif, lui donnant des directions générales d'études et lui imposant des tendances toutes expérimentales.

Robin fut par ailleurs un des propagateurs les

(1) De la biologie, *la Philosophie positive*, p. 81, juillet 1867.

(2) Gley (E.), Influence du positivisme sur le développement des sciences biologiques en France (*Congrès international d'Histoire comparée*, Paris, 1900, in : *Annales internationales d'Histoire*, p. 164-170, Paris, 1901) ; — V. aussi : Mourgue (R.), la Philosophie biologique d'Auguste Comte (*Archives d'Anthropologie criminelle et de Médecine légale*, octobre-novembre-décembre 1909).

plus ardents de la doctrine positiviste ; nous l'avons vu en faire un exposé en tête du *Traité du microscope*, dans le *Journal de l'Anatomie*, dans plusieurs mémoires de la *Philosophie positive* ; il sut amener à la philosophie nouvelle des gens tels que Dally, Ritti, Bourdet, Arréat, Pellarin dont l'adhésion a été profitable sinon glorieuse pour le positivisme.

CHAPITRE VIII

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES DE CHARLES ROBIN

Les amitiés littéraires de Charles Robin furent nombreuses ; le *micrographe* fut lié avec Mérimée, Taine, Renan, Sainte-Beuve, Michelet, About, A. Dumas fils, etc. ; et l'histoire de ces relations n'est pas seulement intéressante au point de vue anecdotique ; elle comporte aussi maints enseignements pour qui veut, en étudiant le mouvement littéraire de la seconde moitié du *xix^e* siècle, déterminer l'influence que les sciences physiologiques ont exercé sur notre littérature (1).

CHARLES ROBIN, MÉDECIN DE MÉRIMÉE

Robin fut le médecin de Mérimée et parfois son confident. On ne peut guère fixer la date de leur première rencontre, ni dire quel fut l'ami commun,

(1) M. Donald-L. King a consacré récemment à la question une thèse de doctorat ès lettres, *L'Influence des Sciences physiologiques sur la littérature française de 1670 à 1870*, in-8°, 280 p., Paris, Les Belles-Lettres, 1929. Sur le rôle de Robin, voir les p. 183, 215, 245, 266. — M. Pierre Lamy a étudié plus particulièrement l'influence de Claude Bernard dans sa thèse complémentaire : *L'Introduction à l'étude de la Médecine Expérimentale. Claude Bernard, le naturalisme et le positivisme*, in-8°, 80 p., Paris, Alcan, 1928.

Taine, Littré, du Sommerard qui les présenta l'un à l'autre. On ne connaît pas de lettres de Robin à Mérimée. Furent-elles détruites par la volonté de leur destinataire, ou brûlées dans l'incendie qui anéantit la bibliothèque de Mérimée pendant la Commune ? (1) Je ne sais. Mais à défaut des lettres du médecin, on en connaît du malade, conservées à la Bibliothèque de l'Institut à Chantilly (2).

En attendant la publication de ces lettres dans l'édition des œuvres de Mérimée que dirige M. Pierre Trahard, celles qui ont paru dans le précieux livre de F. Chambon peuvent permettre de se faire une idée assez exacte des rapports de Mérimée et de Charles Robin au cours des années 1866 à 1869.

En janvier 1866, Mérimée est à Cannes. Il y est venu, comme il y vient depuis 1857, persuadé que « sous ce soleil, au milieu de ces fleurs, on devait vieillir moins vite, mourir plus tard (3) ». Le 16 au soir, il écrit à son « cher confrère », Charles Robin, qui, la veille, lui a annoncé par le télégraphe sa nomination à l'Institut. Naturellement il le félicite :

Le grand point est d'entrer *in docto corpore* ; mais il est encore plus agréable de trouver les deux battants de la porte ouverte, comme ils ont été pour vous. J'espère que nous la célébrerons bientôt rue de Lille où j'apprends qu'il est arrivé du vin de Porto (4).

(1) Chambon (F.), *Notes sur Mérimée*, p. 445, 446, in-8°, Paris, Dorbon, 1903.

(2) Trahard (P.), *la Jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834)*, t. I, p. VIII, 2 vol. in-8°, Paris, Champion, 1925.

(3) Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 324, in-12°, Paris, Hachette, 1894.

(4) Chambon, *loc. cit.*, p. 417.

Le reste de la lettre est sur le même ton cordial, ce qui permet de supposer que les relations entre ces deux hommes devenus « confrères » devaient remonter à une date antérieure.

Mérimée y fait part de sa santé au médecin. Il ne se « porte pas trop mal ». Il n'a « pas de rhume », vit « toujours à l'air » et continue l'exercice qu'un médecin anglais lui a conseillé : le tir à l'arc. Comme il sait que son correspondant est un naturaliste éminent, il lui dépeint les mœurs du prégradou « qui a cela de commun avec l'homme qu'il marche debout et regarde les cieux ». Et il annonce qu'il lui apportera une de ces bêtes. Il est probable qu'il tint sa promesse ; et Robin put déterminer le genre de l'animal qui intriguait (1) si fort Mérimée, car le mot prégradou, qui ne figure pas dans le *Dictionnaire de Médecine* par Littré et Ch. Robin, est à sa place dans le *Nouveau Dictionnaire de Médecine* publié par Robin seul avec cette définition : « Orthoptère, la *mantis religiosa* (2) ».

Deux mois après, le 31 mars, Mérimée écrit à nouveau à son « cher confrère », qui doit aller à Amsterdam et à Londres, et lui envoie deux lettres de recommandation pour M. Owen et pour le médecin anglais sir Henry Holland. Il l'entretient encore de sa santé qui n'est guère bonne : « Ce n'est ni la

(1) Mérimée, *Lettres à une Inconnue*, t. II, p. 25, 10^e éd., 2 vol. in-12°, Paris, Lévy, 1876 ; — et Chambon (F.), *Lettres inédites de Mérimée, lettre à Clerc de Landresse*, in-8°, Moulins, 1900.

(2) Genty (M.), Charles Robin, médecin de Mérimée (*Progrès Médical*, supplément illustré, n° 9, 1925).

faute de l'arsenic (1), ni la mienne » dit-il, et il ajoute : « Je suis fâché que vous ne soyez pas venu faire vos Pâques avec nous ; le Dr Gimbert m'avait donné quelque espérance de vous voir (2) ».

C'est sur le conseil de Robin que Mérimée s'était adressé au Dr Gimbert qui, préparateur du cours d'histologie de 1862 à 1865, auteur d'une thèse sur la « Structure et texture des artères (3) » était venu s'installer à Cannes, à l'automne de l'année 1865 (4).

Le Dr Gimbert rendait fréquemment visite à l'auteur de *Carpen*, parfois même sur le désir de Robin ; mais le plus souvent Mérimée allait chez lui, « entrant en coup de vent, venant chercher un soulagement aux troubles cardiaques d'origine digestive qui lui causaient des malaises et des angoisses atroces (5) ». Des rapports très cordiaux n'avaient d'ailleurs pas tardé à exister entre le médecin et le malade. Et quand Robin envoyait à Mérimée quelques-uns de ses articles trop hérissés de termes

(1) Prescrit par Trousseau.

(2) Chambon, *loc. cit.*, p. 418.

(3) Cette thèse, soutenue le 21 août 1865, présidée par Robin, avec Behier, Parrot, Axenfeld, comme membres du jury, parut ensuite dans le *Journal de l'Anatomie* (1865 et 1866). Le Dr Gimbert avait aussi publié, en collaboration avec Robin, d'autres mémoires et divers travaux, résultats de recherches poursuivies dans le laboratoire de Claude Bernard.

(4) Ainsi que le fait remarquer M. Genty (*Progrès Médical*, supplément illustré, n° 9, 1925) le Dr Gimbert n'a pas seulement soigné Mérimée « dans ses derniers jours », comme le laisse croire A. Filon (*loc. cit.*, p. 349). Le 31 mars 1866, il est déjà question du Dr Gimbert dans les lettres que Mérimée adresse à Ch. Robin (Chambon, *loc. cit.*, p. 418).

(5) Renseignements communiqués par le Dr Henri Gimbert, de Cannes (Genty, *loc. cit.*).

barbares, c'était le Dr Gimbert qui lui en expliquait le sens :

Je vous remercie bien tard, écrit Mérimée le 27 novembre [1868] (1), de votre aimable lettre et des deux articles peu catholiques que vous m'avez envoyés. Je les ai lus avec beaucoup d'intérêt et le Dr Gimbert m'a expliqué un certain nombre de mots qui m'étaient tout à fait inconnus et dont vous autres savants négligez d'instruire le vulgaire. *Epithélium*, *segmentation*, etc., étaient de l'hébreu pour moi. Quelle (*sic*) étrange laboratoire que le corps humain. Je voudrais bien que pour les ignorants vous fissiez un résumé de votre remarquable travail ; je veux dire un résumé *dogmatique*, dans lequel vous diriez : « Voilà ce qui se passe, Messieurs et Mesdames, après que vous avez fait vos turpides. Pour moi, je n'avais pas la plus légère idée de tous ces phénomènes au travers desquels l'embryon d'un Newton risque de devenir un crétin. En somme il me semble qu'on peut féliciter le grand Demiurge de la grandeur de ses lois générales, mais lui reprocher un peu de négligence dans les détails. Il y a en Angleterre une excellente encyclopédie dont lord Brougham a été un des grands faiseurs. On y a vulgarisé une grande quantité de connaissances utiles. Je sais que vous autres savants vous croyez perdre votre temps lorsque vous instruisez le vulgaire, mais remarquez que la vie est

(1) La lettre ne porte pas de millésime et F. Chambon, qui l'a publiée (*loc. cit.*, p. 470), n'a pas osé en proposer un. L'année 1868 ne semble pas faire de doute. C'est en effet en 1868 que parut l'article : *Elément anatomique, Epithélium*, dans le *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle* de Ch. d'Orbigny, article dont il fut fait un tirage à part. D'autre part, la *Revue des Cours scientifiques* publia, le 30 mai 1868, la leçon sur les éléments anatomiques qui avait motivé l'accusation de matérialisme lancée contre Ch. Robin. De plus, l'interpellation au Sénat avait eu lieu en mai 1868. Rien d'étonnant donc à ce que Mérimée parle « d'articles peu catholiques ». De plus, dans un passage des *Lettres à une autre inconnue* (p. 171, 4^e éd., in-12^e, Paris, Lévy, 1875), daté du 27 novembre 1868, Mérimée dit qu'il est bien « patraque », mot qui se retrouve dans la lettre adressée à Robin.

courte et combien de choses il y a dont l'étude exige une disposition toute spéciale ! Résumer les faits acquis à la science et les donner aux pauvres ignorants, avec une signature comme la vôtre, qui garantit la vérité, ce serait je crois rendre un véritable service à l'humanité ! Si j'étais à Paris je voudrais vous faire un résumé de vos deux articles tels que je les comprends. Vous y feriez les corrections nécessaires. Vous y mettriez une tête et une queue et le tour serait fait. Vous vous moquez beaucoup des métaphysiciens et vous n'avez pas tort, mais où diable voulez-vous qu'ils s'instruisent ? Mgr Dupanloup dit à M. Veuillot qu'il ne sait pas la théologie, ce qui doit être vrai, mais cependant la théologie peut s'apprendre parce qu'il y a des livres et un enseignement. Tandis que pour savoir quelque chose de vos mystères physiologiques, il faut disséquer un nombre infini de cadavres, suivre beaucoup de professeurs, lire avec critique quantité de mémoires. Pourquoi ne pas avoir la charité de mettre dans quelques pages les vérités prouvées ? Par exemple lorsque M. Gimbert m'a expliqué ce que c'est que la segmentation, j'ai éprouvé quelque chose de ce que Christophé Colomb a dû sentir en découvrant l'Amérique » (1).

Ainsi donc Mérimée n'était pas éloigné de penser, comme Francisque Sarcey, que la prose de Robin avait besoin d'une traduction. Mais il avait tout de même une grande confiance dans la science de Robin, si l'on en juge par la place que les questions de santé, de traitement tiennent dans les lettres adressées au micrographe. Il consulte bien de côté et d'autre : il a recours aux charlatans, aux remèdes les plus bizarres, mais quand on lui en propose un peu connu, il demande conseil à Robin ; le 5 mars

(1) Chambon, *loc. cit.*, p. 470.

1868, il lui écrit pour avoir son avis sur le traitement de l'asthme par l'air comprimé (1). Robin dut être favorable, car, le 29 avril, Mérimée lui mande les résultats obtenus à Montpellier chez le Dr Bertin. La cloche lui a assez bien réussi : « Je m'y trouve, dit-il, comme le poisson dans l'eau et je ne manque jamais de m'y endormir au bout de dix minutes (2) ».

Le 21 novembre de la même année, revenu à Cannes après un nouveau séjour à Montpellier, il donne à Robin quelques détails sur les prescriptions du Dr Gimbert : il ne tousse presque plus, peut dormir et s'abandonne à la Providence et aux prières de Mgr de Bonnechose (3) ».

Mais au commencement de 1869, son état a empiré : il tousse toujours, ne mange ni ne dort. Il a consulté le Dr Worms qui lui a prescrit « des pilules dont il n'a pas voulu dire la composition (4) ». Comme le Dr Gimbert, qui est « excellent » pour lui, conseille de continuer l'arsenic, et que le Dr Maure conseille « de ne pas mettre dans le corps des drogues qui ne s'accorderaient pas bien ensemble (5) », Mérimée, le 9 février, sollicite l'avis de Robin ; peu après, nouvelle lettre pour lui demander quelque drogue à vertu soporifique (6).

Dans le courant de mars, comme les journaux avaient annoncé la mort de Mérimée, c'est l'Impé-

(1) Chambon, *loc. cit.*, p. 423.

(2) Chambon, *loc. cit.*, p. 429.

(3) Chambon, *loc. cit.*, p. 431.

(4) Chambon, *loc. cit.*, p. 433.

(5) Chambon, *loc. cit.*, p. 433.

(6) Chambon, *loc. cit.*, p. 434.

ratrice qui écrit au D^r Robin « pour lui demander des nouvelles de Mérimée, en lui recommandant de n'en rien dire au malade de peur de l'effrayer (1) ». Quand elle voulut l'emmener à l'inauguration du canal de Suez, Mérimée refusa, car « il eût été trop indiscret d'accepter et de lui donner l'ennui d'un malade et l'embarras peut-être d'un mort (2) ; il se contenta, comme il l'écrivait à Robin, d'aller « souhaiter un bon voyage à sa souveraine ». Robin, qui avait été invité à cette inauguration, la déclina également.

Mérimée consultait quelquefois Robin pour ses amis. C'est ainsi que le 30 juin 1867, il le prie de lui indiquer « un spécialiste de Paris pour les maladies de cœur (2) » ; c'est son ami Tourguenef qui veut « savoir à quoi s'en tenir ». En mai 1868, il écrit à Panizzi qui se plaignait de rhumatisme, que « son médecin Robin », « un affreux positiviste excommunié par Mgr de Bonnechose (2) » conseille fort l'électricité pour le traitement de cette maladie.

Mérimée et Robin échangeaient aussi leurs impressions sur les événements du jour et se renseignaient mutuellement. En avril 1866, Robin rapporte des nouvelles d'Italie « où il a eu l'honneur d'être présenté à Sa Sainteté (2) » et raconte sa visite au cardinal Antonelli qui, sous prétexte de constituer un cabinet minéralogique, a réuni pour 3 millions de diamants qu'il pourra emporter à la première alerte. D'autres fois, c'est Mérimée qui fait part de ses

(1) Chambon, *loc. cit.*, p. 434.

(2) *Lettres à une autre Inconnue*, p. 191.

craintes sur une guerre avec la Prusse, de ses angoisses sur notre imprévoyance. Et c'est ce souvenir, cette clairvoyance de Mérimée que Robin évoquera pendant l'année terrible en écrivant à Claude Bernard. Ni Mérimée, ni Robin n'avaient jamais eu grande confiance dans le régime impérial dont ils furent, quoi qu'on en ait dit, des témoins aussi impartiaux que désintéressés (1).

LES ÉTUDES MICROGRAPHIQUES DE MICHELET

Robin fut-il de ces étudiants en médecine qui, de Clamart, « marchaient par bandes jusqu'à la montagne Sainte-Geneviève » pour assister aux leçons du Collège de France (2) ; Quinet présenta-t-il son compatriote Robin à Michelet ou fut-ce Pouchet ? Rien ne le précise. Mais, par la suite, quand Michelet, « déjà maître en histoire, mais neuf devant la nature (3) », voulut s'initier aux mystères de la vie, un des premiers savants auxquels il s'adressa fut Robin. Et, dans son œuvre, il a souci d'indiquer tout ce qu'il lui doit. Pour l'*Oiseau*, il a recours aux notes communiquées par « l'illustre micrographe

(1) Robin, parce qu'il fut nommé professeur sous l'Empire, sans élection, par le Conseil de la Faculté, et cela grâce à Rayer, a toujours été considéré comme une créature de l'Empire. Le Dr Robinet a même écrit (*Notice sur la Vie et l'Œuvre d'Auguste Comte*, p. 239), que Robin fut « sénateur de l'Empire ».

(2) Quinet (M^{me} Edgar), *Cinquante ans d'amitiés. Michelet-Quinet* (1825-1875), p. 136, in-12°, Paris, Lévy, 1899.

(3) Van der Elst, *Michelet naturaliste*, p. 45 et 105, in-8°, Paris, Delagrave, 1913.

et anatomiste, M. Robin (1) ». Lorsqu'il est attiré « par l'abîme de l'infiniment petit » et désireux d'en scruter les inconnues pour composer l'*Insecte*, il consulte « le pâle et ardent Robin, un des hommes de ce temps qui ont fait le plus grand usage et le plus heureux du microscope » et, sous sa direction, achète chez Nachet l'instrument qui lui permettra de jeter « un regard dans l'abîme (2) ». Dans l'*Amour*, il se plaît à reconnaître ce qu'il a emprunté à « son ami le Dr Robin, ce grand anatomiste, notre premier micrographe, si profond observateur du monde microscopique (3) ». Et, avant d'écrire *la Mer*, il lit le mémoire de Robin sur la locomotion des céphalopodes (4).

Ces relations scientifiques furent l'origine de relations plus intimes. Robin fut parmi les commensaux de la rue de l'Ouest, et vers la fin de sa vie, tourmenté par l'idée qu'on pourrait l'enterrer vivant, Michelet demanda que Robin fût chargé de son autopsie (5). Ce désir ne fut pas exaucé. Michelet mourut à Hyères, et comme Robin était à Paris, on eut recours à un pharmacien pour procéder à l'embaumement.

(1) Michelet (J.), *l'Oiseau*, p. 304, in-12°, Paris, 1856.

(2) Michelet, *l'Insecte*, p. 112, in-12°, Paris, Hachette, 1858 ; — Quinet (M^{me} Edgar), *loc. cit.*, p. 238.

(3) Michelet, *l'Amour*, p. 398-403, in-12°, Paris, Hachette, 1858. Michelet dit qu'il s'est surtout documenté dans la *Physiologie de Béraud*, publiée par Robin.

(4) Michelet, *la Mer*, p. 424, in-12°, Paris, Hachette, 1861.

(5) « Je désire, avait-il dit, que mon ami M. Robin, professeur à l'Ecole de médecine, fasse mon autopsie. » (Paul Cratère, *la Mort de Michelet*, *Chronique Médicale*, p. 446-450, 1898).

« L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE »

Un des principaux personnages du roman d'Edmond About : *l'Homme à l'oreille cassée*, est le Dr Karl Nibor, anagramme de Charles Robin. On a dit que Cl. Bernard et Sarcey avaient servi d'intermédiaires entre About et Robin (1) ; on peut se demander si ces derniers n'avaient déjà pas eu auparavant quelques contacts par leur ami commun Gustave Doré. Quoi qu'il en soit, Robin était bien indiqué pour documenter About sur cette question des reviviscences qui passionnait alors l'opinion. Lui-même, en 1855, avait constaté que les filaires de médine, desséchées pendant six à douze heures, pouvaient reprendre leur agilité par une petite quantité d'eau (2). Et, en 1859, il avait fait partie de cette commission de la Société de Biologie qui ne se réunit pas moins de quarante-deux fois pour refaire, discuter les expériences contradictoires de Pouchet et Doyère (3).

Maintes pages du livre d'Edmond About sont des réminiscences de ces discussions scientifiques, et montrent que le romancier avait compris les explications du savant dont il a tracé un portrait exact.

(1) A. C., Chronique de vacances (*Chronique Médicale*, p. 616-617, 1913).

(2) Robin (Ch.), Sur la Filaire de Médine (*C. R. Soc. de Biologie*, mars 1855, p. 35).

(3) Broca lut le rapport : *Etudes sur les animaux ressuscitants*, à la Société de Biologie, les 17 et 24 mars 1866, au nom d'une commission composée de Balbiani, Berthelot, Brow-Séguard, Dareste, Guillemin, Charles Robin ; in-8°, 142 p., 1 pl., Paris, A. Delahaye, 1860.

Mais il est assez curieux de noter que l'*Homme à l'oreille cassée* fut l'objet d'un éreintement féroce (1) de la part de celui qui allait devenir peu après l'élève, à coup sûr le plus illustre, de Ch. Robin : Georges Clemenceau.

Comme le croit le professeur Menetrier (2), le *Nez d'un notaire* eut sans doute le même inspirateur ; l'histoire contée par Van Helmont était bien de celles qui avaient pu retenir l'attention du cerveau curieux et instruit de tout qu'était Charles Robin.

L'*Homme à l'oreille cassée* fut le point de départ de relations plus suivies. Robin était invité chaque année à la Schlittenbach, et la correspondance échangée entre le savant et l'homme de lettres montre qu'entre eux régnait la plus grande cordialité.

LES RELATIONS AVEC TAINE ET SAINTE-BEUVE

Taine, en train de « faire l'examen de la doctrine de Comte (3) » était venu voir Robin. Le récit de cette visite est curieux :

3 mars 1862

Conversation avec Charles Robin, l'anatomiste à microscope et positiviste.

Quarante et un ans, lunettes, moustache et royale, à

(1) Dans *Le Travail*, journal scientifique et littéraire, paraissant le dimanche. Le premier numéro parut le 22 décembre 1861 et le dernier le 2 mars 1862, c'est-à-dire le lendemain de l'arrestation de Clemenceau.

(2) Menetrier (P.), Van Helmont et Edmond About (*Ypermann*, p. 23, 26, fasc. I, octobre-décembre, Anvers, 1923).

(3) Giraud (Victor), *Essai sur Taine, son œuvre et son influence, d'après des documents inédits*, p. 62, 2^e éd., in-12°, Paris, Hachette, 1901.

demi-policé ; c'est le savant encore enfoncé à demi dans sa dissection, un peu carabin, revenant indéfiniment sur son idée, même d'une façon importune et devant une femme, ne voyant pas nettement les délicatesses et les ménagements de la société : « Moi, je trouve cela admirable, les cerveaux ; j'en avais encore ce matin sous la main, etc. »

Très convaincu, pas marié à cause de cela. Il y a un peu de fatalisme. Il blâme X... qui va trop dans le monde et ne travaille plus.

Deux idées : 1^o Il a suivi toute la machine nerveuse depuis le filet extérieur superficiel jusqu'à la moelle, et dans tout le trajet de la moelle, à travers la protubérance, jusque dans les hémisphères (avec le microscope). La substance blanche perçoit les impressions, la grise est le foyer de l'élaboration et de la réaction volontaire et musculaire.

2^o Le grand principe est le renouvellement incessant de toute la substance du corps. A cause de cela, la nouvelle substance arrivante se coule comme dans un moule sous la forme de geste, d'action d'état voulu ou non, accidentel ou non, qui est présente et qui est répétée. De là l'acquisition des instincts et des habitudes transmissibles. De là les races, etc...

Impossible de lui faire comprendre, non plus qu'à Verneuil, qu'il y a une difficulté dans l'équation qu'ils établissent entre la sensation, la douleur, le plaisir, une trépidation, une contraction, un mouvement étendu quelconque (1)

Taine, en écrivant l'*Intelligence*, n'oubliera pas cette visite et si, comme l'a montré P. Lamy (2), l'influence de Cl. Bernard sur lui est très nette, il ne faut pas oublier celle de Ch. Robin.

J'ai déjà signalé l'intervention de Taine lors de la

(1) Taine, *Sa Vie et sa Correspondance*, t. II (1853-1870), p. 228-229, 4 vol., in-12^o, Paris, Hachette, 1904.

(2) Lamy (P.), *loc. cit.*,

candidature de Robin à l'Académie des Sciences.

Par la suite, les relations devinrent plus fréquentes ; on se rencontrait au Magny régulièrement.

Mais je présume que cette amitié dut se refroidir lorsque Taine publia les *Origines de la France contemporaine*. L'article que H. Stupuy consacra à la *Révolution* (1), l'analyse que de Fontpertuis fit de la Conquête jacobine (2) montrent assez que Taine et les dirigeants de la *Philosophie positive* n'étaient plus du même côté de la barricade.

Sainte-Beuve occupe aussi une bonne place dans les amitiés littéraires de Robin. C'est lui qui était intervenu auprès de la Princesse, auprès de Pasteur lors de l'élection de 1866. Par la suite, le critique et le micrographe se retrouvèrent chez la Princesse aux dîners du mercredi (3), au Magny (4). Robin, avec qui Sainte-Beuve aimait à s'entretenir des choses de la médecine, fut souvent des invités de la rue Montparnasse, notamment au dîner du Vendredi saint ; et lorsque fut discutée au Sénat la pétition sur la liberté de l'enseignement, Robin trouva dans le critique un chaleureux défenseur.

Lors de la mort de Sainte-Beuve, Robin, encore à Jasseron, prévenu par Troubat (5), dut hâter son

(1) *La Philosophie positive*, t. XXI, juillet-août 1878, p. 36-53.

(2) *Id.*, t. XXVII, juillet-août 1881, p. 158-160.

(3) Dureau (A.), Souvenirs sur Sainte-Beuve (*Chronique Médicale* p. 428, 15 juillet 1896).

(4) Troubat (J.), la Salle à manger de Sainte-Beuve, p. 168, in-12°, Paris, *Mercur de France*, 1910.

(5) Lettre de Troubat à Robin (*Chronique Médicale*, p. 723, 1897).

Zafferou par Ceyzeriat (air)
14 oct. 69

Cher M. Troubat

Votre lettre me frappe bien
doucement. Je ne croyais
pas à mes fins tout à fait aussi
prochaines. Il me faut d'ici
11 heures de chemin de fer
pour être à Paris. J'espère y
rentrer mercredi au plus tôt.

Fragment d'une lettre écrite par Ch. Robin à J. Troubat,
à la mort de Sainte-Beuve.

retour à Paris (1). Tilloye dit (2) qu'il assistait aux obsèques avec Ricord, Trélat, Hérard, etc, et c'est à Robin que fut confié l'examen de l'une des trois pierres trouvées à l'autopsie (3).

LE DINER MAGNY

LA DOCUMENTATION DES GONCOURT

Comme on va aujourd'hui chez Lapérouse ou chez Foyot, on allait alors chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, aujourd'hui rue Mazet. Magny était le restaurateur des lettrés de la rive gauche, comme Brébant, son beau-frère, était dans le même temps, celui de la rive droite au coin du boulevard Poissonnière et du faubourg Montmartre.

Sainte-Beuve y dînait en cabinet particulier tous les dimanches et son ami le Dr Veyne n'y venait guère moins souvent. En 1863, ce dernier vint trouver Sainte-Beuve et lui dit : « Gavarni est malade, il a besoin d'être distrait ; si nous fondions un dîner de quinzaine ! » Sainte-Beuve sauta sur cette idée qu'il avait toujours rêvée ; il estimait que ces réunions servaient à faire tomber les préventions, à se mieux connaître et à s'estimer (4).

(1) V. le texte de cette lettre in : Genty (M.), *les Amitiés littéraires de Ch. Robin*, loc. cit.

(2) Troubat (J.), *Souvenirs et indiscretions...*, les funérailles de Sainte-Beuve, p. 341.

(3) Troubat, *Chronique Médicale*, p. 807, 1899, 333.

(4) Troubat (J.), la Salle à manger de Sainte-Beuve, p. 126, in-12°, Paris, *Mercur de France*, 1910.

Ainsi fut fondé le dîner Magny. On avait choisi le lundi parce que c'était un jour de repos pour les lundistes, qui n'avaient que ce soir-là de libre dans la semaine : ils ne pensaient plus à l'article paru, et ils ne voulaient pas encore penser à l'article qu'ils rumineraient dès le lendemain pour la semaine suivante.

Les convives étaient de marque : le D^r Veyne, Sainte-Beuve, Gavarni, Taine, Flaubert, les deux Goncourt, Charles Edmond, Zeller, Viollet-le-Duc, le comte de Nieuwerkerke, le marquis de Chenevières, Théophile Gautier, Charles Robin, Berthelot, Renan, Scherer, Nefftzer, Paul de Saint-Victor, Frédéric Baudry, Henri Harisse, Eudore Soulié, About, etc. Arsène Houssaye, qui n'en était pas, a prétendu que c'était un dîner d'athées ; il n'y en avait peut-être pas un, au moins, dit Troubat, qui en fit profession ; il y avait des philosophes, des sages, des positivistes comme Taine et Charles Robin, des libres penseurs comme Veyne, Sainte-Beuve, Berthelot et Renan.

Ce qu'étaient les conversations à ce dîner, nous en avons une idée par le *Journal des Goncourt*, cet « album photographique qu'on peut se permettre de feuilleter, dit M. J. Darmesteter (1), tout en gardant une certaine réserve sur son exactitude ».

Il y est souvent question de Robin ; ses moindres propos sont enregistrés. En mai 1867, les Goncourt notent déjà sa présence à l'exposition égyptienne.

(1) Darmesteter (M.-J.), *la Vie d'Ernest Renan*, in-12°, Paris, 1898.

Le 18 mai 1868, ils écrivent :

Le causeur à idées de Magny est en ce moment le docteur Robin, dont la parole est pleine d'aperçus neufs, de découvertes, de trouvailles, allant des plus hautes aux plus petites questions de la médecine. Ce soir, après avoir parlé du cerveau, il a parlé du mollet, l'appelant un pur produit de la civilisation, et faisant remarquer qu'il manque au sauvage comme au facteur rural, par cela que la réparation, — nourriture et sommeil, — n'est pas égale chez eux à la déperdition des forces.

Quel dommage, quelle perte qu'une pareille intelligence d'observation et de physiologiste, n'écrive pas un livre dont il nous donnait, ce soir, un si curieux morceau sur les effets moraux des maladies de poitrine : un livre dont la première ligne n'a pas été encore écrite, un livre qui serait une clinique médico-littéraire de ces maladies de foie, de cœur, des poumons si liées et si attenantes aux sentiments et aux idées du malade, et présenterait toutes les révolutions de l'âme dans la souffrance du corps ! (1)

L'année suivante, le 5 janvier :

Causerie du Docteur Robin donnant des détails relatifs à des expériences saisissantes et de terreur, sur des décapités, sur des corps d'hommes sans tête, au bout de quarante-cinq minutes de mort, portant la main, avec un mouvement de vivant, à leur poitrine, à l'endroit où on les pince, et beaucoup d'autres épreuves venant à l'appui d'une théorie sur l'indépendance du cerveau et du cœur.

Pas de distraction pour nous enlever à notre état malingre, au tourment de notre santé, comme ces hautes élévations de la science, ces hypothèses médicales, ces rêves dans l'inconnu de la vie, et qui nous apportent les oublis et les

(1) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 207, 9 vol. in-18°, Paris, Charpentier, 1887-1892.

étourdissements que donnent aux autres les enivrements d'une fête du monde, d'un bal, d'un spectacle (1).

Le 5 février, *Madame Gervaisais* terminé, les deux romanciers notent ce qu'ils doivent à Robin :

5 février. — Minuit. Correction des dernières épreuves de *Madame Gervaisais*. Et nous pensons aux secrets de la formation de ce vrai enfant de nous-même, une création de la pensée, véritablement pareille, en son miracle et son mystère, à la création de la vie d'un être.

Peut-être traitera-t-on de pure imagination cette mort de femme, en passant le seuil de la chambre du pape, et cependant c'est la vérité à bien peu de chose près. La femme, la parente, dont nous avons fait la monographie dans ce roman, est morte comme nous la faisons mourir, en s'habillant pour se rendre à son audience, et nous n'avons fait que reculer sa mort de deux heures ?

Nous relisons le morceau de la phtisie, ce morceau qui ne serait pas, si nous ne l'avions pas écrit, fixé et animé, ce morceau sorti du dessert de Magny, échappé, sur nos interrogations, au cerveau tout à la fois nuageux et plein d'éclairs, et à la langue brouillée de Robin. Car cela, à quoi nous avons donné la netteté et le caractère, ne serait jamais sorti du sayant, frappé du style et de l'osé de notre plume, — car il aurait eu, devant le papier, les timidité baveuses et les corrections un peu intimidées, qu'il nous a envoyées, en marge de nos épreuves (2).

La guerre de 1870 creuse un large fossé ; Robin n'est plus évoqué dans le *Journal* que le 14 novembre 1871, à propos d'un dîner chez Brébant :

Au dîner de Brébant, Robin établit que la pesanteur du

(2) *Ibid.*, t. III, p. 254.

(1) *Ibid.*, t. III, p. 263.

cerveau est un symptôme de la valeur de l'intelligence, que la moyenne d'un cerveau bien constitué se trouve entre 1.350 et 1.400 grammes, que le cerveau de 1.100 grammes est presque toujours un cerveau d'idiot. Et comme il cite le cerveau de Morny pesant 1.600 grammes, Saint-Victor s'indigne et demande avec colère ce que devait peser le cerveau d'un Goethe.

... Robin est toujours le causeur substantiel qui vous suspend à ses lèvres. Il parle du besoin pour le travail de l'homme, de la science de la cuisine, de la séparation et de la division des aliments, sans quoi l'homme se nourrissant comme les animaux de viandes crues, sa digestion serait aussi longue que la leur, et il ne lui resterait pas de temps pour le travail. Il croit aussi que le perfectionnement du manger amène un allongement de la vie. Selon lui, il y avait très peu de centenaires dans les races primitives, et à l'appui de sa thèse, il cite des momies égyptiennes, où les dents sont comme rasées et où la denture a été absolument détruite par l'imperfection des moulins qui broyaient le blé (1).

Le 6 février 1872, c'est un propos qui surprend quelque peu car Robin n'était guère plus clair en écrivant qu'en parlant :

Charles Robin se penche vers moi, et me dit :

« On devrait apprendre à chacun les qualités merveilleuses de la matière, de la matière portée au *summum* de son utilisation.

— Voici un livre que vous devriez faire !

— Oui, c'est vrai... Mais je ne peux pas... Je n'ai pas la combinaison écrite. Dans la conversation, il m'arrive quelquefois de donner la notion des choses... Mais le lendemain, à froid, une plume à la main, ce n'est plus ça (2). »

(1) *Ibid.*, t. IV, p. 355-356.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 12.

Le 19 août 1873, Robin évoque un souvenir de son voyage en Italie :

Le docteur Robin nous raconte ce soir, que le hasard l'ayant mis à même de rendre service à des Japonais, rencontrés en Italie, il les retrouve à Vienne. Ils se firent alors un plaisir de lui montrer, dans les plus grands détails, leur exposition. On causa, on parla de la *philosophie de la forme des objets*, et on parla de Dieu, auxquels ils ne croient pas, ne croyant guère qu'aux esprits, à des manifestations des âmes des trépassés.

Puis au bout de cela, le médecin demanda aux Japonais s'ils trouvaient nos Françaises jolies. « Oui, oui, lui fut-il répondu, mais elles sont trop grandes ! » Ces orientaux donnaient, dans cette phrase, l'idéal de ce qu'ils cherchent chez la femme : « un joli petit animal, qu'on enveloppe avec la caresse tombante d'une main (1). »

Deux mois après, le 29 octobre, Robin donne son avis sur l'état de santé de Feydeau :

Hier soir, chez Brébant, je m'entretenais avec Robin de la persistance singulière de la vie chez Feydeau. Il me disait qu'il n'y comprenait rien, qu'il n'aurait jamais pu croire qu'il pût vivre quinze mois, qu'il avait un caillot de sang dans la cervelle de la grosseur de son verre à bordeaux.

Aujourd'hui, j'ai un saisissement, en tombant sur la nouvelle de la mort de ce pauvre garçon (2).

Le 9 mars 1875, chez Brébant, c'est « un méli-mélo de conversations diverses » ; Robin parle de la prostitution à Berlin :

A Berlin, elles sont 70.000 femmes qui appartiennent à

(1) *Ibid.*, t. V, p. 91.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 93.

la prostitution, dont 50.000 sont inscrites à la police, et 20.000 font de la prostitution occulte (1).

Le 27 juin 1876, la conversation aborde un sujet particulièrement cher à Robin, celui des rapports entre le développement du cerveau et les sentiments :

On causait de la sincérité des convictions.

« Arnaud de l'Ariège, c'est une tête d'ascète, de croisé, — s'écrie Robin, avec dans la voix une colère amusante — oui, lui, un convaincu, un sincère... Mais de Broglie, allons donc, c'est une tête d'épervier déplumé, sans circonvolutions, sans une circonvolution (2) ».

Le 8 août 1876, Ernest Picard fait sa réapparition au dîner de Brébant ; E. de Goncourt note qu'il y a ce soir-là cinq sénateurs, « des fanatiques protestants comme Scherer, des politiques étroits comme Robin (3) ».

Le 22 janvier 1878, on discute sur l'utilité des contes de fées pour les enfants :

On se demandait dans un coin de notre table de Brébant, comment on pourrait remplacer, plus tard, dans la cervelle française, les choses poétiques, idéales, surnaturelles : la partie chimérique que met dans l'enfance, une légende de saint, un conte de fée. De sa rude voix de gendarme du matérialisme, Charles Robin s'est écrié : « On y mettra de l'Homère ! »

Non, très illustre micrographe, un chant de l'ILIADÉ ne parlera pas à l'intelligence de l'enfant, comme lui parle

(1) *Ibid.*, t. V, p. 191.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 280.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 284.

une histoire bêtement merveilleuse de vieille femme, de nourrice (1).

Le 17 janvier 1882, on parle cuisine :

Ce soir, Charles Robin disait à dîner, que rien n'était plus absurde, que de servir le poisson après la soupe, parce que le poisson *faisait poche* dans l'estomac et le fermait, qu'il valait bien mieux le manger, ainsi qu'on le faisait en province, après les viandes. Il ajoutait encore, que c'était une faute de manger des radis au commencement du repas, qu'il fallait les manger entre tous les services, et comme cela le radis était un vrai *précipitant* de la digestion, et le meilleur *balai de l'estomac*.

Enfin il terminait son cours d'esthétique gastronomique, en recommandant de manger une pomme au dessert, dont l'acidité sucrée faisait le meilleur ménage avec les suc gastriques (2).

Le 9 janvier 1883, il est question de la mort de Gambetta :

Dîner du *Temps*. La conversation de ce soir est tout entière consacrée à Gambetta. Charles Robin dit qu'il existait deux perforations à l'appendice cœcal. Il croit que l'accident du revolver n'a eu aucune influence, que ça a été concomitant, que l'homme, à quelques mois de là, à quelques jours peut-être, était condamné à périr, à la suite d'une indigestion, d'une fatigue, d'un rien (3).

Le 20 novembre 1883, on parle de la longévité humaine :

On se demande dans mon coin de table : Est-ce qu'il y aurait des animaux, créés pour toujours vivre, et qui, sans la mort accidentelle, seraient éternels ; et en des endroits

(1) *Ibid.*, t. VI, p. 8.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 174.

(3) *Ibid.*, t. VI, p. 239.

cachés, en des fonds de mer, n'existerait-il pas des animaux, aussi vieux que le monde ? Oui, c'est aujourd'hui la question soulevée à dîner par Pouchet et Robin. Ils soutiennent qu'il y a des animaux, comme les serpents, les tortues, les langoustes, dans les tissus desquels, les microscopes ne perçoivent aucune fatigue, aucune dégénérescence, aucun signe de vieillesse enfin, — signes si perceptibles dans les tissus des humains et des animaux d'un ordre supérieur (1).

A partir de cette date, le *Journal* ne donne plus d'échos des conversations de Robin et il n'est plus question de lui que pour évoquer son souvenir.

Le 3 novembre 1885, E. de Goncourt écrit :

Premier dîner de rentrée de l'ancien dîner Magny. Pouchet assure que les papiers de Robin ont été brûlés par une famille catholique ; cependant quelques écritures auraient échappé, parmi lesquelles se trouve une origine physiologique de la *naissance de la religiosité* (3).

Puis le 17 novembre, une dernière allusion à cette mort :

Le dernier mot de Robin, qui s'attendait à mourir d'une maladie de cœur, et qui a été surpris de s'en aller de la vie par une autre maladie, a été : « Apoplexie... curieux ! » — C'est un beau mot de savant (4).

En somme Robin a été un des hommes de sciences qui ont le plus fixé l'attention des Goncourt et ces derniers ont fortement subi son influence (2), plus

(1) *Ibid.*, t. VI, p. 276.

(2) *Ibid.*, t. VII, p. 83.

(3) *Ibid.*, t. VII, p. 86.

(4) « Charles Robin doit être considéré comme un père authentique du naturalisme », dit le Dr J. Durand-Saladin, *l'Observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt*, p. 13, in-8°, 88 p. ; Thèse de Bordeaux, 27 mai 1921.

particulièrement pour l'élaboration de *Madame Gervaisais*.

Le Dr Amsler s'est demandé (1) à quel « grand physiologiste » les Goncourt faisaient allusion dans cette phrase :

..... Mais avant tout, la phtisie agissait sur M^{me} Gervaisais par son action particulière sur le cerveau et la prodigieuse métamorphose du moule des idées, une action inobservée, voilée jusqu'ici, ignorée de la médecine, et dont un grand physiologiste de ce temps travaille, en ce moment à percer le mystère...

Gustave Geffroy interrogé, pensait, comme il l'a écrit d'ailleurs dans sa postface (2) que les inspirateurs des Goncourt furent en l'occasion Robin et les autres dîneurs du Magny. Ce n'est peut-être pas tout à fait exact. Et sans admettre comme Ebelot (3), dont l'article parut peu après *Madame Gervaisais*, que le « grand physiologiste » n'est qu'un truc, « que la providence des conteurs dans l'embarras », je crois, qu'en la circonstance, seules les idées de Charles Robin furent exploitées par les Goncourt.

Ces derniers parlent bien d'un « physiologiste » ; mais à leurs yeux Robin n'était guère autre chose. D'autre part, ainsi que me l'a fait remarquer M. Maurice de Fleury « ils ne s'assimilaient pas toujours très exactement ce que certains hommes de science

(1) Amsler, les Goncourt, cliniciens ès lettres (*Chronique Médicale*, p. 246, 1924).

(2) Geffroy (G.), Postface pour l'édition définitive de *Madame Gervaisais*, p. 287, in-12°, Paris, Flammarion, 1923.

(3) Ebelot, *Madame Gervaisais* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1869).

exprimaient devant eux » ; et il ne faut pas attacher trop d'importance à leurs précisions.

Le sujet de *Madame Gervaisais* était d'ailleurs bien dans les idées de Robin, misogyne et nettement hostile à toutes les manifestations de religiosité. Cette phrase, écrite dans un article de dictionnaire (1) ne résume-t-elle pas la thèse du roman des Goncourt :

Il faut reconnaître que chez les femmes, lorsque leurs actes de courage, de prudence et de persévérance ont pour mobile originel tout autre sentiment que l'instinct maternel, les impulsions intercurrentes, quelles qu'elles soient, viennent inopinément en changer la direction. Cette instabilité les conduit finalement, en parole ou en action, à leur subordination individuelle ou collective envers quiconque s'impose par des règles fixes, fictives ou fondées, quand elle ne les mène pas à telles ou telles aberrations. Car leur crédulité aux fictions les plus illogiques, et contradictoires simultanément, est un de leurs caractères physiologiques ou impulsifs dans le sens employé par les aliénistes, qu'on ne rencontre pas au même degré chez l'homme.

Cette phrase, il est vrai, est de 1880 ; mais, en 1869, Robin, qui ne changeait guère d'idées, ne devait guère penser autrement.

LES RELATIONS AVEC FLAUBERT

Flaubert aussi appréciait le causeur du dîner Magny ; il le trouvait bien un peu trop positiviste, tournant au « matérialisme bête, au d'Holbach » et,

(1) Article SEXE, *Dict. Encyclopédique des Sciences médicales*, p. 487, 3^e série, t. IX, in-8°, Paris, Masson, 1881.

de ce fait, ne prisait guère le petit livre que « son ami Robin » venait de publier sur *l'Instruction et l'Education* (1). Mais il tenait néanmoins à l'avis de Robin et, dans la *Correspondance*, il constate que lui seul a trouvé la raison vraie de l'insuccès de *l'Education sentimentale* (2).

Les manières simples, les opinions bien tranchées de Robin n'étaient point pour déplaire à Flaubert et c'est avec une vraie joie qu'il rapporte cette phrase de l'histologiste sur le divorce, alors à l'ordre du jour :

La question du divorce me tanne prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Oui, les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant (3). »

Et ce sont « les raisons de Robin » que Flaubert voulait invoquer dans la partie inachevée de *Bouvard et Pécuchet*, quand il est question de demander au Conseil municipal l'installation d'un bordel à Chavignolles (4). « Flaubert — et c'est l'opinion de M. René Dumesnil (5) — avait sans doute le dessein de faire réfuter par son héros les objections bourgeoises des Ravignollais et naturellement il eut

(1) Lettre à M^{me} Roger des Genettes, janvier 1878, *Correspondance*, *édit. du Centenaire*, t. IV, p. 71 ; 1^{re} éd., Conard, t. IV, p. 321.

(2) Lettre à la même, octobre 1879, *Ed. du Centenaire*, t. IV, p. 127 ; 1^{re} éd., Conard, t. IV, p. 375.

(3) Lettre à la même, 25 janvier 1880, *Ed. du Centenaire*, t. IV, p. 228 ; 1^{re} éd., Conard, t. IV, p. 411.

(4) Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 392, in-8°, Paris, Conard, 1900.

(5) V. Genty (M.), les Amitiés littéraires de Ch. Robin, *loc. cit.*

fait appel aux idées de savants comme Robin et eut opposé la morale large et humaine des physiologistes au dogmatisme étroit des contradicteurs ». Ces « raisons » étaient d'ailleurs toutes développées dans *l'Instruction et l'Éducation* (1) où Robin parle de la prostitution comme d' « un mal qui restera toujours une nécessité sociale, mais qui, par raison de société, doit être atténué par une réglementation ».

L'AMITIÉ D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Robin estimait beaucoup l'œuvre d'Alexandre Dumas fils qu'il avait connu dans les salons de M^{me} Doré. Et le dramaturge reconnaissait (2) devoir une partie de ses connaissances au Dictionnaire de Littré et de Robin.

Robin, reçu familièrement chez les Dumas, conservait sur sa cheminée un plâtre, moulage du pied de Colette Dumas, qu'on lui avait envoyé après la naissance de l'enfant avec cette inscription :

Ce moulage de plâtre est pour l'ami Robin
Qu'il accepte mon pied en attendant ma main.

Mais si, dans leurs lettres, Dumas et Robin échangent volontiers leurs impressions sur les événements, l'amitié tient plus de place dans cette correspondance que la littérature ou la science.

(1) *Loc. cit.*, p. 171.

(2) Une lettre inédite d'Alexandre Dumas fils sur ses connaissances médicales (*Chronique Médicale*, p. 748, 1895).

LES RELATIONS AVEC GUSTAVE DORÉ

Gustave Doré avait neuf ans lorsque son père fut envoyé à Bourg pour y diriger les travaux du chemin de fer de Lyon à Genève. L'enfant venait à Jasseron, de temps à autre, passer quelques jours chez des amis ; il a raconté (1) que ce fut lors d'un de ces séjours qu'il reçut sa première boîte de vraies couleurs et de quelle façon il gâcha son tube de vert véronèse en barbouillant une poule, au grand effroi des habitants pour qui une poule verte était le plus sinistre des présages.

Plus tard, lorsque M^{me} Doré fut installée à Paris, les relations nouées au pays bressan se firent plus étroites. Charles Robin fréquenta ce salon de la rue Saint-Dominique où défilèrent toutes les célébrités du siècle : Gautier, Alexandre Dumas père et fils, Edmond About, Taine, Harpignies, Carolus Duran, Pauline Viardot, Gounod, Daubrée, Paul Lacroix, etc.

C'est par l'intermédiaire du « micrographe » que Gustave Doré pénétra dans les milieux médicaux. Ce fut en compagnie de Robin, qui avait été interne de Velpeau, que Gustave Doré fréquenta la Charité et connut Armand Després (2). Le futur chirurgien, lui-même dessinateur de talent, passionné de musique, fut vite attiré vers l'artiste. Després et Doré, à peu

(1) Delorme (René), *Gustave Doré, peintre, sculpteur, dessinateur et graveur*, in-folio, Paris, 1879.

(2) Genty (Maurice), Gustave Doré et Charles Robin (*Progrès Médical*, supplément illustré, n° 12, 1927).

près du même âge, devinrent et restèrent des amis intimes. De leur passage à la Charité, le vieil hôpital garde comme souvenirs une superbe toile de Doré : *Esculape*, et trois portraits médaillons qui ornent aujourd'hui le vestiaire des chefs de service.

Très lié avec Ernest et Emile Doré, les frères du grand artiste, Charles Robin fut aussi un habitué des réunions qui avaient lieu le samedi et le dimanche au 96 de l'avenue des Ternes et où étaient conviés des intimes : Kratz, Bourdelin, Onimus, Armand Després, etc. C'étaient de joyeuses soirées où Camuset, cousin de Robin, lisait des sonnets ; Gustave Doré, aussi habile à manier l'alexandrin que le crayon, lui donnait la réplique tout en esquissant quelques compositions que les convives gardaient comme souvenir.

Lorsque Robin fut nommé à l'Institut, les frères Doré fêtèrent cette élection. Le 27 janvier 1866, Ernest Doré convia tous les habitués de l'avenue des Ternes à un joyeux dîner. Gustave Doré avait composé pour la circonstance une ballade « le Docteur et les nymphes », et une féerie-poème en trois chants : « le lit et le fauteuil, ou le clystère de l'incarnation », étincelante de verve, où il évoquait la science et les amours du « fameux Robin ».

Le souvenir des samedis de l'avenue des Ternes hantait l'imagination de Robin lorsqu'une circonstance extraordinaire l'empêchait d'y assister, comme le montrent les lettres qu'il écrivait d'Angleterre, ou pendant la guerre de 1870, à ses amis Doré (1).

(1) Genty (M.), *loc. cit.*

A l'époque des vacances, il leur racontait les événements survenus dans ce Jasseron qu'ils avaient connu ; il leur signalait les dégâts occasionnés par l'orage au vieux château, ce château qui paraissait à Quinet (1) être « une tombe sur la colline » ; toujours il leur parlait de ses chasses dont il ne manquait pas d'ailleurs de leur envoyer les plus belles pièces.

Charles Robin, qui connut les jours enchantés de la rue Saint-Dominique, fut aussi mêlé aux heures douloureuses. M^{me} Doré mourut le 16 mars 1881. Moins de deux ans après, le 20 janvier 1883, Gustave Doré était frappé d'apoplexie. Robin, mandé par la fidèle Françoise, accourut à son chevet. Après avoir été le témoin impuissant des derniers jours du grand artiste, il fut des intimes désignés pour tenir, aux obsèques, les cordons du poêle, suprême témoignage d'une amitié qui durait depuis près de quarante ans.

Avant d'en finir avec les amitiés littéraires de Charles Robin, il convient de signaler l'influence qu'il exerça sur son cousin Georges Camuset ; c'est un peu à Robin que l'on doit les *Sonnets du Docteur*, puisque ce fut sur son conseil que Camuset, admissible à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole des Mines, abandonna tous ces avènements pour faire sa médecine (2).

(1) Quinet (G.), *Histoire de mes idées*, p. 173, 7^e éd., in-12°, Paris, Hachette, 1905.

(2) M.-J.-L. Faure a raconté (*Eloge de Lannelongue, En Marge de la Chirurgie*, t. I, p. 85, 3 vol. in-4°, Paris, 1927), une anecdote amusante où il est question de Robin et de Camuset :

« Un jour, le Dr Onimus recevait ses amis rue de Lille. Il y avait là Camuset, les deux frères Hébrard, Charles Robin, Collin, Lanne-

longue, d'autres peut-être encore. Après le déjeuner, qui sans doute avait été bon, les convives passèrent au jardin. Lannelongue, étendu dans son hamac, se balançait voluptueusement, lorsqu'il vit entrer tout à coup, conduit par Camuset, Charles Robin, couvert d'une toge romaine et le front couronné de roses ! Ceux d'entre nous qui gardent le souvenir de ce véritable savant à l'allure un peu lourde, avec sa face enluminée, sa barbiche pointue et ses gros yeux tout ronds, peuvent s'imaginer l'effet que dut produire l'apparition soudaine du bon Monsieur Robin, sous les traits de Tibère ou de Caligula. Lannelongue en fut abasourdi, si bien qu'il perdit l'équilibre et fut précipité du haut de son hamac. Il se releva la figure inondée de sang. »

CHAPITRE IX

L'INFLUENCE DE CHARLES ROBIN

Charles Robin a exercé son action dans des sens divers et partout a laissé trace de sa puissante originalité.

A la fois zoologiste, parasitologue, chimiste, anatomiste et pathologiste, préférant d'ailleurs dans chacune de ces branches ce qui n'était pas la voie battue, extrêmement érudit et travailleur acharné, Robin, dit le professeur Champy (1), a laissé une œuvre variée et touffue, pleine de découvertes et d'idées nouvelles.

Ses hypothèses ont subi le sort commun aux travaux scientifiques. L'autre partie de son œuvre possède une vertu plus durable.

Tout d'abord, il fut un des promoteurs des études histologiques en France. En 1838, le microscope n'inspirait encore que défiance aux médecins et aux naturalistes et, en 1839, A. Lereboullet, de Strasbourg, était le seul à faire entrer l'histologie humaine dans le programme de son cours. Robin fut

(1) Champy, l'Histologie à la Faculté de Médecine de Paris, leçon inaugurale (*Paris Médical*, 24 mars 1928).

donc un précurseur en enseignant l'histologie, dès 1847, dans un laboratoire créé par lui.

Il avait débuté, en 1845, par la découverte de l'appareil électrique de la raie, et bientôt après, parmi les innombrables mémoires qu'il produisit on rencontre son travail *Sur l'existence de l'ovule chez les mâles*, travail qui ouvrait la première voie aux recherches de spermatogenèse si activement poursuivies par la suite. C'est Robin qui a révélé l'existence du périnevre des nerfs, des médulocelles (1) et des myéloplaxes de la moelle des os, et en même temps qu'il établissait la structure des ganglions nerveux et les connexions qu'ils ont avec les nerfs, il découvrait dans la pulpe cérébrale ces espaces périvasculaires qu'on a appelés gaines de Robin.

Ce qu'il avait fait pour les tissus, Robin l'a fait encore, avant aucun autre, pour les humeurs (2). Béclard et Blainville avaient bien tenté de faire rentrer les liquides de l'organisme dans le cadre de l'anatomie générale, mais leur essai ne fut jamais qu'une ébauche grossière. Robin avec une notion beaucoup

(1) Le mot *leucocyte*, créé par Robin en 1859, est resté, malgré les critiques de Ranvier et de ses élèves.

(2) Le professeur Letulle admirait fort les *Leçons sur les Humeurs*. Voici ce qu'il m'écrivait, à propos de Robin, le 29 mai 1927 : « Mon cher ami, Robin est un des grands noms de la Science médicale française au XIX^e siècle ! Et j'ai pour lui une admiration, bien ancienne déjà, mais qui croît avec le recul du temps ! Son livre sur les Humeurs est, à lui seul, une œuvre plus durable que l'airain.

« Vous avez grandement raison de l'empêcher de tomber dans l'oubli

« Pour qui sait lire ses articles du Dictionnaire, il apparaît comme une énorme intelligence.

« Seulement, voilà, il écrivait « lourd ».

« Tout vôtre et merci, M. Letulle. »

plus exacte des éléments anatomiques et par suite de leurs mouvements fonctionnels, différencie les *humeurs constituantes*, sang, chyle, lymphes, des *sécrétions* et des *excrétions*.

Avec Raspail, dit A. Giard, Robin fut un des initiateurs de la parasitologie et de la chimie biologique (1). Davaine et Laboulbène pensent de même (2) : « La connaissance des parasites végétaux vivant sur les animaux est due surtout à Charles Robin qui a élevé un véritable monument à cette partie alors peu connue de la science ».

Ce qui est le propre de Robin, dit le professeur Champy, et porte la marque de sa haute culture philosophique, c'est d'avoir bien compris la voie qu'il fallait suivre, d'y avoir orienté ses contemporains et ses successeurs, parfois même ses adversaires.

A cette époque, l'application de techniques nouvelles apportait à toutes les branches de la biologie un fatras de faits mal classés, mal interprétés ou alourdis de théories vagues. Robin, qui les connaît toutes, s'efforce de les classer logiquement à l'aide des principes qui sont ceux de toute science positive, et il en fait la critique. Il le fait avec une conviction profonde, sans souci des personnalités ni des idées à la mode, sans craindre les discussions passionnées.

Sans doute, il défend parfois des idées qui seront par la suite démontrées fausses — il n'y a que ceux qui n'ont pas d'idées qui sont à l'abri de cet accident — mais ici même, l'influence de son esprit critique est utile. Il faut suivre les transformations progressives des vues de ses adversaires,

(1) Giard (A.), *Bull. Scientif. de la France et de la Belgique*, 1896, t. XXVI, p. 451.

(2) Davaine et Laboulbène, Art. « Parasites », in : *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences médicales*, 2^e série, t. XXI, 1885.

de Virchow par exemple, avec qui il discuta longuement, pour comprendre comment leur doctrine devient peu à peu plus claire et plus vraie au filtre de la critique du biologiste français.

Tous ses contradicteurs n'avaient pas l'envergure de Virchow ; il en est qui se contentaient de feindre, d'ignorer ou se livraient à de menues vexations, appelant, par exemple, organes pseudo-électriques les organes électriques de la raie qu'il avait découverts. Ou bien encore, on accolait son nom à quelque idée inexacte qu'il avait soutenue (comme la théorie du blastème, dont il n'était d'ailleurs nullement l'auteur).

De son vivant il eut toujours le plus complet dédain de tout cela, mais quelques-uns qui lui survécurent firent tort à sa mémoire.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, on constate que ses adversaires n'ont pas commis moins d'erreurs que lui. Seulement les idées vraies ou fausses sont plus ou moins brillantes ou suggestives. Les siennes étaient particulièrement marquantes et on en a gardé mémoire ; il en est qui sont tellement secondaires qu'on les a oubliées ou qu'on n'a même pas songé à les contredire.

C'est une grande œuvre d'avoir lancé quelques idées fortes parmi lesquelles il en est de justes qui ont résisté à la critique après l'avoir provoquée. La vérité scientifique, est comme la vie elle-même, le résultat d'une longue et impitoyable sélection. Il faut, avant tout, fournir à cette sélection de beaux matériaux.

Dans les idées de Robin, il en est beaucoup qui non seulement sont justes, mais qui sont des idées directrices.

N'a-t-il pas saisi l'un des premiers l'importance de la notion de sécrétion interne énoncée par Claude Bernard à propos de la fonction glycogénique du foie, mais que personne ne retenait à son époque (1) ? De là l'importance que

» (1) V. ce que dit Gley, in : *les Sécrétions internes*, 3^e éd., p. 18-19, Paris, Baillière, 1925.

Robin attachait à l'étude des humeurs, où il comprenait qu'il fallait chercher les substances *dissoutes*, seules achevées, qui déterminent les processus cellulaires.

Alors que la doctrine de l'évolution était tout entière l'œuvre de zoologistes, basée sur des inductions inaccessibles à la vérification expérimentale, ce pourquoi il s'en défiait comme tous les positivistes, il comprend et exprime que seule la paléontologie pourra lui apporter une base réelle expérimentale.

... Robin a admirablement défini la biologie. Ce mot employé pour la première fois par Lamarck a été pour ainsi dire vulgarisé par lui.

... Nul mieux que lui n'a compris l'importance du milieu, et on lui a emprunté l'essentiel de ce qu'on a dit depuis sur cette question.

Fondateur de la Société de biologie, il lui donna son règlement et cette forme qu'elle a conservée et qui fait d'elle aujourd'hui, encore, l'un des groupements les plus vivants et celui par lequel la pensée française se répand le mieux dans le monde.

Et comme adepte, comme propagateur des idées positivistes, Robin a exercé une influence ; il a contribué à créer l'état d'esprit expérimental. Sans doute, le positivisme, en tant que doctrine philosophique, n'a plus guère d'action sur la pensée contemporaine. Mais, comme le dit E. Gley (1), de tous les grands systèmes philosophiques, il subsiste quelque chose. La pensée de Spinoza inspire encore plus d'une doctrine scientifique qui se croit originale ; le cartésianisme n'a plus d'adeptes, mais l'esprit cartésien demeure, sous la forme du libre

(1) Gley (E.), la Société de Biologie et l'évolution des sciences biologiques en France (*C. R. Soc. de Biologie*, 1899, n° 40, p. 1011).

examen qui a pénétré partout et en tant que la conception mécanique de l'univers s'impose aux philosophes comme aux savants ; à son tour, le positivisme a transmis à beaucoup d'esprits sa foi en l'expérience comme principe unique de la science.

Si, dans les dernières années de son existence, Robin sembla parfois oublier que tout marchait autour de lui, alors qu'il demeurait stationnaire, c'est que, comme tous les savants, comme tous les humains, il resta attaché aux idées de sa jeunesse :

Les chercheurs originaux, dit le Pr Menetrier, construisent dans leur jeunesse l'édifice de leurs doctrines, et tout le reste de leur carrière se passe à les développer uniquement dans le sens où ils les ont conçues et entrevues d'abord. Tant mieux pour eux si le progrès général se fait dans le même sens, ils marchent avec lui sans effort et se maintiennent à leur rang. Sinon ils s'écartent peu à peu de la voie commune et finissent dans l'isolement (1).

Mais à côté des doctrines, il y a les faits, et ceux que Robin a été le premier à voir ou à la connaissance desquels il a apporté quelque contribution originale permettent de dire qu'à divers moments de sa vie scientifique, il fut un initiateur, un précurseur. C'est pour un homme de science le rôle le plus enviable, parce que c'est le rôle le plus utile qu'il puisse jouer : « La gloire éternelle dans tous les ordres de grandeur, a dit Renan, est d'avoir posé la première pierre ».

(1) Menetrier (P.), Cruveilhier (*Progrès Médical*, 2 mars 1927).

Par ailleurs, Charles Robin a eu sur certains de ses contemporains une influence curieuse et rien moins que négligeable. Il s'est trouvé vivre à une époque où les gens de lettres avaient « non pas seulement la religion, mais la superstition de la science (1) ». Au XVIII^e siècle, les savants avaient été taquinés d'ambition littéraire ; au XIX^e, les écrivains, surtout après 1830, eurent le prurit des prétentions scientifiques.

Dépassant Balzac, dit P. Lamy (2), Taine inaugura cette nouveauté, que l'objet de la littérature était identique à l'objet des sciences. La préface des *Essais de critique et d'histoire*, continua l'*Avant-propos* de la *Comédie humaine*, mais franchit une étape décisive.

Il n'y était pas seulement envisagé de subir l'influence des sciences avec souplesse et librement : ce qui était commandé, c'était la subordination aux sciences et une complète servilité ; la littérature devait copier la science.

Sous l'impulsion de Taine, chacun, théoricien ou créateur, voulut utiliser la science et la tint pour le modèle idéal, le guide exclusif, le type auquel tout se ramène.

Mais l'engouement se manifesta surtout pour les

(1) Giraud (V.), *les Maîtres de l'Heure*, t. I, p. 329, 2 vol. in-16°, Paris, Hachette, 1914.

(2) Lamy (P.), *l'Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*, Claude Bernard, le Naturalisme et le Positivisme, in-8°, Paris, Alcan, 1928.

sciences médicales. Avec Balzac, la médecine prêtait déjà trop au vocabulaire de l'écrivain pour ne pas commencer à ajouter à ses idées. Cette influence, avec Taine, se précisa d'une façon brutale. Avec lui l'histoire, les sciences morales ne furent plus que de la physiologie.

Toutes les mentalités évoluèrent suivant le fil des conceptions de Taine. La curiosité, puis le goût des sciences en général, après s'être mué en imitation des sciences naturelles, devint chez tous, obsession des sciences médicales.

Or si Taine doit une partie de ses idées à Cl. Bernard, si, comme le dit P. Lamy, il a été le commissionnaire éloquent et passionné de la physiologie, il doit aussi beaucoup de ses idées à Ch. Robin. On l'a vu venir enquêter auprès de lui, suivre ses cours où il reconnaît que « tout historien de l'âme doit puiser (1) ». Robin a été son maître en anatomie, comme Cl. Bernard l'a été en physiologie. L'un et l'autre ont ainsi tenu sous leur emprise, par Taine, tout le mouvement intellectuel dont la préface de la *Littérature anglaise* a fixé l'orientation.

Mais ce sont surtout les Goncourt qui doivent le plus à Robin. Eux-mêmes l'ont reconnu maintes fois dans le *Journal* et j'ai rappelé tous ces passages. Estimant être « à la fois des physiologistes et des poètes », enquêteurs bien plus ardents que Flaubert, ils vont à l'hôpital pour écrire *Sœur Philomène*, à

(1) Taine, Lettre à Sainte-Beuve, 8 juin 1865. in H. Taine, *sa Vie et sa Correspondance*, t. II, p. 318, 4 vol. in-16°, Paris, Hachette, 1904.

Rome pour *Madame Gervaisais*. Ils vont chercher, près des fortifications, un paysage pour *Germinie Lacerteux* ; et quand il leur manque un document humain, ils interviewent un de ces médecins qu'ils fréquentent si volontiers ; et c'est Robin dont la conversation les tient suspendus à ses lèvres. Robin fut leur guide, leur initiateur à leurs débuts ; c'est à la suite de conversations avec lui qu'ils ont donné tant de place à la pathologie dans leurs romans.

Or, si le naturalisme s'est épanoui sous l'influence et sous la tutelle de Taine, si les romans des Goncourt ont bien, comme le pressentait Jules, « servi de modèle à tout ce qui a été fabriqué sous le nom de réalisme, naturalisme », on ne peut nier que Robin y ait été pour quelque chose. En fournissant aux uns et aux autres les idées scientifiques ou médicales nouvelles qu'ils mirent à profit, Robin a bien mérité ce titre d' « Eminence grise du naturalisme » que lui a décerné Paul Voivenel (1).

(1) Voivenel (P.), *Rémy de Gourmont vu par son médecin*, p. 25, in-16°, Paris, 1927.

CONCLUSIONS

A la fois zoologiste, parasitologue, chimiste, anatomiste, pathologiste, Charles Robin a produit assez et jeté dans la science assez de faits nouveaux et d'une portée générale pour que son nom reste inscrit dans l'histoire de la biologie.

Comme conseiller médical d'E. About, de Michelet, de Flaubert, des Goncourt, etc., comme inspirateur de certaines de leurs œuvres, Robin a droit également à une place dans l'histoire littéraire de notre pays.

Vu :

LE DOYEN,
J. LÉPINE

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
F. ARLOING

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 17 janvier 1931.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOSEPH GHEUSI.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	I
CHAPITRE PREMIER. — La famille, les années de jeunesse. . .	7
CHAPITRE II. — Les études médicales	15
CHAPITRE III. — Concours et réalisations	21
CHAPITRE IV. — Lutttes et honneurs	35
CHAPITRE V. — Pendant la tourmente	63
CHAPITRE VI. — Professeur et Sénateur	73
CHAPITRE VII. — Sous le signe du positivisme	93
CHAPITRE VIII. — Les amitiés littéraires de Charles Robin. .	101
Charles Robin, médecin de Mérimée	101
Les études micrographiques de Michelet.	109
L'homme à l'oreille cassée	111
Les relations avec Taine et Sainte-Beuve.	112
Le dîner « Magny ». — La documentation des Goncourt	116
Les relations avec Flaubert	126
L'amitié d'Alexandre Dumas fils	128
Les relations avec Gustave Doré ,	129
CHAPITRE IX. — L'influence de Charles Robin ,	133
CONCLUSIONS.	143

